



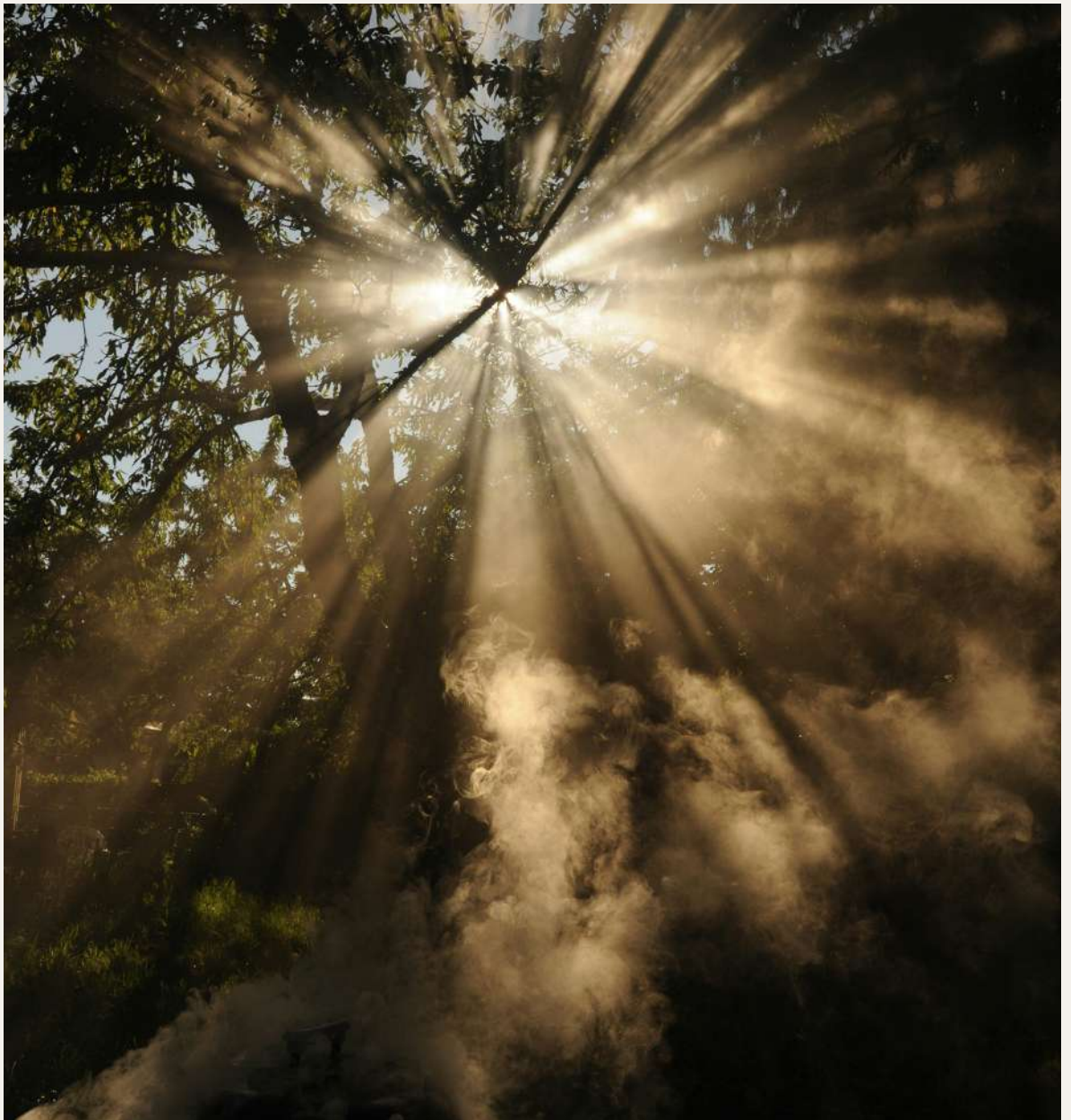
Un parcours vers la justice et la réconciliation

PROMOTIO IUSTITIAE

No. 138, 2025

GC 32-36

Réflexions sur la foi, la justice et la mission mondiale de la Compagnie de Jésus. Cinquante ans après la CG32 : héritage, défis et horizons futurs.



Éditeur

Roberto Jaramillo, S.J.

Coordinateurs de publication

Milton Mervin Raj, S.J.

Rossana Mattei

Traducteurs

Eric Velandria, S.J.

José Maria Bernal, S.J.

Bernard Goubin, S.J.

Robert Hurt, S.J.

Christine Gautier

Silvina Orsi

Beatriz Muñoz

Conception graphique

Gabriel Mosquera

PRÉSENTATION

Roberto Jaramillo, S.J.



La commémoration des cinquante ans de la 32e Congrégation générale (CG32) est une occasion précieuse de revenir sur un moment qui n'a pas seulement compté dans l'histoire de la Compagnie de Jésus, mais qui a été décisif pour comprendre qui nous sommes aujourd'hui et comment nous vivons la mission. Les réflexions et les témoignages réunis dans ce numéro de *Promotio Iustitiae* montrent que la CG32 est toujours vivante : ce n'est pas un chapitre clos, mais un processus en marche qui continue de susciter la vie, les questions et la recherche.

La CG32 est née avec une tâche héritée de la CG31 : clarifier une priorité unificatrice pour la mission de la Compagnie à une époque de profondes crises sociales, politiques et ecclésiales. Le diagnostic était clair : un monde marqué par l'injustice, la violence, la pauvreté et la marginalisation, ainsi qu'une croissante indifférence religieuse. Face à cela, la Compagnie devait réorienter son apostolat. C'est dans ce contexte qu'est né le Décret 4, qui a défini la mission comme "le service de la foi, dont la promotion de la justice constitue une exigence absolue". Cette formulation a

pris au sérieux le cri des pauvres et les inégalités structurelles, en intégrant des perspectives théologiques et sociales contemporaines. Son impact a transformé l'identité jésuite et a ouvert des décennies de créativité, de recherche et de tensions internes.

Parmi les thèmes moins évoqués des Congrégations postconciliaires figure le mandat explicite du pape Paul VI d'affronter l'athéisme moderne. Même si cette mémoire s'est estompée avec le temps, la sécularisation actuelle nous invite à la reprendre avec un regard renouvelé. L'analyse présentée dans ce volume propose de comprendre cette mission non pas comme une confrontation, mais comme un effort intellectuel et spirituel exigeant : rechercher, dialoguer, publier, former des spécialistes et offrir un témoignage qui montre — avec honnêteté — que Dieu continue d'agir même là où il semble absent. Dans un monde qui vit souvent comme si Dieu n'avait pas d'importance, cette mission devient encore plus urgente.

Plusieurs textes de ce numéro nous invitent aussi à revisiter des concepts et des pratiques devenus emblématiques de la mission : le binôme foi et justice, la *communitas ad dispersionem*, l'envoi aux frontières et le discernement apostolique en communauté. Des questions importantes surgissent :

- Avons-nous réellement renouvelé notre manière de comprendre la mission à la lumière de Vatican II ?
- La culture globale nous façonne-t-elle davantage que la mission ne nous pousse à la questionner et à la transformer ?
- La formation et la gouvernance actuelles servent-elles la mission — ou la freinent-elles ?
- Les préférences apostoliques universelles (PAU) conservent-elles une force transformatrice, ou sont-elles devenues des formules répétées ?
- Comment exprimer aujourd'hui la mission de la Compagnie de Jésus sans diluer sa racine évangélique ni son engagement pour la justice ?

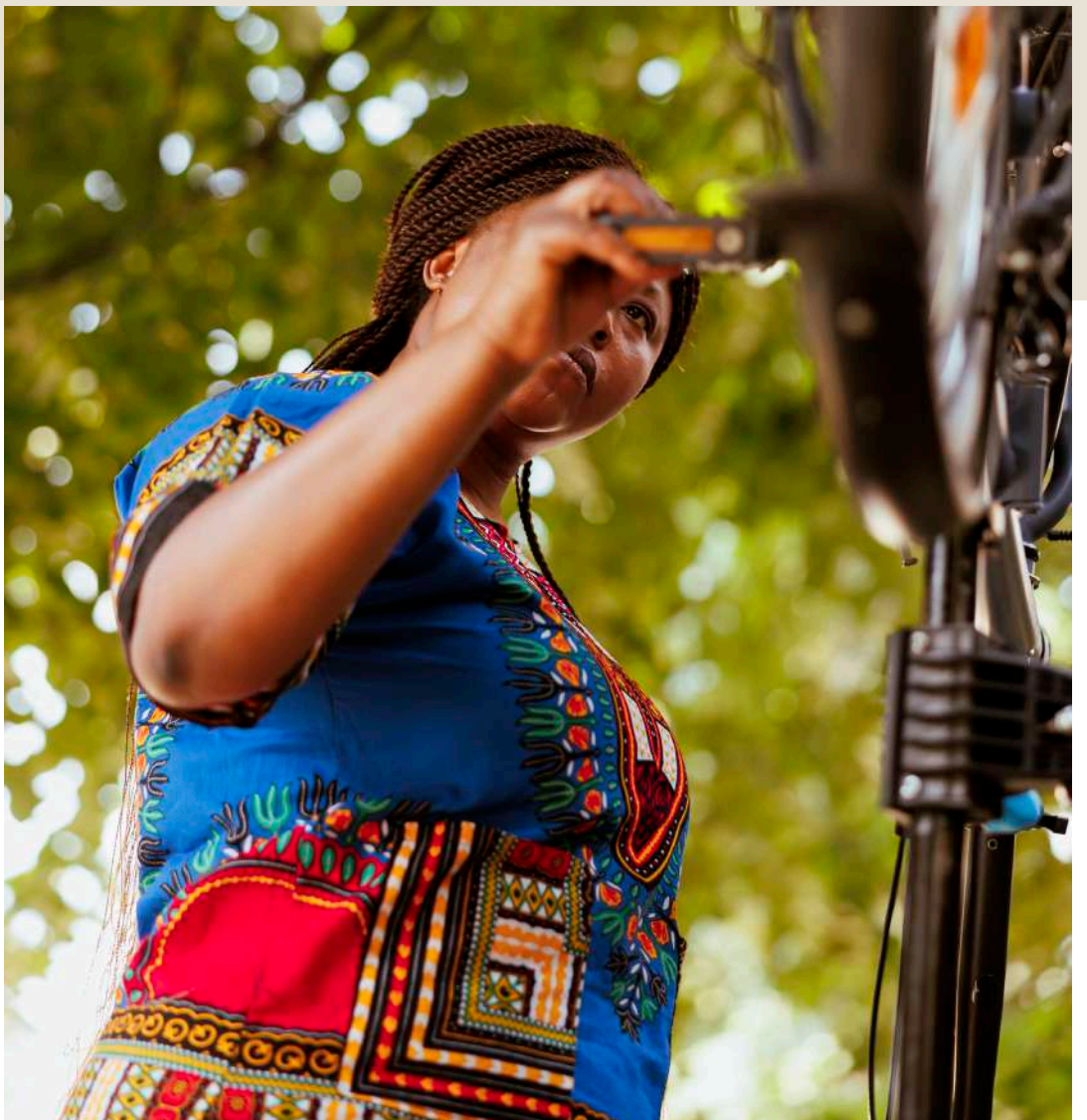
Une proposition particulièrement suggestive consiste à revenir au Mystère pascal, représenté par l'image de l'Agneau immolé mais debout : une figure qui unit souffrance, espérance et renouvellement. Les symboles comptent ; ils disent qui nous sommes, comment nous nommons notre mission et comment nous formons les nouvelles générations. La mission demeure ; la manière de l'exprimer doit être renouvelée.

Ce numéro présente également des témoignages de jésuites qui ont vécu l'impact de la CG32 dès leurs premières années de formation. L'un se souvient de la manière dont sa vie a changé lorsqu'il a découvert, jeune, l'appel radical à servir la foi en promouvant la justice : un chemin qui l'a conduit des quartiers défavorisés de Mumbai au dialogue interreligieux et à l'engagement écologique. Un autre raconte des décennies de marche avec des peuples autochtones, à la recherche de relations plus justes et réconciliées. De telles histoires nous rappellent que la CG32 n'a pas seulement produit des documents : elle a touché des vies, ouvert des chemins audacieux et suscité des expériences apostoliques qui portent encore du fruit.

Les textes et témoignages qui composent ce n° 139 de *Promotio Iustitiae* montrent que la CG32 a été un moment de grâce et de rupture dont l'impact continue de mûrir. La mission de servir la foi en promouvant la justice continue d'inviter la Compagnie de Jésus à se réinventer, à écouter les pauvres, à dialoguer avec le monde sécularisé et à collaborer toujours davantage avec d'autres. Cinquante ans plus tard, la question demeure ouverte : quelles formes nouvelles doit prendre aujourd'hui la fidélité créative à l'esprit de la CG32 ?

Peut-être que la réponse, comme l'intuait Arrupe, ne se trouve pas d'abord dans les mots, mais dans la manière de vivre de ceux qui croient encore qu'une foi incarnée dans la justice peut transformer l'histoire.

« LA FOI EXPRIMÉE
À TRAVERS LA
JUSTICE PEUT
CHANGER
L'HISTOIRE. »



CONTENU

CG32 - 50 ANS

08

32^e Congrégation Générale

Juan Ochagavía, S.J.

14

La GC 32 me donne espoir pour l'avenir

Frazer Mascarenhas, S.J.

20

Lutter pour la foi et la justice

Martin Maier, S.J.

26

Ma vie avec le Décret 4

James Martin, S.J.

29

Foi et justice : à la recherche d'un nouveau symbole

Emilio Travieso, S.J.

L'HÉRITAGE DU P. ARRUPE

36

Le « style » Arrupe Manière de procéder d'un Général évangélique

Pedro Miguel Lamet, S.J.

44

L'héritage d'Arrupe a marqué notre histoire

Federico Lombardi, S.J.

48

Père Pedro Arrupe Foi et justice s'embrassent

Manuel Morujão, S.J.

COMMUNITAS AD DISPERSIONEM

50

Communitas ad dispersionem en mission et pour la mission

Michael Lewis, S.J.

58

Communitas ad dispersionem : une tension créative

Francisco José Ruiz Pérez, S.J.

ENVOYÉS AUX FRONTIÈRES

62

Une éducation au service de la foi et de la promotion de la justice

José Alberto Mesa, S.J.

68

La mission Foi-Justice et le pèlerinage pour rétablir de bonnes relations avec les peuples autochtones du Canada

Peter Bisson, S.J.

72

Une spiritualité universelle pour notre temps

Soosai E. Lawrence, S.J.

76

Un parcours jésuite à travers les frontières sociétales, le dialogue et l'espérance

Ignatius Ismartono, S.J.

80

Accepter un monde sécularisé

Renzo De Luca, S.J.

83

La Compagnie de Jésus et sa mission de lutte contre l'athéisme

Thomas Massaro, S.J.

88

Là où Dieu semble ne pas être

Manuel Gilberto Hurtado Durán, S.J.

DISCERNEMENT, COLLABORATION ET TRAVAIL EN RÉSEAU

92

Pedro Arrupe et le discernement en commun : la fondation du Service jésuite des réfugiés

Mark Raper, S.J.

98

Un voyage à travers le discernement en commun

Sean Carroll, S.J.

102

Collaboration : La manière jésuite de procéder

Cedric Prakash, S.J.

108

JRS Un apostolat mondial de la Compagnie de Jésus

Michael Schöpf, S.J.

114

Collaborer pour servir une mission qui nous dépasse

Daniel Villanueva, S.J.

LA 32^e CONGRÉGATION GÉNÉRALE



Juan Ochagavía, S.J. (CHL)

CG 32 Contexte

La CG 32 avait une dette importante. Réunie à l'époque du Concile Vatican II, la CG 31 avait tenté d'assimiler et de s'appropriier les idées et les changements du Concile, tant dans leur esprit général qu'en ce qui concerne des thèmes et des secteurs spécifiques. Cela avait été une tâche herculéenne, mais il y avait manqué une hiérarchisation des priorités qui puisse donner une unité et une orientation apostolique à la Compagnie. C'est dans ce but que la CG 32 fut convoquée.

Le monde connaissait des situations extrêmes d'injustice, de marginalisation et de violence. Il y avait des situations dramatiques de pauvreté, d'injustice et de violence. Avec l'émergence de courants théologiques et philosophiques post-conciliaires qui cherchaient à rompre avec l'hégémonie eurocentrique, en utilisant également des instruments conceptuels issus des sciences sociales et politiques, l'Amérique latine en venait à prendre une importance particulière dans le panorama ecclésial et jésuite. D'un autre côté, le sécularisme, alimenté par des injustices colossales et une indifférence religieuse croissante, détournait de nombreuses personnes de la foi en Dieu. Le pape Paul VI avait déjà confié à la Compagnie la mission de lutter contre l'athéisme. Pour traiter cette question épineuse, il devenait nécessaire de se réunir en congrégation générale.

Dans les années précédant le Concile Vatican II, le Père Général Janssens

avait encouragé l'apostolat social par la création des Centres de Recherche et d'Action Sociale (CIAS) et par l'affectation de nombreux jésuites dans la spécialisation et la collaboration avec des laïcs en vue de la recherche d'un ordre social juste. Le développement des CIAS et, surtout, leurs publications furent un puissant instrument de formation de la conscience sociale. De son côté, le père Pedro Arrupe, qui avait connu de près la misère et l'injustice, fut un important promoteur de l'engagement en faveur des pauvres dès le début de son mandat. Sa décision ferme d'accompagner et de servir les boat people (réfugiés fuyant la guerre du Vietnam) fut une manifestation claire de sa sensibilité sociale, et c'est ainsi qu'est né le Service Jésuite des Réfugiés (JRS).

Dès 1968, le pape Paul VI avait déclaré dans son encyclique *Populorum Progressio* que « le développement est le nouveau nom de la paix », et cette recherche se refléta dans le Synode des évêques tenu en 1971, juste avant la convocation de la 32^e Congrégation générale. Le document issu du Synode, accepté et confirmé dans son intégralité par le Pape Paul VI, portait du cri des pauvres et des victimes de la violence, parlait de pauvreté et d'injustice, de richesses à partager et de la nécessité pour tous les hommes, « spécialement les pauvres, les opprimés et les affligés », de collaborer avec Dieu pour libérer le monde de tout péché (n. 41).

Toutes ces circonstances, rencontres et documents antérieurs préparèrent le fruit de la CG 32, mais il est important

de noter que l'option radicale pour la foi et la justice comme principal sens et orientation de la mission de la Compagnie à partir de la CG 32 avait avant tout un fondement biblique, tant dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament. Les prophètes condamnent unanimement les injustices et les abus contre les pauvres et les faibles ; l'amour préférentiel pour les petits et les opprimés est une constante de la foi de l'Ancien Testament et une réalité évidente dans l'image parfaite du Père : Jésus-Christ. Son activité peut être résumée en deux points : Messie docens et Messie sanans, qui correspondent clairement au binôme foi et justice. Jésus enseigne le chemin des béatitudes du Royaume et guérit la maladie, la faim, la violence, le péché, l'insignifiance, les guerres et la mort.

Ce sont ces motifs qui guidèrent la CG 32 à travailler au service de la foi et à la promotion de la justice.

« Du cri des pauvres et des victimes de la violence. »



Juan Ochagavía était un prêtre jésuite et théologien chilien originaire de Santiago du Chili, qui participa à quatre Congrégations générales de la Compagnie de Jésus (31–34), contribuant à d'importantes réflexions sur la théologie et la justice sociale. Il a été provincial du Chili, maître des novices, et est reconnu pour ses nombreux écrits sur la spiritualité ignatienne.



Le Père Arrupe, comment je me souviens de lui ?

J'étais arrivé à Rome quelques jours avant la CG 31 (1965) et j'étais dans ma chambre en train de lire des documents. Soudain, quelqu'un frappe à la porte et Arrupe entre : « Je suis venu discuter un moment avec toi de la Compagnie et de Vatican II », me dit-il. Il sauta sur le lit, s'y installa en une posture japonaise et commença à parler. Je fus frappé par sa gentillesse, sa simplicité et son amour pour la Compagnie.

La question qu'il posa à Navarrete, son voisin de chambre et ami, après son élection, est devenue célèbre : « Navarrete, que dois-je faire ? » La réponse de Navarrete avait été catégorique

: « Obéis, Pedro. Ce sera ta dernière fois. »

Au cours des CG 31 et CG 32, le père Arrupe inspira de nombreuses personnes par sa sympathie, son esprit jésuite, son courage à affronter la nouveauté et son respect pour les personnes qui pensaient différemment de lui.

Sa force spirituelle reposait sur les Exercices ignatiens, qu'il connaissait très bien. Sa première grande initiative pour le renouveau de la Compagnie fut de les promouvoir partout. À cette fin, il délégua le père Louis Gonzalez et renforça les centres de St Beuno et de Guelph, entre autres. Il écrivit des

lettres inspirantes sur les défis du monde et la mission de la Compagnie, sur la conduite de l'Esprit Saint, sur la confiance dans le Christ seul, sur la pauvreté, le discernement, l'action sociale et la fidélité au Pape, entre autres sujets. Des lettres profondes et étendues, de véritables encycliques.



Arrupe transmettait la joie, même dans les heures les plus sombres. Lors du bombardement atomique d'Hiroshima, il avait tout fait pour les blessés. En tout, il voyait Jésus-Christ ; pour lui, il était Tout.

Il avait une affection particulière pour les jeunes jésuites, qu'il avait rencontré en grand nombre en Inde et en Asie de l'Est.

Je me souviens très bien d'une réunion de provinciaux que nous avons eue en Colombie ; à cette époque, les dictatures dominaient la scène latino-américaine. Arrupe nous écoutait parler de l'état de nos provinces. Soudain, il intervint avec force et nous dit : « Ne savez-vous donc pas parler d'autre chose que de politique ? » Ce fut une leçon pour nous tous.

Arrupe avait aussi des défauts. Il ne savait pas refuser les demandes qui lui étaient adressées. Il avait du mal à y donner suite (follow up). Mais il se distinguait par sa générosité à se rendre disponible et à servir les autres. En raison de son grand enthousiasme, il comprenait parfois les choses à sa manière, sans saisir les nuances de l'autre, ce qui lui couta cher durant la CG 32 car il ne comprenait pas le langage politique du Vatican. C'était le côté négatif de sa totale franchise et de sa transparence. Il se montrait toujours généreux, au point de traiter les adversaires qui le critiquaient avec une affection particulière.

Arrupe dans la crise des degrés

Comme je l'ai souligné au début, l'époque de la CG 32 était turbulente et difficile. L'atmosphère politique était tendue. L'Église

postconciliaire entrait dans une période de pessimisme, de critiques négatives et de régression. Des courants chrétiens-marxistes surgissaient un peu partout et les détracteurs de l'encyclique Humane Vitae remettaient en cause le magistère papal. Les catholiques s'accusaient mutuellement d'être conservateurs ou libéraux.

La question de l'assimilation de tous les jésuites, qu'ils soient clercs ou religieux laïcs (frères), au degré de profès des quatre vœux était pressante. Dans de nombreuses provinces, en arguant du Concile Vatican II, il était considéré comme politiquement incorrect d'hésiter à le faire. Les partisans des degrés, quant à eux, y voyaient une trahison de la formule de l'institut. Cela équivaldrait à ouvrir la porte à ce que la Compagnie devienne un institut séculier.

En novembre 1974, tandis que je me trouvais à la Curie générale au sein d'un groupe chargé de sélectionner les postulats pour la CG 32, le père Arrupe vint nous rendre visite le jour de la Sainte-Cécile. Il venait de s'entretenir avec le pape Paul VI et était très satisfait. Ils avaient discuté de la pauvreté et des degrés, deux questions réservées au Saint-Siège. Le P. Arrupe nous rapporta que le Pape lui avait dit que la CG était libre d'en traiter. C'est pour cela que, au début de la Congrégation Générale, la Congrégation et le P. Arrupe lui-même ne purent pas comprendre la lettre du Cardinal Villot évoquant de « graves difficultés qui empêcheraient l'approbation nécessaire par le Saint-Siège ». Commencèrent alors les questions de l'assemblée : est-ce vraiment une chose décidée ? Serait-il possible de faire une représentation au pape ? Cela fut discuté et la majorité décida de faire une représentation, ce qui fut fait respectueusement. Mais cela déclencha une série de messages en chaîne, qui fut interprétée à tort comme un signe de rébellion. Le père Dezza lui-même déclara dans la salle qu'il

s'agissait d'une question de langage du Vatican et que le langage du Saint-Siège n'avait pas été compris. Finalement, Paul VI trancha la discussion par le biais d'une lettre du cardinal Villot, interdisant toute modification ou discussion ultérieure.

De nombreux congréganistes se sentirent alors frustrés, et beaucoup envisagèrent de quitter la Congrégation et de retourner dans leurs provinces.



« En tout, il voyait Jésus-Christ ; pour lui, il était Tout. »

« L'union de la foi et de la justice est un élément transcendantal qui imprègne et anime toutes les missions de la Compagnie. »

Quel était le point central des remarques du Pape ? Le point central était de maintenir que la Compagnie est un ordre religieux, sacerdotal, apostolique et lié au Pontife romain par un vœu spécial. Ces quatre notes s'imbriquent les unes dans les autres et forment un tout indissociable. Compte tenu du succès des instituts séculiers à cette époque, on craignait vraiment que la Compagnie n'adopte certaines de leurs caractéristiques. Le pape y voyait une distorsion de l'idée centrale de l'institut.

Ce n'était pas ce que les pères réunis désiraient et proposaient, il s'agissait plutôt pour eux d'un principe d'égalité : « Tous les hommes sont créés égaux ». Cependant, ce principe, qui respecte la dignité fondamentale de l'être humain, ne régit pas l'ordre des charismes, comme le dit à juste titre saint Paul. Et la vie religieuse est un charisme. Le Pape présentait d'autres observations sur le rapport entre foi et justice, la fidélité au Magistère, la formation de nos membres, la pauvreté et la Congrégation provinciale – mais les observations fondamentales concernaient les quatre notes caractéristiques de l'Institut de la Compagnie.

Que fit la Congrégation pour satisfaire aux observations du Saint-Siège ? Tout simplement : le décret 4 sur foi et justice fut amendé et les amendements furent soumis au vote. Ce fut alors un véritable déversement de textes pieux, tirés pour la plupart de l'Écriture, qui furent approuvés à la majorité. C'était parfois un exercice étrange et même amusant. Je me souviens que, longtemps après, lors d'une réunion informelle, le père Kolvenbach fit remarquer qu'il ne pensait pas que ces changements étaient nécessaires car le texte proposé n'était pas déséquilibré. La Congrégation, tantôt avec tristesse, tantôt avec une profonde satisfaction, approuva les textes amendés et ils furent présentés au Pape, qui les approuva finalement.

La CG 32 et son influence sur la Compagnie et les laïcs

Je voudrais commencer par dire que, dès le début, la primauté de la foi était claire. L'union de la foi et de la justice est un élément transcendantal qui imprègne et anime toutes les missions de la Compagnie. C'est-à-dire qu'elle doit gouverner et être présente dans toutes les actions apostoliques de la Compagnie de Jésus. Il ne s'agit pas d'un simple ministère, comme la promotion de salaires équitables. Les Congrégations Générales traitent de nombreux sujets : les études, l'art, les vœux religieux, la pauvreté et les biens matériels, mais la foi qui génère la justice doit toujours être présente.

Sans aucun doute, le décret 4 nous a changés de bien des manières : vivre plus austèrement, être un peu plus proche des citoyens ordinaires (modestes), avoir moins de domestiques et participer aux tâches quotidiennes, s'obliger à suivre un budget, partager les excédents, vivre parmi les pauvres, perdre de riches amis et bienfaiteurs, et beaucoup d'autres choses de ce genre. Mais ce que la CG 32 a proposé et, en particulier, ce que le décret 4 a développé, touche à la racine profonde des problèmes actuels. Il s'agit d'une proposition de spiritualité centrée sur le Christ, de solidarité dans l'Église et la Compagnie, d'efficacité apostolique, d'ordre et de professionnalisme dans l'usage des biens, d'un véritable équilibre entre foi et justice.

L'Esprit Saint, excellent chef d'orchestre, ne fait pas toujours jouer à tous les instruments la même mélodie. Il y a des allegros, des adagios et autres. L'essence d'un bon discernement apostolique est de saisir ces changements et de les exécuter de manière orchestrale. Ne sommes-nous pas coincés dans la même note et la même mélodie qui ne font que nous lasser, qui échappent à notre sensibilité

et ne correspondent plus à la symphonie ? Saint Ignace, dans la septième partie des Constitutions, nous enseigne à nous demander où se trouve le plus grand besoin et où pouvons-nous porter le plus de fruits en ces temps changeants. N'est-il pas temps aujourd'hui d'introduire quelques changements et de renforcer d'autres apostolats ? De créer de nouveaux contingents apostoliques avec l'aide de laïcs, d'autres religieux et religieuses et du clergé ?

Notre Zeit Geist (esprit de ce temps) semble résonner davantage avec la spiritualité qu'avec la lutte pour la justice, entendue selon les manuels de la doctrine sociale de l'Église. Gaudium et Spes avait déjà fait quelques pas dans cette direction.

Une justice moins belliqueuse, en faveur de la justice sociale et plus centrée sur Jésus-Christ et le mystère de l'Esprit Saint qui guide les cœurs et l'Église, serait plus proche du concept biblique de justice (dikaiosine tou Theou) et porterait probablement plus de fruits. Ceci est également lié à la question des vocations à la Compagnie. Le décret 4 sur foi et justice comporte de nombreux éléments qui vont dans ce sens, mais ils n'ont pas été suffisamment exploités jusqu'à présent.

**« La foi qui
génère la justice
doit toujours
être présente. »**



LA CG 32 ME DONNE ESPOIR POUR L'AVENIR



Frazer Mascarenhas, S.J. (BOM)

« Quand le cœur est touché par une expérience directe, l'esprit peut alors être mis au défi de changer. »

Je suis membre de la Compagnie de Jésus depuis aussi longtemps que l'existence de la CG 32, soit 50 ans ! J'ai un secret à partager : à titre de novice de première année, notre maître des novices nous avait permis de prendre part aux échanges de la province sur les décrets de la CG 32. Cela allait à l'encontre de toutes les normes pour des novices de première année ! J'ai entendu alors de jeunes jésuites radicaux se plaindre que nos institutions éducatives provinciales ne servaient qu'à affûter les outils des exploiters, afin de leur permettre d'exploiter les gens de manière plus efficace ! Je venais tout juste de recevoir mon diplôme du Collège St-Xavier, notre collège jésuite à Mumbai, et cela m'a amusé d'imaginer que le collège m'avait motivé à me joindre à la Compagnie de Jésus pour les aider à mieux exploiter les gens ! Toutefois, j'ai aussi perçu la forte intention de la part des membres de la province de s'assurer que toutes nos institutions jésuites trouveraient des moyens pour intégrer la « justice » dans nos missions au « service de la foi ». Mon noviciat m'a enraciné dans cette thématique tellement biblique, celle de travailler pour la justice dans le monde.

La Compagnie de Jésus a pris très au sérieux cette thématique de la CG 32. Ainsi des moyens ont été trouvés pour mettre les jeunes en formation dans une situation de solidarité avec les pauvres. Durant ma deuxième année d'études en philosophie, quatre d'entre nous, provenant de quatre provinces différentes, avons choisi, plutôt qu'une confortable résidence jésuite, d'habiter dans le plus grand bidonville d'Asie, Yeravada, situé à quelques minutes de bicyclette de nos classes de philosophie, à Pune, au Maharashtra. Nous avons loué pour l'année une petite hutte aux murs minces et avec un plancher de terre battue. Les toilettes étaient partagées par les centaines de personnes qui vivaient dans ce bidonville et n'étaient utilisables qu'immédiatement

après qu'elles étaient nettoyées une fois par jour ! Un fait cocasse faisait en sorte que la seule source d'eau potable pour tous les résidents se trouvait dans l'enceinte des toilettes des femmes. Cela nous obligeait à tour de rôle à apporter nos seaux à l'entrée des toilettes et à demander à une femme de les remplir pour nous ! Nous avons ainsi fait directement l'expérience de la discrimination de genre dans la société indienne : soit que le lourd travail qui consiste à chercher et transporter l'eau était exclusivement réservé aux femmes ! L'expérience dans le bidonville m'a profondément marqué, et tout particulièrement les mauvaises conditions de vie des femmes et des enfants ainsi que la violence invisible dont ils sont les victimes. Nous avons appris la solidarité avec les pauvres.

Ma régence à la Ciudad de los Muchachos, à Alicante, en Espagne, m'a permis d'expérimenter la solidarité internationale. Je devais prendre soin d'enfants abandonnés ou provenant de familles dysfonctionnelles. Cette tâche s'avérait difficile en raison du comportement imprévisible de ces enfants présentant des troubles émotionnels. De retour à Pune, mes études théologiques m'ont une fois encore transporté dans une résidence au milieu des pauvres. Nous avons développé des liens avec eux, mais cette fois dans le cadre d'un système de chawl (habitation collective) un peu mieux équipé avec des habitations d'une chambre et des toilettes communes. Cela était la CG 32 en pleine action durant notre formation. Cela nous a fait vivre l'expérience de la vie des gens ordinaires et nous a préparés à « agir pour la justice » dans le monde réel.

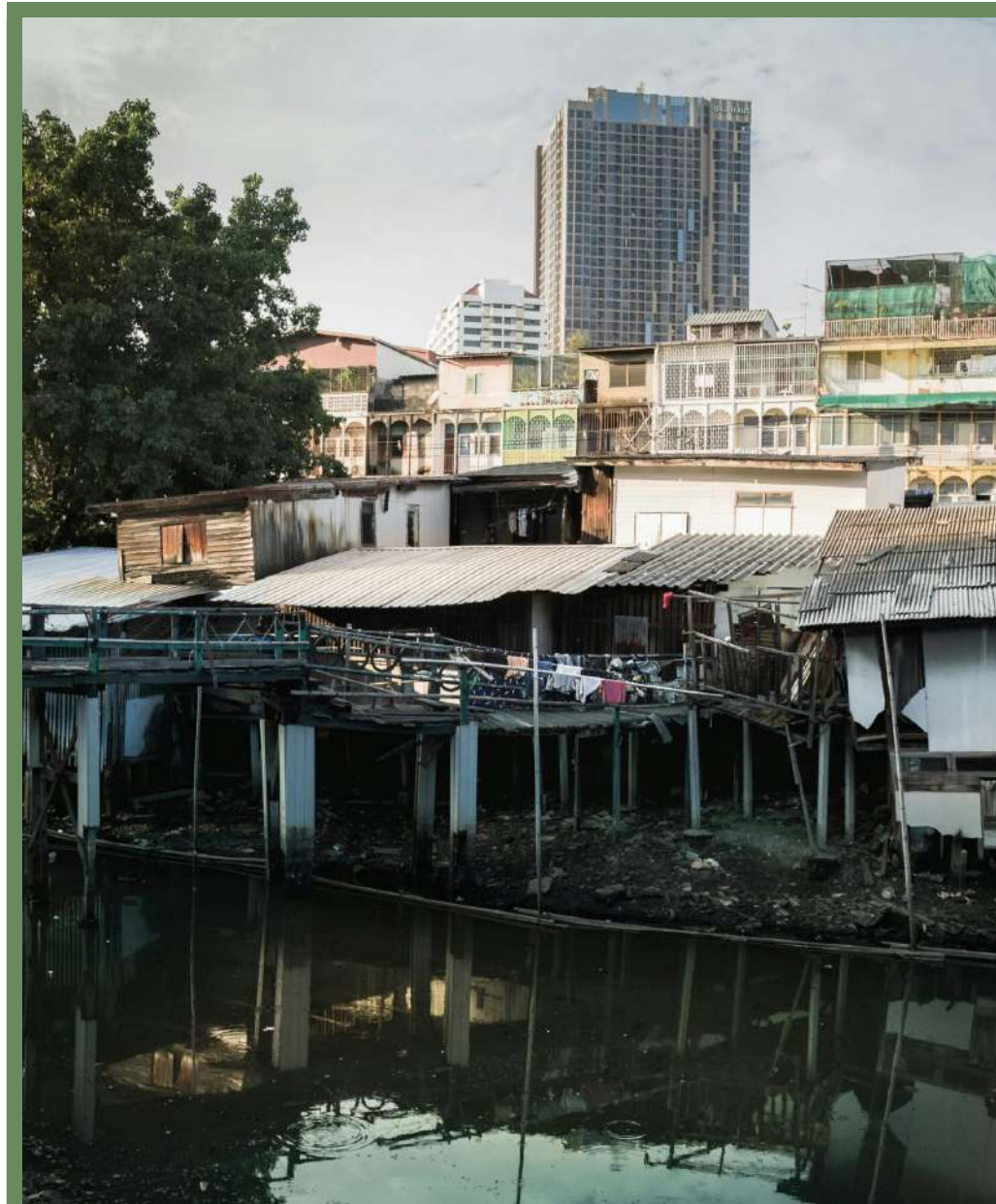
Avec ma qualification de professeur en éducation supérieure, j'ai commencé à enseigner au Collège St-Xavier, mon alma mater, et j'ai cherché à encourager les compétences, une conscience et un engagement empreint de compassion. Une



Frazer Mascarenhas, S.J. is an Indian Jesuit priest and sociologist who taught at St. Xavier's College, Mumbai from 1988 and served as its Principal from 2003, contributing nationally to higher-education policy and social justice initiatives.

occasion s'est présentée quand le collège a obtenu son autonomie face à l'université et qu'il a eu la liberté de concevoir son propre curriculum.

Notre équipe jésuite a été cruciale dans la concrétisation de ce que le père général Kolvenbach avait dit à propos de l'éducation supérieure, « Quand le cœur est touché par une expérience directe, l'esprit peut alors être mis au défi de changer. L'engagement personnel avec la souffrance des innocents, avec l'injustice subie par les autres, devient le catalyseur d'une solidarité qui peut alors susciter la recherche intellectuelle et la réflexion morale ». Il suggérait que ces cursus permettant aux élèves de vivre de telles expériences ne soient non plus facultatifs ni marginaux, mais intégrés dans l'ensemble du tronc commun des formations offertes par les universités jésuites. Le Collège St-Xavier, qui a été le premier collège autonome sous l'université de Mumbai, a introduit une exigence de deux crédits obligatoires non académiques, le « programme d'engagement social ». Ce dernier exige un contact concret de 60 heures réparties sur une année au service des personnes défavorisées, emboitant ainsi le pas aux autres collèges autonomes jésuites dans le sud de l'Inde, mais dont on n'avait pas entendu parler dans les autres institutions universitaires dans le reste du pays. La CG 32 a véritablement été l'inspiration et a exercé un impact important sur les étudiants. Plusieurs d'entre eux nous ont remerciés de l'avoir rendu obligatoire parce qu'autrement ils pensaient qu'ils ne l'auraient probablement jamais choisi et qu'ils seraient passés à côté d'une expérience qui a transformé leur vie. Nous avons des preuves que cette exigence a influencé les choix de carrière de nombreux étudiants, en plus d'avoir influencé la considération d'un grand nombre envers la notion de justice sociale.



Dialogue, débat et engagement public

À titre de président de cette institution depuis douze ans, j'ai cherché des occasions pour garder St-Xavier à l'avant-garde des discussions et du dialogue sur les nombreuses questions de justice auxquelles notre pays est confronté, même si cela pouvait entraîner des répercussions négatives. Lors du très populaire festival culturel du collège, intitulé « Malhar » — notre

équipe jésuite a présenté un « conclave » — soit un forum de discussions sérieuses qui invitait des personnes-ressources importantes, comme le Dalaï-lama et d'autres penseurs reconnus ou des activistes sociaux provenant de partout au pays. Nos étudiants ont été exposés aux débats sur les questions de justice les plus controversées et pourtant si essentielles à notre époque.

Durant l'année 2014, connue comme un tournant dans l'histoire démocratique de l'Inde et dans la préparation aux élections générales de 2014, j'ai écrit sur mon blogue de directeur une critique du modèle de développement et de gouvern-

ance préconisé par un parti politique important. Cela est devenu le sujet des programmes de nouvelles nationales de grande écoute, lesquels critiquaient l'engagement en politique d'un administrateur universitaire (le parti politique en question a également demandé mon arrestation). Toutefois, ils ont également parlé du fond du sujet et engagé une discussion sur la politique publique de la justice. Malheureusement, ma critique du programme commun et diviseur, de même que de la promotion d'un capitalisme de copinage qui sont destructeurs de l'écologie, reste plus que jamais actuelle sur la scène de la politique nationale indienne.

« Nos étudiants ont été exposés aux débats les plus controversés, mais essentiels, sur la justice de notre époque. »





« Le partenariat avec les femmes nécessitait et nécessite encore un changement d'attitude chez les jésuites. La société indienne, comme beaucoup d'autres cultures, ne traite pas les femmes comme des égales, et cela est intériorisé à un tel point que nous n'en sommes même pas conscients. »



Collaboration et changement des mentalités

Plusieurs thèmes qui ont été apportés par la CG32 nous ont inspirés pour passer à l'action. L'un de ceux-ci identifiait la nécessité de développer la « collaboration » avec les laïques. Je me souviens de m'être opposé au slogan de la CG 35 — disant qu'un jésuite est « un feu qui allume d'autres feux » (« a flame that kindles other flames »). Pour moi et pour plusieurs de mes collègues professeurs du collège, cela nous semblait trop condescendant. Est-ce que nous, les jésuites, nous serions prêts à être enflammés par un feu allumé par d'autres ? Par la suite, le terme « collaborateurs » a aussi été critiqué et on a opté pour le mot « partenaires » en pensant que cela était plus approprié pour désigner celles et ceux avec lesquels nous travaillons ; leur conférant ainsi un statut égal au nôtre. La CG 32 nous a offert une inspiration qui a eu de profondes conséquences dans notre imagination de ce qu'est la mission jésuite. Cela a requis un changement de mentalité qui ne s'est pas opéré facilement et qui reste en devenir.

Un changement d'attitude de la part des jésuites envers le partenariat avec les femmes avait indéniablement besoin de se faire et ce changement doit continuer de s'opérer. La société indienne, comme c'est le cas dans d'autres cultures, ne traite pas les femmes comme des égales et cela est intériorisé si profondément que nous n'en sommes même pas conscients. Selon moi, plusieurs institutions jésuites n'ont pas accepté un bon leadership laïque à un moment ou à un autre parce que les jésuites n'étaient pas à l'aise de travailler sous la direction des femmes. Toutefois, le changement est visible (forcé ou non) et nous avons désormais des femmes laïques ou religieuses à la tête de nos plus importantes institutions. Je me demande si cela aurait été possible sans le tournant majeur opéré par la CG 32 et nous devons admettre que cela reste un défi !

Dialogue interreligieux

L'Inde est une terre aux multiples religions. Les chrétiens ne constituent qu'une minuscule minorité. C'est pourquoi nos relations avec les personnes appartenant à d'autres expressions de foi sont cruciales. Vatican II nous a donné une direction en créant un mouvement qui traite avec respect les personnes de traditions religieuses différentes (qui contiennent de possibles « semences de la Parole »). Mais, pour nous jésuites, la CG 32 a été le catalyseur et la motivation pour considérer les autres groupes religieux comme des partenaires dans la construction du royaume de justice et de paix de Dieu. Après avoir

quitté le monde universitaire, je suis devenu prêtre d'une paroisse jésuite à Mumbai. Nous avons été qualifiés d'« antichrist » parce que nous essayions d'initier les laïques à ce changement de point de vue. Certains ne parvenaient pas à comprendre que d'autres traditions religieuses proposaient aussi à leurs adeptes une expérience authentique de Dieu. Les célébrations culturelles du festival de danse hindoue dandiya ou le repas commun de l'iftar musulman durant le ramadan, qui se déroulent sur les terres de l'église pour rassembler les personnes de toutes confessions, de même qu'un pèlerinage pour les catholiques aux différents sanctuaires des autres confessions pour comprendre leurs traditions culturelles, ont été considérées comme inacceptables par certains. En revanche, ces occasions ont aussi été grandement appréciées par d'autres personnes, ouvertes à découvrir comment l'Esprit de Dieu est à l'œuvre parmi les divers groupes de chercheurs de Dieu authentiques. Certains ont même senti qu'ils appréciaient davantage leur propre foi à la suite de leur exposition à d'autres religions.

Je suis convaincu que Pedro Arrupe et le décret 4 nous ont préparés à faire face à une urgence dont le monde n'était pas encore suffisamment conscient : la crise écologique du réchauffement et des changements climatiques, causée par l'utilisation des combustibles fossiles. Plusieurs d'entre nous tentent maintenant de trouver une fondation biblique pour ce dont nous avons besoin et j'ai commencé en posant à plusieurs groupes la question : « Pourquoi Jésus n'était-il pas mort de vieillesse ? » J'ai argué que Jésus était venu pour faire le bien : guérir, nourrir les affamés, calmer les tempêtes, même ressusciter les morts et parler d'un Dieu d'amour. Les gens voulaient encore plus et ils l'ont poursuivi à travers la campagne. Pourquoi alors n'a-t-il pas vécu davantage pour finalement mourir de vieillesse ? La

réponse est simple : parce qu'il a aussi travaillé pour établir la justice... et qu'il en a payé le prix. Il a révélé le propre péché des accusateurs de la femme adultère ; il a parlé franchement aux pharisiens, les appelant « engeance de vipères » et « sépulcres blanchis » il a chassé les marchands du temple en déclarant qu'ils en avaient fait « une caverne de bandits ». Jésus a travaillé pour changer les structures injustes et il est notre modèle pour œuvrer pour la justice.

Je prétends que notre réflexion de plus de 50 ans et la mise en œuvre du décret 4 nous ont amenés à développer une spiritualité de libération écologique (qui ressemble à la théologie de la libération en Amérique latine) afin qu'on engage la Compagnie de Jésus et l'Église dans un plaidoyer contre l'utilisation des combustibles fossiles en ayant recours à l'action sociopolitique. Les scientifiques déclarent de façon claire que le monde n'a plus que 15 ou 20 ans pour agir de manière décisive, pour prévenir l'augmentation de la température de la terre au-delà de 2 degrés par rapport à l'ère préindustrielle, ce qui, selon notre estimation, entraînerait un désastre écologique à grande échelle ; et certains de ces effets sont déjà apparents. Le 10 janvier 2025, l'organisation météorologique mondiale a publié les données officielles des températures de 2024, montrant que celles-ci sont parmi les plus hautes enregistrées, excédant le niveau préindustriel par près de 1,5 degré Celsius. La justice écologique, nécessaire pour prévenir le type de changements climatiques qui vont affecter toute vie sur la planète, a besoin d'être plaidée et défendue auprès des gouvernements du monde. Le récent mémoire de la politique jésuite en matière d'écologie déclare que : « La Compagnie de Jésus est appelée à plaider en faveur de la justice climatique, particulièrement pour les communautés les plus vulnérables affectées par les changements

« L'EX-
PÉRIENCE
DANS LA
BARRIADA
M'A PRO-
FONDÉ-
MENT
MARQUÉ. »

climatiques. Cela arrivera notamment lors de deux réunions cruciales de la Convention-cadre des Nations Unies sur le changement climatique (CCNUCC) en 2025. La première aura lieu à Bonn, en Allemagne, en juin, tandis que la deuxième se déroulera à Belém, au Brésil, en novembre». Ce plaidoyer est un processus continu qui vise à changer les attitudes, les actions, les politiques et les lois en influençant tant les personnes au pouvoir que les systèmes ou structures à différents niveaux afin d'améliorer le sort des personnes affectées par ce problème. Aucune autre question n'est aussi cruciale pour les créatures de Dieu que celle de prévenir le réchauffement mondial à travers l'élimination des combustibles fossiles. Est-ce que la CG 32 peut inspirer tout le monde à agir rapidement? Après avoir dirigé une retraite ignatienne de 8 jours pour les jésuites sur le thème de l'écologie, à l'invitation du provincial de la province indienne, je sens que la CG 32 nous a donné les moyens, avec l'aide de l'Esprit, de relever ce défi. La graine semée par le décret 4 a fermement pris racine et est devenue un arbre. Puisse cet anniversaire d'or nous inspirer à faire les efforts adéquats pour prendre soin de la création!



« Le plaidoyer est un processus continu visant à changer les attitudes, les actions, les politiques et les lois en influençant à la fois les personnes au pouvoir et les systèmes ou structures à différents niveaux, pour le bien de ceux qui sont touchés par le problème. »



« Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu. »

LUTTER POUR LA FOI ET LA JUSTICE

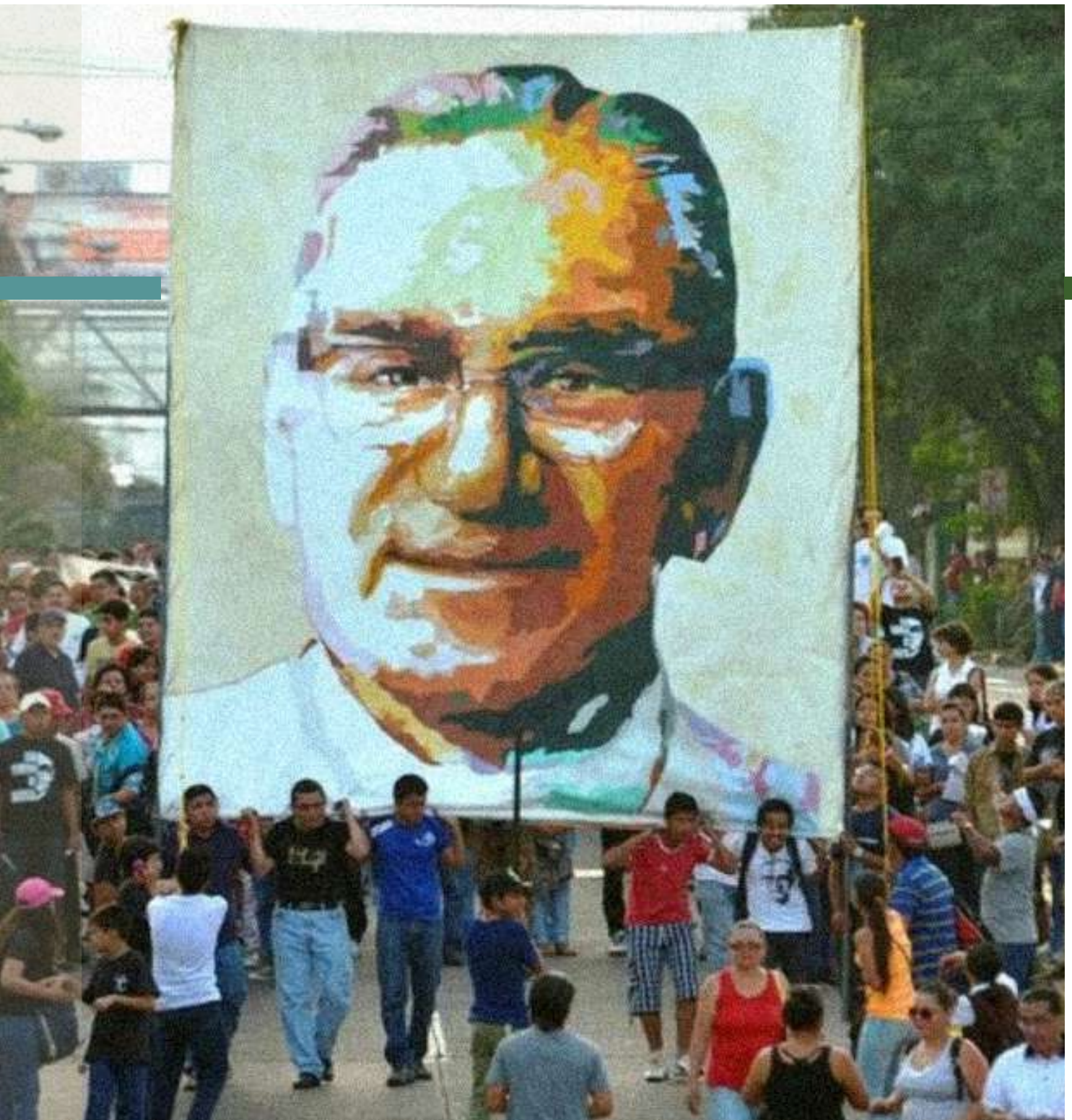
Martin Maier, S.J. (ELC)

Il y a 46 ans, je suis devenu jésuite parce que je voulais suivre les traces de Jésus et lutter pour plus de justice dans le monde. S'il n'y avait pas eu mon grand-père bien-aimé, j'aurais étudié l'odontologie pour reprendre son cabinet dentaire.

Les dentistes gagnent beaucoup d'argent en Allemagne. Lorsque j'ai réalisé que des millions de personnes souffrent de la faim dans le monde, cela m'a laissé profondément inquiet. L'histoire du jeune homme riche dans l'Évangile a joué un rôle important dans ma décision. Il possède une grande fortune, mais il sent que l'argent et les biens matériels ne suffisent pas à remplir sa vie. Il cherche quelque chose de plus. Jésus lui propose une clé : « Si tu veux être parfait, va, vends tes biens et donne l'argent aux pauvres ; alors tu auras un trésor éternel dans les cieux ; puis viens et suis-moi. »

Je me souviens qu'avant d'entrer dans la Compagnie, j'ai donné tout l'argent que je possédais. J'ai ressenti un grand bonheur en faisant cela, et j'ai pensé à la parole de Jésus : « Que sert-il à un homme de gagner le monde entier et de perdre sa vie ? » L'histoire de l'Évangile se termine différemment : le jeune homme s'en va, triste, parce qu'il avait une grande fortune et qu'il ne voulait pas s'en séparer. Jésus dit alors à ses disciples : « Il est difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu. »

Au noviciat, j'ai appris que la Compagnie de Jésus, par le décret 4 de la 32e Congrégation générale, résumait sa mission dans le monde d'aujourd'hui dans la lutte pour la foi et la justice. Cela m'a confirmé dans ma décision de devenir jésuite. Le 24 mars 1980, j'ai été profondément ému par la nouvelle de l'assassinat de l'archevêque Oscar Romero au Salvador pendant la célébration de la Sainte Messe. J'ai été choqué, mais j'ai aussi ressenti une profonde admiration pour son témoignage de suivre Jésus jusqu'au bout.



Martin Maier est un prêtre jésuite allemand, théologien et ancien rédacteur en chef de *Stimmen der Zeit*. Il a travaillé comme curé dans une zone rurale du Salvador (1989–1991), a obtenu son doctorat en théologie en 1993 et a ensuite été recteur du Berchmanskolleg à Munich. Depuis 2021, il est directeur général de l'organisation d'aide à l'Amérique latine Adveniat.





La question de la justice mondiale m'a accompagné tout au long de mon parcours. Pendant mes études de philosophie, les conversations avec Johannes Müller SJ, qui dirigeait l'Institut sociopolitique de l'École de philosophie de Munich, ont été importantes. J'ai été convaincu par son concept de justification éthique de la politique de développement : vaincre la souffrance humaine sous toutes ses formes et dans toutes ses dimensions, ou du moins la limiter autant que possible.

J'ai fait ma régence au magazine *Orientierung* à Zurich. J'ai appris de son rédacteur en chef de l'époque, Ludwig Kaufmann SJ, que le journalisme et la communication peuvent être au service de la lutte pour la foi et la justice. Dans son livre sur les «précurseurs de la foi», il décrit de manière impressionnante la conversion d'Oscar Romero, qui est passé d'un évêque craintif et apolitique à un défenseur prophétique des pauvres. Il avait des relations personnelles intenses avec les Jésuites du Salvador, qu'il a visités en 1979, après l'Assemblée des évêques latino-américains à Puebla. Il m'a ouvert les yeux sur l'Amérique latine.

Pendant mes études à Paris, j'ai cherché une théologie qui fonderait le lien entre la foi et la justice. Je l'ai trouvée dans la théologie politique de Johann Baptist Metz et dans la théologie de la libération. Une rencontre avec Jon Sobrino SJ a débouché sur le projet d'une thèse de doctorat sur la théologie de la libération. Il était important pour moi de passer du temps au Salvador pour connaître le pays et le peuple de l'archevêque Romero, ainsi que le contexte dans lequel la théologie de Jon Sobrino et d'Ignacio Ellacuría s'est développée.

Le 8 octobre 1988, j'ai été ordonné prêtre. Comme devise pour ma première messe, j'ai choisi : « Comme vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. » C'est également le passage le plus cité dans les écrits théologiques de Karl Rahner, le théologien européen qui m'a le plus influencé. Dans le conflit sur la

théologie de la libération, il a défendu Gustavo Gutiérrez, considéré à juste titre comme son père.

En 1989, je suis parti pour le Salvador. Jon Sobrino m'a accueilli très chaleureusement le 1er septembre 1989 dans la communauté de l'Universidad Centroamericana, où je devais vivre. Mais il y eut une déception : les chambres d'hôtes étaient occupées et j'ai dû déménager dans une communauté voisine. Les premières semaines ont été pour moi un grand pèlerinage à travers les lieux importants de la vie de Mgr Óscar Romero : sa ville natale, Ciudad Barrios ; son premier diocèse, Santiago de María ; sa modeste maison près de la chapelle où il a été assassiné ; et sa tombe dans la cathédrale.

Pour mes études, Sobrino m'a encouragé à lire non seulement les livres de la bibliothèque, mais aussi le livre de la réalité. C'était la source la plus importante de sa théologie. J'ai donc accompagné un jeune compagnon dans une paroisse rurale appelée Jayaque, où Ignacio Martín-Baró SJ, en plus de son travail à l'UCA, était curé les week-ends. Les habitants de Jayaque m'ont accueilli avec une grande cordialité et m'ont chanté un chant de bienvenue sur le martyre de l'archevêque Óscar Romero. Leurs conditions de vie contrastaient fortement avec cela. À Jayaque, j'ai appris à faire la différence entre la pauvreté et la misère. La grande majorité des habitants de Jayaque vivait dans la misère : pas d'eau courante, pas assez de nourriture, pas de soins de santé, pas d'électricité, pas d'école.

Fin octobre, Ignacio Martín-Baró m'a présenté lors d'une messe comme nouveau prêtre de la paroisse. Moins de trois semaines plus tard, lui et cinq de ses compagnons, ainsi qu'Elba et Celina Ramos, ont été assassinés par des soldats de l'armée. J'ai eu l'occasion de les rencontrer tous. L'archevêque Arturo Rivera y Damas a dit devant

« Comme vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. »

leurs corps criblés : « La même haine qui a tué Mgr Romero a aussi tué les Jésuites et les deux femmes. » J'ai pensé aux paroles de la 32e Congrégation générale : « Nous ne travaillerons pas pour la justice sans en payer le prix. »

Ignacio Ellacuría SJ, en tant que recteur de l'université, a exigé qu'elle soit la voix des sans-voix. Segundo Montes SJ, en tant que sociologue et directeur de l'Institut des droits de l'homme de l'université, s'est particulièrement intéressé au sort des réfugiés de la guerre civile. Ignacio Martín-Baró SJ, psychologue social, a traité des conséquences de la guerre sur les enfants. Amando López SJ et Juan Ramón Moreno SJ ont enseigné la théologie selon les principes de la théologie de la libération et ont entretenu des relations intenses avec les communautés ecclésiales de base. Joaquín López y López SJ a été l'un des fondateurs de l'Université centraméricaine José Simeón Cañas et, au moment de son assassinat, il était directeur de l'œuvre d'écoles pour les pauvres «Fe y Alegría». Elba Ramos était cuisinière dans ma communauté et je la connaissais bien, ainsi que sa fille Celina.

Après les funérailles, les personnes endeuillées de Jayaque m'ont « nommé » curé de la paroisse. J'ai été surpris et j'ai hésité. Mais le provincial de l'époque, José María Tojeira SJ, m'a encouragé à continuer à travailler à Jayaque. Au cours des mois suivants, nous avons partagé des expériences difficiles et magnifiques. Les difficultés étaient le harcèlement et la persécution par les militaires. Trois de nos dirigeants communautaires engagés ont été arrêtés et torturés. Ce n'est que grâce à des paiements en liquide que nous avons réussi à les faire libérer. Ce qui était beau, c'était de marcher avec la communauté sur le chemin de l'Évangile, le chemin de la mort et de la résurrection. Plus tard j'ai dédié ma thèse de doctorat «Théologie du peuple crucifié» à la communauté de Jayaque et à mes parents.

Il m'a été difficile de quitter le Salvador en 1991 et de retourner en Allemagne. En Europe, le mur entre l'Est et l'Ouest était tombé et la guerre froide était terminée. On s'attendait à une ère de paix et de réconciliation. Mais en 1991, dans la Yougoslavie en cours de désintégration, une nouvelle guerre a éclaté en Europe pour la première fois depuis la Seconde Guerre mondiale. Les jeunes jésuites de la province de Croatie lancaient un appel à l'aide pour



les victimes des expulsions et de la haine ethnique et religieuse. Ottmar Edenhofer SJ, alors étudiant en théologie à Francfort, répondit à cette demande. Avec un grand talent d'organisateur, il a fondé l'aide jésuite à la Bosnie et à la Croatie, qui a apporté de la nourriture et des médicaments dans les zones de guerre et a permis aux étudiants qui avaient fui Sarajevo de poursuivre leurs études à Zagreb.

En 1993, j'ai pris la direction de l'aide à la Bosnie et à la Croatie, que nous avons reliée institutionnellement au Service Jésuite des Réfugiés. Son directeur de l'époque, Mark Raper SJ, a envoyé le Néerlandais Jan Stuyt SJ comme précieux collaborateur. Le soutien du provincial croate de l'époque, Stjepan Kušan SJ, qui est devenu plus tard responsable du JRS en Bosnie et en Croatie, a été important. Je me souviens en particulier d'un séjour à

Sarajevo assiégée, où Tomislav Slokar SJ était le seul jésuite à être resté jusqu'à la fin de la guerre. Lors d'une conversation avec l'archevêque Vinko Puljić, je lui ai parlé de l'archevêque Oscar Romero. Plus tard, j'ai pu lui envoyer l'un de mes livres sur Oscar Romero, qui avait été traduit en croate.

Mission mondiale et solidarité

J'ai ensuite effectué mon troisième an (dans la Compagnie de Jésus) en Inde. J'y ai travaillé en particulier avec les Dalits, les intouchables du système indien des castes. J'ai rencontré Antony Raj SJ, un Dalit qui luttait pour la libération et l'égalité des Dalits dans la société indienne et dans l'Église indienne. En 1989, Antony a fondé le «Dalit Christian Liberation Movement», qui a également fait l'objet de critiques et de résistances au sein de l'Église. Je me suis particulièrement intéressé à la théologie dalit, inspirée de la théologie de la libération latino-américaine. Son représentant le plus important est Sebastian Kappen SJ, décédé en 1993. Dans un long article, j'ai traité de la lutte pour la libération des Dalits dans la société indienne et dans l'Église indienne.

Après le troisième an, j'ai voulu retourner au Salvador. Cependant, le provincial Jörg Dantscher SJ m'a convaincu que, dans le monde globalisé d'aujourd'hui, il est plus important de construire des ponts que des installer dans l'un ou l'autre côté. De 1995 à 2009, j'ai travaillé comme rédacteur en chef de la revue mensuelle *Stimmen der Zeit*. Jon Sobrino, SJ, m'a donné une orientation importante pour mon activité journalistique : être honnête avec la réalité. La réalité de

notre monde est que des millions de personnes sont victimes de pauvreté et d'exploitation. Mettre cette vérité en lumière est un défi fondamental pour un journalisme responsable. En tant que professeur invité, j'ai régulièrement donné des cours à l'Universidad Centroamericana de San Salvador et au Centre Sèvres de Paris. Cela m'a permis de maintenir mon lien avec la communauté jayaque.

De 2014 à 2021, j'ai travaillé comme secrétaire pour les affaires européennes au Centre social européen des Jésuites à Bruxelles. Là, avec une équipe de jésuites et de laïcs, nous avons essayé de défendre les intérêts de ceux qui n'ont pas de voix en Europe et dans le monde. En plus des décrets de nos Congrégations générales sur la foi et la justice, nous avons puisé dans les principes de l'enseignement social catholique, qui restent très pertinents pour le projet de l'unification européenne. En 2020, l'Inde a été tristement présente à Bruxelles avec

l'arrestation de Stan Swamy SJ, qui s'est battu pour les droits de la population indigène de l'Inde, les Adivasis. Des tentatives ont été faites pour le lier à des actes violents en utilisant de fausses preuves. Avec l'eurodéputé français Pierre Larrouturou, j'ai obtenu que 50 membres du Parlement européen signent une lettre adressée au Premier ministre indien Narendra Modi pour demander la libération de Stan Swamy. Stan est mort en juillet 2021, toujours en prison.

En 2021, la Conférence épiscopale allemande m'a demandé de manière inattendue de prendre la direction de l'organisation caritative latino-américaine Adveniat. Adveniat a été fondée en 1961 en remerciement de l'aide que les chrétiens d'Argentine, du Brésil et du Chili ont envoyée en Allemagne pour soulager les souffrances de la population après la Seconde Guerre mondiale. Avec une équipe de 80 employés au siège d'Adveniat à Essen et nos partenaires en Amérique latine et dans les



Caraïbes, nous soutenons plus de 1 000 projets par an pour un volume financier de 34 millions d'euros. Adveniat tire son nom de la demande du Notre Père en latin : «Que ton règne vienne». Nous voulons contribuer à la croissance du Royaume de Dieu.

Les organisations caritatives de l'Église sont perçues en Allemagne comme son visage positif. Pour moi, Adveniat incarne une traduction institutionnelle du combat pour la foi et la justice. Nous récoltons des dons et encourageons ainsi le partage. Par notre travail d'information et d'éducation, nous favorisons la prise de conscience des défis de la justice mondiale.

En Amérique latine et dans les Caraïbes, nous collaborons avec les paroisses, les diocèses, les communautés religieuses et les organisations non gouvernementales. Notre boussole est l'option pour les pauvres. Nous promovons le travail pastoral, l'éducation, les droits de l'homme, la protection des peuples indigènes et l'environnement. Ce faisant, nous sommes particulièrement guidés par l'encyclique *Laudato Sí* du pape François et les documents du Synode de l'Amazonie. La campagne de dons de cette année s'intitule «L'avenir de l'Amazonie» et se concentre sur la protection des forêts tropicales et des populations indigènes. Dans les projets que nous soutenons et que nous aidons à

développer, nous montrons qu'il est possible de changer les choses pour le mieux, c'est pourquoi j'aime les appeler «biotopes de l'espoir».

Jerónimo Nadal SJ, l'un des premiers jésuites, a résumé la dimension mondiale de la Compagnie de Jésus par cette phrase : « Le monde est notre maison ». Notre mission est universelle, mondiale. Ici encore, nous faisons écho au mandat missionnaire du Ressuscité à ses disciples : « Allez dans le monde entier et prêchez l'Évangile à toute créature ». Cela implique que nous sommes une « *communitas ad dispersionem* » : une communauté mondiale, envoyée non seulement aux êtres humains, mais aussi à toutes les créatures, pour annoncer avec des mots et des actes la bonne nouvelle de l'humanité de Dieu et de son royaume.

Je comprends la phrase de Nadal également dans un sens concret et pratique : les jésuites ont des maisons et des communautés dans le monde entier. Un jour, un employé de l'ONU m'a demandé qui avait réservé les hôtels pour moi. À sa grande surprise, j'ai répondu que je n'avais pas besoin d'hôtels, car mon ordre a des maisons dans les grandes villes du monde entier. Il me suffit de m'y enregistrer. C'est toujours une expérience très réconfortante pour moi de trouver un accueil dans l'une de nos communautés et de me sentir chez moi.

Il ne s'agit pas seulement de bâtiments, mais de communautés. Nous avons des frères dans le monde entier. Nous sommes des amis dans le Seigneur qui peuvent compter les uns sur les autres. C'est particulièrement important dans les missions difficiles. En tant que responsable de l'aide à la Bosnie et à la Croatie, je pouvais compter sur mes frères locaux pour décider jusqu'où je pouvais m'aventurer dans les zones de guerre. En tant que directeur général d'Adveniat et au nom de la Conférence épiscopale allemande, je soutiens le difficile processus de paix et de réconciliation en Colombie. Ici aussi, la confiance envers mes frères et sœurs colombiens est essentielle.

Le pape François a un jour décrit la particularité des jésuites comme suit : des «hommes du tout» (des hommes qui affrontent la réalité dans sa totalité). La Compagnie de Jésus est un acteur mondial dans la lutte pour la foi et la justice. Comme les papes précédents, le pape Léon XIV a récemment exhorté les jésuites à aller au-delà des frontières géographiques, culturelles, intellectuelles et spirituelles, là où les cartes de géographie familiales ne suffisent plus. En tant que serviteurs de la mission du Christ, nous sommes appelés à rendre ce monde plus humain, plus juste et donc plus divin.





MA VIE AVEC LE DÉCRET 4

James Martin, S.J. (UEA)

Peu de mots m'ont autant influencé, comme jésuite, que les mots retentissants du Décret 4 de la 32^e congrégation générale de la Compagnie de Jésus : « La mission de la Compagnie de Jésus aujourd'hui est le service de la foi, dont la promotion de la justice constitue une exigence absolue. Parce que la réconciliation avec Dieu exige la réconciliation des êtres humains les uns avec les autres. »

La CG 32 s'est déroulée en 1975, environ 13 ans avant que je ne entre au noviciat jésuite à Boston, dans l'ancienne province de Nouvelle-Angleterre. Cependant, mon directeur des novices et son assistant ont cité ce passage (ainsi que la CG 32 en général) tellement souvent que cela donnait l'impression que la CG 32 venait tout juste d'avoir lieu.

La « foi au service de la justice » a été au cœur de mon noviciat, de ma formation subséquente et, en fait, de toute ma vie de jésuite.

Déjà, nos « expérimentations » du noviciat étaient orientées vers le travail avec les pauvres. Pour moi, une personne qui avait passé plusieurs années à travailler dans le monde des affaires avec un bon salaire, cela constituait une nouveauté. Mon premier ministère durant mon noviciat jésuite

s'est déroulé dans un hôpital pour les grands malades, à Cambridge, dans le Massachusetts. J'y ai travaillé avec des aumôniers auprès de personnes atteintes de graves blessures au cerveau (entre autres choses). De nombreux patients ne recevaient plus de visites de leurs familles ; c'est pourquoi, comme le personnel soignant nous l'on dit, ils étaient pauvres d'une manière qui échappait à un observateur ordinaire.

Le décret 4, comme pourrait le dire quelqu'un, a exercé une influence plus grande que tout ce que l'on a pu lire pendant le noviciat. En fait, cela est devenu une source d'humour. (Toute personne ayant le moindre contact avec les jésuites n'en sera pas surprise !) L'expression « une foi au service de la justice » a été prise au sérieux pendant notre noviciat, mais aussi parfois avec un brin d'humour. Par exemple, notre voiture communautaire la plus vieille et la plus endommagée, qui semblait respecter le mieux notre désir de pauvreté, s'est appelée « l'auto au service de la justice ».

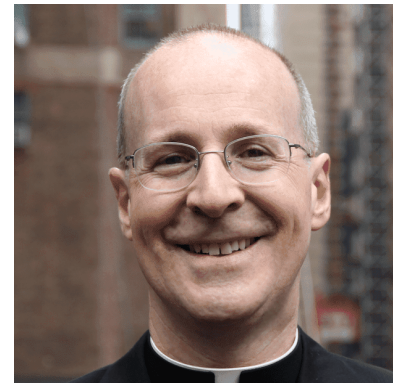
Toutefois, ce n'est que quelques mois plus tard, alors que mes compagnons novices et moi-même étions envoyés travailler à Kingston, en Jamaïque, que j'ai véritablement été en contact avec les personnes vivant « aux marges ». Notre directeur des novices

nous avait envoyés travailler avec les sœurs de Mère Teresa (les missionnaires de la charité), qui travaillaient avec les femmes et les hommes sans-abri dans les quartiers les plus pauvres de Kingston.

Le ministère des sœurs me semblait le Décret 4 mis en action. Elles allaient chercher dans les rues celles et ceux qui étaient trop pauvres ou trop malades pour prendre soin d'eux-mêmes, et, souvent, elles leur offraient un endroit décent pour mourir. Mon compagnon novice, William (Bill) Campbell, et moi-même, devons laver, habiller et nourrir les hommes (alors que les sœurs prenaient soin des femmes).

« La mission de la Compagnie de Jésus aujourd'hui est le service de la foi... la promotion de la justice est une exigence absolue. »

James Martin, S.J., est un prêtre jésuite américain, auteur à succès et rédacteur en chef de la revue *America*. Il est entré dans la Compagnie de Jésus en 1988 après avoir quitté une carrière dans le monde de l'entreprise et s'est depuis fait connaître pour ses écrits sur la spiritualité ignatienne ainsi que pour son engagement important auprès de la communauté LGBTQ+.



Formation et travail auprès des pauvres

Mon travail à Kingston (j'ai aussi travaillé dans un orphelinat pour garçons en leur enseignant à lire) m'a mis en contact, pour la première fois, avec la pauvreté extrême. J'ai vu, pour la première fois, combien la vie des pauvres était difficile, le peu de ressources dont ils disposaient et la mesure de leurs souffrances. Je me souviens d'avoir pensé, en tant que relativement jeune homme (j'avais 28 ans), « c'est tellement inéquitable ! ». En d'autres mots, injuste.

L'impulsion de travailler avec les pauvres est restée présente tout au long du noviciat. Au cours de la deuxième année, j'ai travaillé dans un refuge pour personnes sans abri au centre-ville de

Boston ; puis dans une école « Nativity » (en fait dans l'école originale) avec les élèves de niveau intermédiaire (7e et 8e année) provenant de familles défavorisées de la ville de New York. (Cette école devait servir plus tard de modèle pour de petites écoles intermédiaires du centre-ville.)

L'une des choses pour lesquelles je suis reconnaissant en ce qui concerne ma formation, c'est que ces ministères auprès des pauvres étaient simplement considérés comme acquis. C'est-à-dire que nous discernions où nous allions travailler avec les pauvres et jamais si nous allions travailler ou non avec eux. Cela reflétait non seulement le souhait de saint Ignace pour les hommes en formation, mais aussi la réaffirmation de notre vocation, comme jésuites, telle que décrite dans le Décret 4.

En matière de « justice », c'est mon expérience de régence qui m'a fait voir les injustices infligées aux personnes possédant si peu. Mon directeur de formation m'a envoyé travailler avec le Service Jésuite pour les Réfugiés à Nairobi, au Kenya. Là, j'ai aidé les réfugiés provenant de l'Afrique de l'Est qui avaient étudié à Nairobi. Nous les aidions alors à créer de petites entreprises pour qu'ils puissent subvenir aux besoins de leurs familles. Après un certain temps, nous avons ouvert une petite boutique (toujours en activité) appelée Mikono Centre, qui vendait leurs produits. (Plusieurs réfugiés fabriquaient des objets : sculptures, peintures, batiks, etc.)

La question de la justice était mise encore plus de l'avant. Pourquoi ? Principalement, parce que j'y suis resté deux bonnes années, ce qui a entraîné une profonde familiarité avec leurs situations. C'est là où je me suis rendu compte que peu importait tout le travail

qu'ils faisaient, ils étaient souvent condamnés à la pauvreté. Il ne suffit pas, comme on nous l'a appris au noviciat, de demander pourquoi quelqu'un est pauvre ; il est important d'examiner les systèmes qui gardent les gens dans la pauvreté.

Laissez-moi vous donner un exemple.

À l'époque, JRS offrait de modestes bourses à de nombreux réfugiés afin de les aider à mettre sur pied de petites entreprises, en lien avec leurs compétences acquises dans leur pays d'origine. Par exemple, une femme qui désirait démarrer une petite entreprise de couture dans sa maison (en réalité une cabane dans un bidonville) ferait une demande de subvention et recevrait des fonds pour l'aider à démarrer. Ainsi, une femme avec des connaissances en couture pouvait recevoir une subvention pour acheter une machine à coudre et du tissu. (Afin de prévenir un vol ou une mauvaise utilisation, on écrivait le chèque au nom du fournisseur) Il s'agissait de subventions modestes destinées aux réfugiés qui vivaient dans les pires bidonvilles de Nairobi.

Mais, pour la population locale, cela représentait beaucoup d'argent. Parfois, les voisins kényans de ces réfugiés remarquaient que ceux-ci avaient une nouvelle machine à coudre et les compétences pour

« Il ne suffit pas de se demander pourquoi une personne est pauvre ; il est important d'examiner les systèmes qui maintiennent les personnes dans la pauvreté. »

gagner leur vie, et ils devenaient jaloux (naturellement). Et parfois (encore une fois, sans surprise, compte tenu de l'extrême pauvreté), ils développèrent une rancœur et devinrent hostiles. Parfois, cela était pire si l'entreprise du réfugié rencontrait du succès.

À une occasion, les voisins d'une réfugiée sont devenus si fâchés et jaloux qu'ils ont brûlé sa maison. Et c'est à ce moment-là que j'ai pensé à la CG 32. Ce n'était pas suffisant de faire un don à cette femme pour qu'elle achète une machine à coudre. Parce que la réalité sociale dans laquelle elle évoluait l'empêchait de s'en sortir. C'était une question non seulement de pauvreté individuelle, mais aussi de pauvreté dans un système qui maintient tout le monde dans la pauvreté, et cela fait que les gens se tournent les uns contre les autres. Même si cette femme avait fait toutes les démarches correctement — faire une demande de subvention, acheter une machine à coudre et travailler dur — le système injuste dans lequel elle vivait conspirait contre elle.

Là, j'ai vu le besoin d'une « réconciliation entre les personnes ». Cela signifiait la réconciliation entre la réfugiée et ses voisins kényans, mais aussi entre les pauvres du Kenya et les riches du Kenya, ainsi qu'entre les pauvres et les riches du monde entier. À tout le moins, c'est ainsi que je l'ai perçu quand j'étais jeune jésuite.

En ce moment, quand vous mentionnez « le décret 4 » à certains jeunes jésuites, ils vous regardent parfois avec un air indifférent. Peut-être que cela n'est pas surprenant. Pour eux, l'année 1975 est de l'histoire ancienne ; de plus, plusieurs congrégations générales se sont déroulées depuis.

Ces jours-ci, les jeunes jésuites sont peut-être plus à même de connaître les Préférences Apostoliques Universelles (PAU), qui, je crois, sont guidées par le Décret 4. Après tout, qu'est-ce que « marcher avec les exclus » ?

Depuis sa création, la Compagnie de Jésus s'est engagée à diffuser un message d'aide aux personnes défavorisées. Elle a récemment été inspirée par l'appel de la CG 32 et a maintenant invité ses membres et ses collègues à « accompagner les personnes exclues ». Cela inclut plusieurs des individus que j'ai évoqués : les immigrés et les réfugiés, les pauvres de nos quartiers centraux, les malades, les isolés, ainsi que les minorités marginalisées dans leur ensemble.

J'ai aussi essayé, du mieux que j'ai pu, dans mon travail à America Media (et dans les médias sociaux), de vivre l'appel du Décret 4 en me concentrant sur ces groupes. C'est facile pour les gens de « faire la sourde oreille » aux problèmes des personnes qui vivent en marge de la société, parce que cela nous met mal à l'aise. Toutefois, pour moi, en tant que personne qui travaille dans les médias, je peux partager les histoires des personnes vivant en marge pour éveiller la compassion des gens à leur endroit. Heureusement, cela est facile. (Par exemple, il est facile de partager les histoires du Service jésuite pour les réfugiés [JRS] ou d'autres œuvres qui travaillent avec les pauvres.)

Quand Jésus voyait quelqu'un qui souffrait, les évangiles nous disent que son cœur était « ému de pitié. » (Le mot grec utilisé est *splanchnon*, et il est encore plus fort : il le ressentait dans ses « entrailles. ») La même chose arrive quand les gens lisent les histoires touchantes des personnes qui souffrent, et ce même quand c'est sur Facebook, Twitter, Instagram ou TikTok. Et quand nos cœurs sont touchés, cela peut nous pousser à agir. C'est pourquoi il nous appartient à tous de faire connaître les histoires des personnes vivant aux marges de la société.

Mais laissez-moi vous suggérer un autre groupe qui peut passer inaperçu ; un groupe que j'accompagne depuis les dernières années : les catholiques de la communauté

LGBTQ. Croyez-moi, ils font partie des groupes les plus marginalisés de la terre.

Comme plusieurs personnes le savent, dans plusieurs pays, vous pouvez être mis à mort si vous avez des relations sexuelles entre personnes du même sexe, et dans d'autres dizaines de pays, elles peuvent être emprisonnées. Les lesbiennes, les homosexuels, les bisexuels et les personnes transgenres sont régulièrement battus, harcelés et traités comme des chiens. Quant aux catholiques LGBTQ, ils se sentent souvent non bienvenus dans ce qui est au fond leur propre église. En fait, dans certaines parties de l'église, les dirigeants ne veulent même pas reconnaître leur existence. Il est difficile d'imaginer une « marginalisation » plus grande, c'est-à-dire une sensation plus forte d'exclusion.

Ainsi, ces jours-ci, quand je pense et réfléchis au décret concernant la « réconciliation des personnes les unes avec les autres, » je pense à la nécessité de rassembler ce groupe de personnes, les catholiques LGBTQ avec leurs frères et sœurs de leur église. Je rends grâce parce que plusieurs jésuites et leurs collègues ont fait les premiers pas dans ce ministère, qui, pour moi, fait partie de ce à quoi nous appelle le Décret 4, parce que la réconciliation avec Dieu « exige » la réconciliation des personnes les unes avec les autres.

Cela constitue l'une des raisons pour lesquelles j'ai été tellement touché quand un mentor jésuite a dit qu'il comprenait ce nouveau ministère auprès des personnes LGBTQ comme étant « un ministère de réconciliation ». Cela m'a aidé à comprendre ce ministère d'une autre manière et à le connecter avec les autres ministères que j'avais vécus depuis mon noviciat. Tout cela grâce non seulement à Jésus, non seulement à cause des évangiles, non seulement à cause de la longue tradition de l'enseignement social catholique, mais aussi à cause de cette déclaration remarquable que nous appelons le Décret 4.



« Il est facile pour les gens de "se déconnecter" des problèmes de ceux qui vivent en marge. »



FOI ET JUSTICE : À LA RECHERCHE D'UN NOUVEAU SYMBOLE

Emilio Travieso, S.J. (CAR)

La manière de comprendre la mission jésuite en termes de « foi et justice » pourrait être définie en termes comparables à ceux utilisés par Joao Batista Libânio SJ pour évoquer la théologie de la libération : comme un sac de sel dilué dans l'eau, elle a perdu toute sa consistance, et pourtant aujourd'hui, tout a un goût un peu plus salé. D'une part, nul besoin d'en faire de grands développements tant ce changement me semble évident chez nous. D'autre part, il mérite, à mon avis, quelques explications et une relecture qui pourrait, je l'espère, nous permettre de rafraîchir ce qui a besoin de l'être aujourd'hui.

La façon dont la 32e Congrégation générale formulait le décret numéro 4, qui synthétise la mission jésuite en tant que « le service de la foi, dont la promotion de la justice constitue une exigence absolue », était en partie une réponse au marxisme révolutionnaire et aux mouvements rattachés à la « nouvelle gauche » dans le contexte du Concile Vatican II et de la Guerre froide. Ces mouvements, ainsi que les théories sociales dont ils se nourrissaient, étaient en concurrence avec la foi chrétienne en tant que source de sens et axe d'articulation de la cohabitation sociale. De plus, ils la critiquaient ouvertement, l'accusant d'être un opium aliénant qui reproduisait des schémas sociaux injustes. En mettant en lumière ces injustices, il devenait désormais impossible de considérer la pauvreté et les inégalités comme des données naturelles mais au contraire comme le fruit de l'oppression ; une oppression non seulement au niveau individuel mais aussi au niveau des institutions et des autres structures qui régissent les rapports interpersonnels.

Face à cela, il est devenu évident qu'il ne suffisait pas de faire des œuvres de charité pour

soulager la souffrance des pauvres : il fallait affronter la question du pourquoi de cette pauvreté. Répondre à cette question par le modèle de la « coopération au développement » tel qu'il est globalement présenté dans l'encyclique sociale de Paul VI, *Populorum Progressio*, publiée en 1967, ne semblait pas convaincant non plus. Ainsi, si la pauvreté et l'exclusion étaient le résultat de structures nocives, il fallait attaquer le problème à sa racine et changer ces structures pour d'autres qui soient fondées sur une logique porteuse de vie.

Avec *Gaudium et Spes*, le Concile Vatican II avait donné le feu vert au dialogue avec le monde séculier et avait en même temps replacé l'Église au sein de la société civile, une société à laquelle elle devait participer activement sans pour autant chercher à la contrôler. En Amérique latine, les évêques ont cherché à discerner de manière collective une conversion qui leur permettrait de dénoncer l'oppression et de concrétiser l'option préférentielle pour les pauvres. La plupart des théologiens de la libération, encouragés par la prise de position de leur hiérarchie, n'ont pas caché leur penchant pour le socialisme qui était alors, aux yeux de beaucoup d'entre eux, une prometteuse alternative au capitalisme qui avait causé tant de dégâts.

« C'est comme un sac de sel dissous dans l'eau ; il a perdu sa consistance, mais maintenant tout a un goût un peu plus salé. »

Emilio Travieso, S.J., est un prêtre jésuite né à Miami qui est entré dans la Compagnie de Jésus en 2002 après avoir étudié à Harvard. Il a effectué son noviciat en République dominicaine, obtenu une maîtrise à The New School de New York, poursuivi des études de théologie au Brésil et a longtemps travaillé auprès des communautés haïtiennes et latino-américaines. Il est également chercheur en développement international à Oxford, où il se concentre sur les initiatives communautaires de souveraineté alimentaire au Chiapas, au Mexique.



Foi et justice

C'est dans un tel contexte que la plus haute instance du gouvernement de la Compagnie de Jésus, en 1975, a décidé d'intégrer le vocabulaire du « combat » et de la « libération » à sa manière de comprendre sa mission. Dans les décrets numéro 2 et 4 de la 32e Congrégation générale, on a tenté tant bien que mal de trouver la manière de « baptiser », pour ainsi dire, cette approche forcément conflictuelle. Trois approches ont alors été retenues. En premier lieu, on va utiliser des concepts chrétiens pour interpréter des catégories susceptibles d'avoir été empruntées au marxisme séculier ; par exemple, on considère que les structures d'oppression sont le fruit du péché. En deuxième lieu, on va mettre l'accent sur le fait que la défense des droits à la manière de l'Évangile doit aller de pair avec la réconciliation et le pardon. Enfin, en troisième lieu, on évite de réduire l'objectif à un projet historique en veillant à laisser la porte

ouverte au débordement du sens eschatologique du Royaume.

Fait curieux, les jésuites alors réunis vont justifier leur positionnement d'avant-garde en s'appuyant sur un argument puisé dans un schéma très traditionnel : ils affirment que le fait d'assumer ce combat pour la justice est la seule manière de réussir à baptiser les 2 millions de personnes qui n'ont pas encore accueilli l'Évangile, puisque ce serait la seule façon de rendre crédible l'évangélisation dans un contexte d'injustice ou de sécularisation. D'une part, cette affirmation semble être en dissonance avec la théologie qui émergeait à cette époque et qui commençait à relativiser l'objectif de convertir le monde entier au christianisme. En réalité, ils étaient justement au cœur d'un changement d'époque et il est très probable qu'ils aient avancé cet argument comme stratégie rhétorique afin de convaincre ceux pour qui la mission devait être principalement comprise dans ces termes-là. D'autre part, un tel argument tentait aussi de démontrer que la promotion de la justice était un prérequis au service de la foi. Dans ce sens-là, le combat pour la justice est toujours en fonction de l'annonce de la Bonne Nouvelle. Pourtant, il est surprenant de constater qu'ils aient eu besoin de s'exprimer ainsi, comme s'il ne suffisait pas de reconnaître que la justice émerge directement de l'Évangile.

Au-delà ces considérations, ces décrets ont eu suffisamment de

pois pour cristalliser une manière de comprendre la mission jésuite. L'esprit du document a été bien plus important que les termes utilisés. De très nombreux jésuites, mais pas tous, se sont alors pleinement identifiés avec ce document et se sont consacrés corps et âme à cette mission synthétisée dans les termes « foi et justice ».

Tout cela est aujourd'hui perdu.

Cette devise de « foi et justice » n'inspire plus comme avant. Mais ce qui est encore plus impactant, c'est de constater que rien n'est venu la remplacer. Nous sommes une génération qui manque d'inspiration commune, d'inspiration capable de canaliser notre générosité collective.

Pourtant, les mêmes souffrent encore.

Alors, si nous voulons toujours être les compagnons de Jésus de Nazareth, nous devons affronter à nouveau le même défi qui a interpellé nos compagnons en 1975 : « pour nous-mêmes autant que pour les autres, il nous faut travailler à la recherche d'un nouveau langage, d'une nouvelle symbolique qui nous permettent de mieux rencontrer (...) par-delà les idoles détruites, le vrai Dieu » (Décret 4, 26a).





Le Royaume de Dieu

Alors, à défaut de manière commune de comprendre notre mission, d'une manière ayant le potentiel de nous réunir et de réveiller notre envie de tout donner, notre énergie s'éparpille. Il est vrai que les jésuites continuent à beaucoup travailler, que nos œuvres font beaucoup de bien. Pourtant, ce qui manque à tous ces efforts, c'est l'unité : l'unité dans ce que nous désirons faire collectivement et à la manière de l'Évangile. C'est la raison pour laquelle nous tombons facilement dans la recherche de succès professionnel ou de bien-être personnel, ce qui n'est pas mauvais en soi mais ne reflète pas non plus l'invitation que nous fait Jésus-Christ. Le Père général Adolfo Nicolás, en s'adressant aux jésuites d'Amérique latine, disait souvent que nous sommes « distraits ». Par ces mots, il voulait dire que nous mettons à la première place des choses secondaires.

Il en découle qu'il y a une autre manière d'aborder les choses : il faut remettre à la première place ce qui est « premier ». Et puisque qui dit alpha, dit omega, en réfléchissant à ce qui est « premier », on réfléchit forcément à ce qui est « dernier ». Autrement dit, si nous avons perdu de vue ce qui est prioritaire c'est,

principalement, parce que nous n'avons plus une vision claire de l'objectif ultime de notre praxis : qu'est-ce qui, en fin de compte, donne un sens à notre mission ? En d'autres termes : nos nombreuses crises sont, au fond, le reflet d'une grande crise de sens, d'une crise d'imaginaire eschatologique. Pour cette raison, afin de redonner vie à notre mission, de lui donner un sens profond et une orientation claire, il est indispensable de renouveler notre manière d'imaginer ce qui est « dernier » et d'entrer en relation avec lui.

Tout au long de notre histoire comme Compagnie et comme Église, il s'avère que les moments où la ferveur missionnaire a été la plus intense sont les moments où cette énergie a été canalisée dans un schéma eschatologique à la mode. Lorsque tout le monde sait « où on va et pourquoi on y va », chacun peut se donner à cent pour cent mais aussi choisir de s'engager d'une manière ou d'une autre selon l'imaginaire qui donne sens à son engagement. Depuis l'assimilation du kairos au calendrier chrétien en passant par le millénarisme jésuite du 16^e siècle jusqu'à aujourd'hui, la praxis est toujours liée à la parousie.

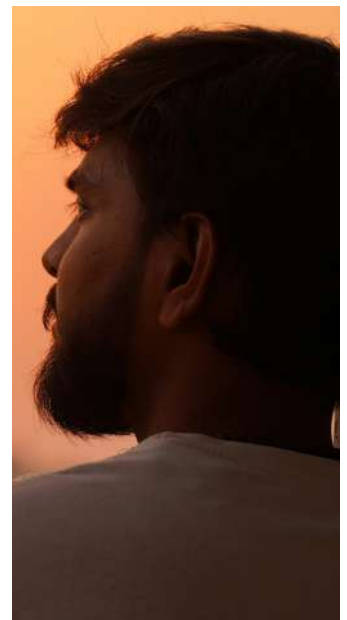
Si nous revenons à la 32^e Congrégation générale, c'est là justement que réside toute la puissance de sa célèbre formule : dans le lien extrêmement clair qu'elle a tissé avec l'imaginaire eschatologique du Royaume de Dieu. Les théologiens de la libération vont développer systématiquement ce modèle et parmi eux, les jésuites Jon Sobrino et Ignacio Ellacuría. Petit à petit, ils vont l'enrichir avec les nuances théoriques nécessaires pour assurer sa cohérence dogmatique, mais c'est sans doute dans sa symbolique que résidait sa puissante capacité de ralliement. Le décret 4 finalement synthétisé en 3 mots ne nécessitait pas de longues explications, à l'image de son fondement théologique –« bâtir le Royaume »– qui avait la capacité d'inviter largement à donner sa vie, comme le fit Ellacuría lui-même.

Et c'est justement cela que nous avons perdu.

Le Royaume, qu'est-il devenu ? Que s'est-il passé pour qu'il ne nous encourage plus à donner le meilleur de nous-mêmes ? La cause se trouve peut-être dans la terrible répression déclenchée à l'intérieur et à l'extérieur

de l'Église. Ou bien il se peut qu'avec la fin de la Guerre froide, et à la lumière de la déception du socialisme, il lui ait manqué le combustible que lui fournissaient jadis la pression extérieure et la promesse de sa réalisation utopique. Mais on peut chercher les causes également dans les connotations hégéliennes de son cadre marxiste : à cause de son schéma de progression linéaire, ce cadre est devenu incompréhensible avec l'arrivée de la postmodernité.

Il en résulte que nous avons besoin d'un autre symbole plus adapté aux constellations socioculturelles des jésuites d'aujourd'hui. Et j'ai bien dit symbole au singulier malgré notre pluralité, parce que je parle ici de quelque chose ayant le potentiel d'une lingua franca. Évidemment, il existe bien des manières de comprendre la communion dans la diversité ; pourtant, j'espère que ceux qui liront ces quelques lignes parviendront à comprendre la valeur de ce que je propose, même si cette valeur reste partielle et relative.



« Il n'existe pas de vision commune de ce que nous essayons d'accomplir. »



Le Mystère pascal

Le théologien jésuite contemporain, Christoph Théobald, propose une alternative au symbole du Royaume dans son livre *Le Christianisme comme style* et dans le premier volume de *Présences d'Évangile*. Il y développe un imaginaire eschatologique fondé sur le Mystère pascal de la mort et de la Résurrection de Jésus-Christ. Son symbole se trouve dans le livre de l'Apocalypse : l'Agneau égorgé, debout, entouré de tous les saints configurés à Lui. À la suite de Jésus, nous, chrétiens sommes appelés à aimer jusqu'au bout. Cela implique de devenir vulnérables à la violence. Or ce faisant, dans la mesure où nous ne contribuons pas à la violence, nous devenons capables de l'arrêter par notre témoignage de gratuité radicale de l'amour du Christ, permettant ainsi la libération de l'autre violent : face aux bras ouverts et désarmés du saint, cet autre devient capable de guérir et de surpasser sa propre peur de se laisser désarmer à son tour. Ainsi peut se vérifier l'annonce de l'Évangile et l'injustice s'annule.

Seul celui qui a reçu l'amour de l'Agneau peut oser affronter la mort sans crainte ; il le fait parce que son épanouissement personnel consiste à partager son bonheur avec autrui. Cependant, la réaction en chaîne engendrée par la gratuité demeure en marge des grands récits, contrairement à la construction progressive du Royaume. En effet, dans ce modèle postmoderne, la promesse de Dieu se réalise pleinement dans chaque événement ponctuel dans lequel un sujet configuré au Mystère pascal réussit à vaincre la violence par son attitude d'amour gratuit. Pour Théobald, la praxis chrétienne consiste justement à cultiver un style, une manière d'agir quotidienne à travers laquelle la gratuité s'exprime dans la vulnérabilité de l'hospitalité inconditionnelle et non-violente de la « sainteté ».

D'une part, Théobald semble avoir réussi à bâtir une proposition de symbolique eschatologique liée à un modèle de praxis susceptible de toucher les cœurs des

jésuites d'aujourd'hui. Or il y a un problème. Tant que la « sainteté » (gratuité-vulnérabilité totale) est appliquée à l'amour des ennemis, tout a du sens : c'est l'invitation à la conversion la plus cohérente, celle qui a la plus grande puissance de transformation. Pourtant, celui qui aime gratuitement comme le Christ – Agneau et Bon Berger en même temps – aime ses ennemis mais aussi les pauvres, victimes d'autres ennemis : et c'est là que les choses se compliquent. Une personne ne peut pas s'exposer à la place d'une autre : se laisser tuer ou laisser un autre se faire tuer n'a pas le même sens. Dans ce dernier cas, il n'y a pas de place pour la logique du pardon, mais plutôt pour la logique de la réconciliation. Cette logique – comme l'explique clairement Derrida dans son essai « On Forgiveness » – est celle de la justice et de ses médiations, laquelle même lorsqu'elle est non-violente, implique l'usage de la pression, de la coercition.

C'est pour cette raison que la 32e Congrégation générale a ressenti le besoin de décrire la mission dans deux dimensions, distinctes mais indissociables – le « service de la foi » et la « promotion de la justice » ; d'ici découle également la tension qui les relie. Celui qui aime ses ennemis et les pauvres en même temps se trouve face à un dilemme : l'amour le presse à deux types de praxis qui répondent à des logiques contraires, « l'excès » gratuit de la vulnérabilité d'un côté, et la « coercition » des médiations politiques de l'autre. La cohérence pleine dans la vulnérabilité qu'exige la « sainteté » surgit alors comme un possible piège (sub angelo lucis) ou du moins elle semble impossible dans certains cas. Cette tension a fait couler beaucoup d'encre tout au long de l'histoire du christianisme, et il n'est pas possible de comprendre l'histoire de la Compagnie de Jésus sans l'aborder.

Si en 1975, le modèle du Royaume dans l'interprétation faite par le décret 4 et par la théologie de la libération risquait de bloquer cette tension en faveur de la justice, le risque du modèle contemporain de l'Agneau dans l'interprétation faite par Théobald est de bloquer la tension dans le sens contraire. En principe, Théobald ne nie pas

JUS-
TICE EST
AMOUR

le besoin d'assumer notre condition politique, notre rôle de citoyens dans l'histoire : il reconnaît comme légitime la tradition biblique à l'origine de la praxis chrétienne de la « promotion de la justice » en tant que société civile à travers les médiations politiques. En revanche, il semble freiner des quatre fers lorsqu'il s'agit d'entrer dans la logique de ce point de vue. Pour Théobald, l'injustice du monde moderne est tellement radicale et complexe qu'elle dépasse notre capacité à bâtir un monde plus juste ; ainsi, la seule réponse chrétienne possible est l'excès de gratuité qui surpasse la justice elle-même. C'est cette gratuité qui est exprimée dans des termes de vulnérabilité (« se laisser toucher »).

Théobald est conscient du problème éthique soulevé par le fait de rester exclusivement centré sur la gratuité en tant que modèle de praxis d'amour : cette logique de la gratuité, qui est essentiellement personnelle, immédiate et respectueuse de la liberté, ne peut pas être le fondement d'un ordre politique. Cette praxis n'est pas capable d'avoir une incidence sur les structures sociales qui déterminent la vie de la plupart des personnes ; c'est une praxis d'évènements ponctuels où une personne, en entendant proclamer dans la vulnérabilité « heureux-es-tu », se laisse désarmer et tout se transforme. Mais Théobald a tenté de relativiser ce problème en sacrifiant, d'une part, l'efficacité politique au nom d'un magis plus radical et, d'autre part, en prétendant que son option pour la gratuité engloberait aussi la justice politique, faisant ainsi disparaître par un tour de magie le besoin de sacrifier l'un ou l'autre. Par exemple, il est allé jusqu'à suggérer que la violence du nazisme s'est auto-détruite grâce au témoignage de vulnérabilité radicale des martyrs comme Bonhoeffer. Ceci n'est pas convaincant.

Et des hommes et des femmes souffrent encore.

Gaudium et Spes a alors suggéré de résoudre cette tension en proposant une division du travail. Le clergé et la vie consacrée s'occuperaient du service de la foi, et les laïcs de la promotion de la justice. Hélas cette formule, comme l'a rapidement reconnue la 32^e Congrégation générale, n'est pas adaptable aux jésuites puisque la Formule de notre Institut nous exhorte à travailler dans tout ce qui conduit au bien commun.

Mais alors, si tous ces modèles parcourus ci-dessus nous laissent insatisfaits, quelle serait l'alternative ?



**« L'Agneau
immolé et
debout : un
symbole de
l'amour qui
endure la
violence et la
transforme. »**

La Contemplation pour parvenir à l'Amour

Dans la spiritualité ignatienne, le Royaume nous situe dans la Deuxième Semaine, et le Mystère pascal dans les Troisième et Quatrième semaines : rien de surprenant alors que notre itinéraire débouche maintenant dans la Contemplation pour parvenir à l'Amour (ES 230-237). Nous ne sommes pas ici face à un texte biblique mais à un exercice qui nous est très cher. Et il vaut la peine de la prendre au sérieux comme un possible imaginaire capable de nous aider à retrouver ce que nous avons perdu : un symbole partagé qui soit pour nous source d'inspiration et critère de discernement dans notre mission en tant que corps.

L'essence de la Contemplation pour parvenir à l'Amour réside dans la générosité qui jaillit de la reconnaissance, dans une communication réciproque avec Dieu. Pour exercer cette reconnaissance et cette générosité, il nous faut entrer dans une dynamique de répétition simple, en prenant conscience de tout ce que nous avons reçu dans un aspect donné de notre existence, et en répondant alors par l'offrande totale de nous-mêmes avec le « Prends, Seigneur et reçois ». Cela va se répéter, « de la même manière » sur d'autres points, chacun abordant

une dimension différente de notre vie dans laquelle Dieu s'est donné à nous le premier. Dans ce sens, la Contemplation pour parvenir à l'Amour imprime en nous une manière de procéder qui englobe toute une palette de contenus. C'est pour cette raison qu'elle peut, en tant que symbolique pour la mission, contenir facilement les nombreuses expressions qui, au sein de notre mission, viennent compléter le service de la foi – à savoir, la promotion de la justice, le dialogue interculturel et interreligieux, le soin de l'environnement, le développement intégral, les alternatives au développement... Ces différentes réalités ne s'annulent pas forcément les unes les autres ; ces réalités sont comme des accords appelés à être harmonisés, comme un appel à discerner ce qui est le plus ajusté dans chaque situation, « selon les temps, les personnes, et les lieux ». En insistant sur cette manière de faire, ou sur la manière dont notre corps marche, cette Contemplation réussit à intégrer toutes ces différentes nuances sans tomber dans la dispersion. Elle a le potentiel de convoquer, d'inspirer et d'orienter les jésuites qui se reconnaissent facilement dans la devise « en tout aimer et servir ».

Ce modèle que je propose ici ressemble à celui de Théobald dans sa manière de mettre l'accent sur la gratuité dans les échanges interpersonnels en tant que moteur de la praxis et dans son style (ou manière de procéder) en tant qu'outil principal.



En revanche, il y a deux subtilités qui font la différence et qui sont en rapport avec ce qui nous avait semblé insatisfaisant précédemment. Pour comprendre la première de ces deux différences, cela peut être utile de faire une allusion à l'œuvre de Godefroy Midy, jésuite haïtien : après avoir introduit la théologie de la libération dans son pays en 1976 (un an après la 32e Congrégation générale), et déçu par le mouvement politique qu'elle inspira dans les décennies qui suivirent, il décida de changer de paradigme. Ces dernières années, il a donc proposé un modèle de praxis inspiré justement dans la Contemplation pour Parvenir à l'Amour.



À l'image de Théobald, Midy met l'accent sur l'hospitalité, mais la culture haïtienne lui a permis de donner à ce concept une nouvelle tournure. À Haïti, lorsqu'on arrive chez quelqu'un, au lieu de sonner, on appelle avec force : « Onè ! » (qui signifie « honneur »). Celui qui se trouve à l'intérieur de la maison, pour prévenir qu'il arrive ou pour enjoindre l'autre à entrer, répond : « Respè ! » (« respect »). Le langage de l'hospitalité à Haïti passe donc par la reconnaissance. C'est à partir de ce cadre-là que Midy a mis en place sa proposition.

Ce petit glissement terminologique donne au modèle une nouvelle tonalité. Bien évidemment, la reconnaissance est l'axe qui vient dynamiser ce don de soi que nous cherchons et qui est le fruit de la Contemplation pour Parvenir à l'Amour : nous y demandons la grâce de « connaissance intérieure de tout le bien reçu, pour que moi, le reconnaissant pleinement, je puisse en tout aimer et servir ». De plus, dans « reconnaître » il y a une connotation d'une forme d'hospitalité liée à la contemplation. À la manière ignatienne, il s'agit de ce type de regard par lequel la personne se laisse affecter intérieurement par la souffrance de l'autre et, en s'exposant extérieurement par une réponse active d'engagement avec l'autre, devient aussi vulnérable d'une autre manière. C'est le regard de la Trinité pour le monde : une contemplation qui conduit à l'incarnation. En ce qui concerne la praxis, cela peut être compris dans ce que le jésuite James Keenan a appelé l'hospitalité propre du charisme jésuite, à savoir, l'hospitalité du Bon Samaritain : être prêt à recevoir l'autre non seulement en s'ouvrant à lui mais en l'accueillant en allant à sa rencontre.

Cette reconnaissance a également d'autres implications intéressantes en ce qui concerne la justice sociale, et non seulement parce qu'on y trouve l'écho de nombreuses revendications (et théories) socio-politiques contemporaines. Dans le contexte de la Contemplation pour Parvenir à l'Amour, ce qui se joue n'est pas une reconnaissance basée sur la réciprocité, selon un principe de symétrie ou de proportionnalité où l'on donne et on attend en retour. Non, il s'agit d'une relation de mutualité, où le point de départ est justement l'asymétrie, une relation où le fossé existant se franchit par la générosité « chacun donnant ce qu'il a ou ce qu'il peut ». Cette dynamique, dont Dieu est à l'origine, a le potentiel de créer de nouveaux liens de solidarité, et de là, d'appartenance mutuelle. Et cela ne sera possible que dans la mesure où nous apprendrons à faire de cette dynamique une manière de procéder dans nos relations au

sein de contextes où règne une asymétrie socio-économique ou une diversité d'identités. Si nous nous aimons comme Lui nous a aimés, avec ce regard de reconnaissance, il se peut que la cohésion et l'harmonie sociales dont nous avons tant besoin puissent enfin prendre forme.

Mais en attendant que cela se réalise, tant que les conflits existent encore, il nous faut vivre de manière créative la tension entre l'annonce de la gratuité et la promotion de la justice. Pour Midy, la contradiction entre donner sa vie et défendre la vie se trouve reconciliée justement dans la reconnaissance comprise comme un service actif. Contrairement à Théobald, l'auto-réalisation par le don de soi a lieu plus par le biais de la relation de service et moins par le fait d'exposer sa vie à la mort. C'est-à-dire, le plus important est de promouvoir et de défendre la vie des pauvres, ensuite, et secondairement, le faire sans avoir peur de la mort. Là où la vie est menacée (et non seulement la nôtre), l'annonce de l'amour de Dieu ne peut être entendable que si nous exprimons d'abord que Dieu désire une vie en abondance pour tous. C'est pour cela que la défense de la vie des pauvres, plus que le fait de se rendre vulnérable, rend crédible l'espérance qui sourd dans le don de sa propre vie.

La deuxième différence par rapport au modèle de Théobald réside dans son imaginaire eschatologique en tant que tel. Et cette nuance est importante : nous avons déjà vu que si nous cherchons une symbolique capable de parler à notre cœur et, en même temps, de nous servir en tant que critère de discernement, elle doit répondre à la question du « but ultime » qui va donner sens à notre mission.

Le mystagogue jésuite Ulpiano Vázquez explique clairement comment l'eschatologie de la Contemplation pour Parvenir à l'Amour aborde la sanctification trinitaire du temps messianique, le temps des « douleurs d'enfantement » ; ce temps a été définitivement inauguré par le Mystère pascal mais reste encore incomplet dans ses effets. Au contraire, dans la sainteté du modèle christologique de Théobald ce « temps final » arrive à chaque fois que quelqu'un est martyr ; c'est pour cela qu'il nous invite à collaborer avec Dieu, lequel « travaille et œuvre » pour notre rédemption.

Cette manière de se rapporter à ce qui est « dernier » implique une différence de taille dans le sens que nous donnons à la mission. Là où Théobald est dans l'attente de l'autodestruction de la violence qui finit

avec l'histoire, celui qui se situe du point de vue de la Contemplation pour Parvenir à l'Amour est en revanche dans l'attente d'un fruit qui n'est pas encore mûr. Celle-ci est une attente active, une attente pendant laquelle chacun peut mettre en place les moyens nécessaires pour que ce style devienne culture, une culture qui transformera ultimement les structures de la société du bas vers le haut. C'est ainsi que nous pouvons sauver l'historicité du salut sans tomber dans la logique linéaire de ceux qui, quelques décennies avant nous, s'imaginaient travailler pour la « plus grande construction » du Royaume.

Conclusion

Aujourd'hui, même « la crise des utopies » est dépassée : pour de nombreux jeunes, il n'y a que « des crises ». Devant une telle réalité, nous avons besoin d'une nouvelle manière d'entrer en relation avec ce qui est « dernier », une manière capable de guérir les blessures et de nous réveiller de tout ce qui nous distrait afin de nous permettre de nous réengager, ensemble, dans une espérance partagée. Ce que j'ai proposé, c'est un modèle inspiré de la Contemplation pour Parvenir à l'Amour. Est-ce que mon interprétation aura du sens pour d'autres compagnons ? Je n'en sais rien. Quoiqu'il en soit, tant que nous tous, jésuites, continuerons à nous identifier dans la formule « en tout aimer et servir », notre sel n'aura pas perdu sa saveur.

« Nous avons besoin d'une nouvelle manière d'entrer en relation avec "l'ultime", une manière capable de guérir les blessures et de nous aider à nous recentrer afin de nous réengager envers une espérance commune. »

EL “ESTILO” ARRUPE: MODO DE PROCEDER, DE UN GENERAL EVANGÉLICO



Pedro Miguel Lamet, S.J. (ESP)

Une anecdote peut synthétiser toute une vie. Lorsque Pedro Arrupe était catéchiste pour adultes à Hiroshima, il y avait un vieux Japonais qui avait l'habitude de l'écouter parler sans sourciller, sans dire un mot, et ce pendant six mois. Un jour, Arrupe osa lui demander : « Qu'est-ce que vous en pensez, de mes explications ? » Le japonais au visage impassible de samourai lui répondit alors : « Je n'en pense rien, puisque je n'ai rien entendu. Je suis sourd, voyez-vous. Mais il suffit de vous regarder dans les yeux. Vous êtes ce que vous dites. Lorsque vous croyez, moi je crois. »

Pendant son dernier voyage aux Philippines, lors d'une escale en Thaïlande, et avant de prendre l'avion qui l'emmènerait à Rome et dans lequel il aurait un accident cérébral, il s'était adressé à des séminaristes en leur disant : lorsque vous prêcherez depuis la chaire, « ce qui convaincra ce n'est pas ce que vous dites, mais ce que vous êtes ». Voici le grand secret du père Arrupe : avoir intégré dans sa personne authenticité, harmonie et liberté, et vérité vécue de l'Évangile. L'homme est le message. Dans un monde radicalisé par les idées partisans et les groupuscules, seuls demeurent vivants les êtres humains qui ont su jeter des

ponts entre idéologies, cultures et inégalités. Ce fut le cas de Gandhi, de Luther King, de Romero mais aussi de notre inoubliable Pedro Arrupe.

« J'ai vu clairement »

Lorsque je lui ai rendu visite à Rome, sa montre s'était arrêtée. Comme ce fut aussi le cas le 6 août 1945 à 8h15 du matin dans la banlieue d'Hiroshima, lorsqu'il comprit que ce B-29 qui venait de fendre le ciel immaculé de la ville japonaise n'était pas l'avion-courrier américain de tous les jours. En grim pant sur une butte proche du noviciat de Nagatsuka où il habitait, il découvrit que le pika-don (« leur » et « explosion » en japonais) de la première bombe atomique de l'histoire venait de faire d'Hiroshima un désert de fumée et de cendres. Se rendant alors à la chapelle, il demanda à Dieu ce qu'il pouvait faire de de cette montre parahistorique aux aiguilles mortes, de ce temps situé dans un non-temps qui lui semblait l'éternité-même. Il songea que toute cette énergie développée pour le mal pouvait être transmutée en force créatrice pour le bien ; désormais, il y consacra tous ses efforts. Aujourd'hui, dans un

monde profondément éprouvé par des chamboulements géopolitiques et socioéconomiques, le message d'Arrupe demeure vivant, sa pensée intimement liée à son vécu.

C'est de sa propre vie que découle sa manière de procéder. Né en 1907 dans un Bilbao industriel, il devient orphelin de mère puis de père. Son premier contact avec les inégalités a lieu dans les banlieues de Madrid pendant qu'il y fait ses études de médecine ; c'est à la grotte de Lourdes qu'il fera la découverte du mystère. Il prendra la décision de devenir jésuite. Au noviciat de Loyola, il laisse une empreinte durable, puis pendant ses études de philosophie à Oña (Burgos), il fait une expérience mystique. À Rome, me confiera-t-il plus tard : « J'ai alors entendu une voix qui me disait : 'Tu seras le premier' », et j'ai ressenti une lumière intérieure qui m'a permis de tout voir clairement ». Je crois que cette illumination est à la source du « style Arrupe ». Il pouvait voir de manière limpide au-delà des postures préconçues. C'est la raison pour laquelle, quand il était en compagnie d'un jésuite, il ne voyait pas chez lui un « sujet » dans un esprit utilitariste mais une personne avant tout.

« ce qui convaincra ce n'est pas ce que vous dites, mais ce que vous êtes »



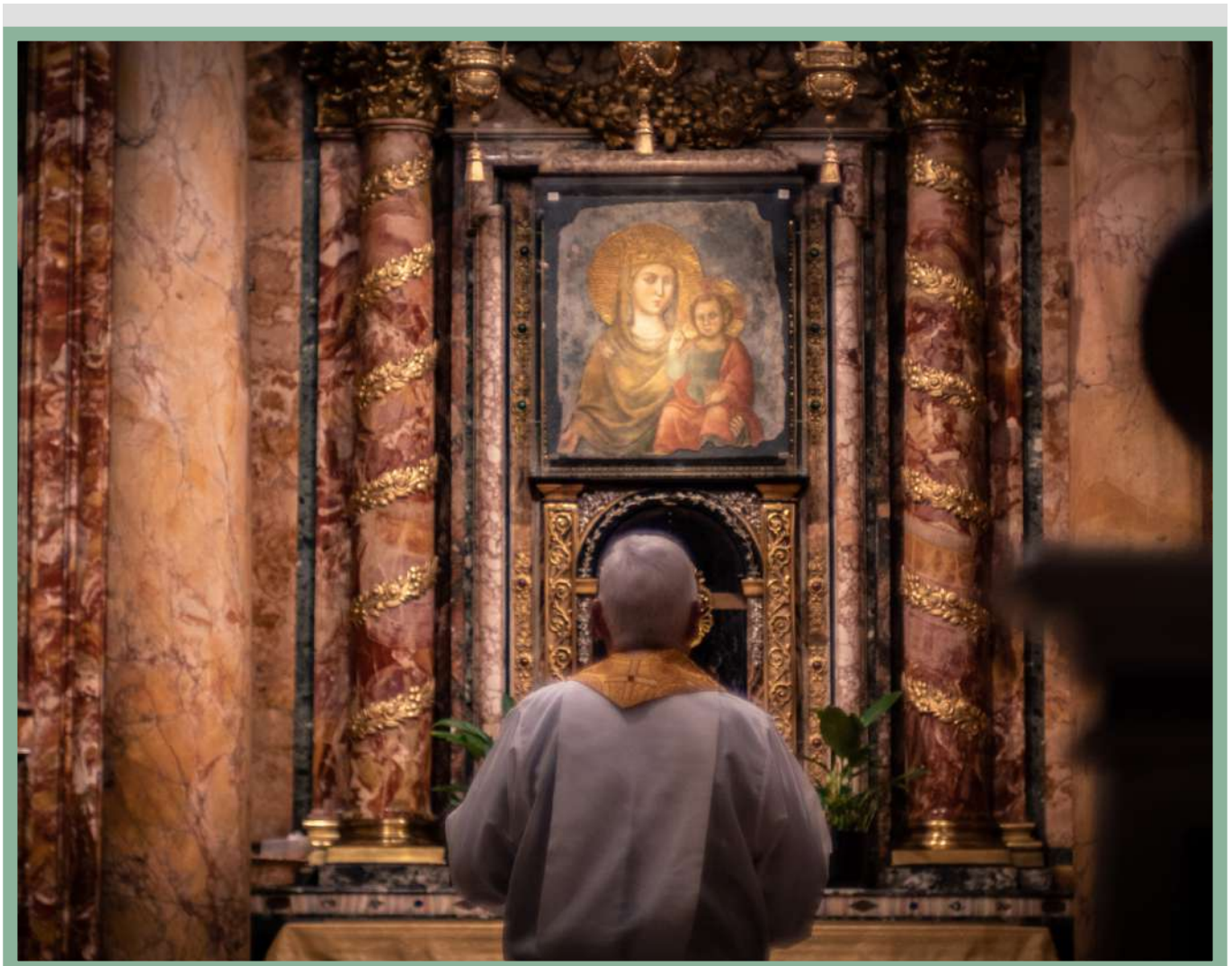
Pedro Miguel Lamet, S.J., est un prêtre jésuite espagnol, écrivain, poète et journaliste reconnu pour son importante œuvre littéraire, comprenant des romans, des biographies, des essais et de la poésie. Il est entré dans la Compagnie de Jésus en 1959 et est devenu une voix culturelle de premier plan grâce à son travail comme rédacteur, chroniqueur, critique de cinéma et auteur de plus de quarante ouvrages.



Ces chemins ont conduit Pedro jusqu'à la nouvelle ère postconciliaire, pourvu d'un bagage unique, l'inculturation, un terme qu'il a forgé lui-même dans le sillon du pluralisme. Il était convaincu qu'« aucune culture n'est parfaite », « que les valeurs culturelles ne sont pas des absolus. Une culture autocentrée s'appauvrit, s'ankylose et meurt. Lorsque la foi se laisse enfermer dans une seule culture, elle souffre de ces limitations. La foi doit persévérer dans son dialogue constant avec toutes les cultures. Foi et culture s'encouragent mutuellement ; la foi purifie et enrichit la culture, et la culture enrichit et purifie la foi... Le pluralisme dans l'expression de la foi non seulement n'est pas un mal nécessaire, mais c'est un bien qu'il nous faut rechercher...

L'unité est préservée par l'unicité de la nature humaine et par l'unité de l'esprit, source de toute vie et de tout effort. L'Esprit Saint réalise le désir de l'unité radicale –désir humainement impossible (et pourtant le plus profond chez l'homme)– dans la diversité la plus radicale » (Synode de 1977). Mais cette ouverture, qu'est-ce qu'elle signifie ? Que dans cette vie, la vérité n'est le patrimoine absolu de personne, mais que chacun possède sa part de vérité. Ceci est le présupposé fondamental du style Arrupe, l'humble attitude de celui qui apprend de l'autre.

Pendant le temps où il a été maître des novices à Hiroshima, il allait sans cesse puiser à la source de toute sa vie : Jésus dans le tabernacle. Il s'installait dans la pièce la moins agréable de la maison, dans une tourelle lugubre ; il brossait les chaussures des jeunes jésuites, et n'a jamais cessé dans ses efforts acharnés pour comprendre la psychologie des Japonais. L'un des derniers témoignages que nous avons recueillis de cette époque nous décrit le père Arrupe en ces termes : « le sourire toujours aux lèvres, le cœur prêt à faire plaisir et à aider les autres ».



Visiter l'avenir

Lors de ses années en tant que responsable de la vice-province du Japon, au moment de l'internationalisation de cette mission jésuite, il a eu l'occasion de vivre comme dans un tube d'essai ce que l'avenir lui réservait dans l'exigeante mission de Supérieur général. Ces solides fondations porteraient du fruit en abondance, et non seulement en faisant de lui la figure postconciliaire qui lancerait les jésuites dans l'aventure de l'engagement contre l'injustice aux frontières du Tiers Monde. « Don Pedro », surnom affectueux qu'utilisaient ses compagnons, a aussi renversé le « j'ordonne et je commande » d'un ordre ignatien dur comme le fer, le transformant en un sourire d'amour évangélique, transformant l'ascétisme hermétique et autocentré en un élan positif de service, faisant des jésuites des « hommes pour les autres ». En effet, lorsqu'Arrupe arrive à Rome en 1965, il est déjà un homme du Concile avant le Concile.

Dans ces années fourmillantes de créativité d'une Église qui se réveillait après un long hiver, Arrupe semblait courir plus vite que l'Histoire avec ses intuitions d'avenir sur l'Église d'Amérique latine, contre le racisme aux États-Unis et avec ses idées sur les « collègues de riches ». Il rencontrait les prêtres ouvriers ; il parlait sans langue de bois aux dictateurs Franco et Stroessner ; il se rendait en prison pour visiter Daniel Berrigan, le jésuite qui avait brûlé les archives du Vietnam, et il prenait part avec une grande lucidité aux grands évènements de l'Église.

Ses voyages pour mieux connaître la Compagnie ont rendu cet homme, d'une grande tendresse et humilité, plus proche de chaque jésuite qui se sentait ainsi « personnellement accueilli ». C'était l'explosion de l'universel, d'une Église engagée les portes grand-ouvertes, d'une Église dialoguante. Sa compréhension de la vie religieuse découlait de la mission ; il avait pleinement confiance dans les personnes, il parcourait le monde pour voir de ses propres yeux la diversité des temps, des lieux, des personnes. Tolérant avec les fragiles et les chancelants,

il encourageait la jeunesse à « visiter l'avenir » selon l'expression de son successeur, Adolfo Nicolás. Son « style », c'était un style apostolique, lucide, courageux, réfléchi, profondément participatif : la 32e Congrégation générale a été finalement une sorte de consultation sur tout ce que des secteurs importants du Vatican, de l'Église et de la Compagnie critiquaient sans cesse...

Dans les mains de Dieu

Loin de lui l'idée de fuir ou de faire marche arrière au cœur des crises : bien au contraire, il appuyait sur l'accélérateur à la recherche de nouveaux horizons comme pendant les tumultueuses années 60 et 70. Mais tous ces traits de caractère, sa nouvelle conception de l'obéissance, son mode de gouvernement si proche de tous, allaient finalement lui coûter cher : il a souffert de l'incompréhension des siens et sera trahi par ses propres compagnons. On l'accusait par des : « Un Basque fonda la Compagnie de Jésus et un autre Basque est en train de la détruire ». Il fut confronté à des menaces de scission de la part des membres de « stricte observance ». Finalement, il recevra une admonestation de la part de Paul VI pendant la 32e Congrégation générale qui avait ouvert une réflexion sur la suppression de la distinction des « degrés » ou catégories de jésuites. Il optera pour la justice. Le pape l'aimait « comme un grand-père », d'après ce qu'il m'a confié, et gardait précieusement dans son bréviaire certaines prières composées par Arrupe, ce qui ne l'empêcha pourtant pas de lui faire une sévère remontrance.

Mais c'est pendant la papauté de saint Jean-Paul II qu'il fera l'expérience de sa profonde nuit obscure : le pape refusait de recevoir le Général. Il pourra échanger avec le pape à seulement deux reprises, pendant dix minutes. Lorsqu'Arrupe réussit enfin à s'entretenir avec lui et lui présente sa démission considérant que le Saint Siège ne lui faisait pas confiance, le pape la lui refuse. Il avait d'autres projets de réforme pour la Compagnie.

« Il transforma le style rigide de "commandement et contrôle" de l'ordre ignatien en un style d'amour évangélique... définissant les jésuites comme des hommes pour les autres. »

Le pape blanc et celui qui était alors populairement connu comme le « pape noir » ne parlaient plus, semblait-il, la même langue. Arrupe obéissait en souriant et en encourageant ses compagnons, mais au-dedans, quelque chose se brisait en lui au cœur d'une terrible et secrète nuit obscure. Au retour d'un voyage en Extrême-Orient, il tombe gravement malade le 7 août 1981, victime d'une thrombose cérébrale. Le secrétaire d'État, le cardinal Casaroli, lui rend visite dans sa chambre à l'infirmerie et lui remet une lettre du Pape qui lui annonce l'interruption du processus de remplacement prévu par les Constitutions de la Compagnie. Le pape démet de ses fonctions le vicaire nommé par Arrupe, le père Vincent T. O'Keefe, et choisit arbitrairement deux délégués : un jésuite de quatre-vingts ans, confesseur de deux papes et considéré comme étant l'antithèse idéologique du Général, Paolo Dezza – qui sera récompensé plus tard avec une promotion au cardinalat – et Gissepe Pittau en tant que coadjuteur. Lorsque le cardinal quitte la pièce, Arrupe pleure.

Mais il baisse la tête et obéit une fois de plus, abasourdi. Lorsque je lui ai rendu visite à Rome afin de recueillir des informations pour sa biographie, Arrupe était l'image même du Christ de Mantegna, le chapelet à la main, la peau pâle et transparente. Et il souriait encore, même à travers ses lèvres hémiplégiques et maladroites, embrassant la main de tous ceux qui venaient embrasser la sienne, sans quitter jamais ce geste par lequel il semblait comme demander pardon pour le fait même d'exister.

Cet homme qui avait maîtrisé sept langues, qui avait été reçu par les personnages les plus illustres de son époque, m'a alors ouvert son cœur, balbutiant, avec ses demi-mots de malade, son cœur déchiré entre son obéissance et sa nuit obscure, entre l'incompréhension et la clarté intérieure. « Je ne peux le comprendre, je ne comprends pas –disait-il–. Le pape m'a à peine adressé la parole. Jamais je n'ai essayé de forcer une quelconque volonté.

J'ai toujours dialogué avec tous. J'avais une certitude intérieure. Tout était clair. C'était merveilleux. Une expérience de Dieu. Maintenant, me voici brisé. Je ne sers à rien. Un pauvre homme. Dans les mains de Dieu. » Dans une foi qui consistait à toujours accepter la volonté de Dieu, source intérieure du style Arrupe.

Une fois que la Compagnie fut en mesure de retrouver son fonctionnement ordinaire, et après l'élection du nouveau Général, Peter Hans Kolvenbach, Arrupe vécut sans vivre pendant neuf années supplémentaires de silence, dans sa petite chambre à l'infirmerie. Là, il allait recevoir la visite du pape en personne, qui viendrait le voir à trois reprises, mais aussi d'autres personnages importants et de simples visiteurs qui venaient des quatre coins du monde et qui se sentaient très honorés de son amitié.

Pedro Arrupe Gondra n'est pas seulement un saint homme de notre temps. Il a été le pionnier de l'inculturation dans l'Église ; le leader de l'adaptation de la vie religieuse après le Concile ; le pont culturel entre l'Orient et l'Occident ; le père spirituel d'une centaine de martyrs jésuites des pays du Tiers Monde ; le précurseur du dialogue avec le monde et avec les idéologies ; l'ami des réfugiés et des toxicomanes et, par-dessus tout, un amoureux de Jésus de Nazareth, qui a su conjuguer dans sa vie, fidélité et prophétie. Derrière une vie profondément active voletait la vie intérieure de l'homme de prière, mais aussi d'un homme d'une grande simplicité qui savait offrir un gâteau d'anniversaire à sa

secrétaire pour qu'elle souffle ses bougies, s'adresser à l'un de ses sujets comme à un vieil ami, et qui savait rire de lui-même.

Où va la Compagnie ?, lui demandait-on. Et Arrupe répondait avec une simplicité décapante : « Là où Dieu la conduit ». Le père Kolvenbach le résumait ainsi : « Une confiance absolue et joyeuse dans le Seigneur, une espérance aux pieds du Crucifié portant sur son dos une croix terrible qui briserait son corps mais jamais son âme ».

Les idées et le style d'Arrupe n'ont pas pris une ride, bien au contraire : ils répondent plus que jamais aux problèmes et aux défis actuels. Peut-être parce qu'il était en avance sur son temps, notamment avec l'une de ces phrases préférées : « Nous ne pouvons pas répondre aux problèmes d'aujourd'hui avec des solutions d'hier ». Il ne se résignait pas à ce que l'Église et les jésuites se retranchent dans leurs quartiers d'hiver, à ce que, par une compréhension immobiliste de l'orthodoxie, ils délaissent la place du dialogue avec la culture et avec le monde contemporains. Il voulait des hommes « à l'avenir gravé dans la moelle des os ».

Il semblait aborder des problèmes qui nous ravagent aujourd'hui, lorsqu'il parlait de « l'immense vide spirituel actuel : ni les progrès techniques ni l'idéologie matérialiste ne peuvent le combler ». Il devinait déjà la frustration à venir de la société consumériste, cette société si mal nommée du « bien-être » ; la frustration du citoyen qui, mû par l'espérance d'avoir effleuré la liberté promise, voit finalement son rêve s'évanouir « lorsqu'il



« Je ne comprends pas... je n'arrive pas à le comprendre. Le Pape m'a très peu parlé. Je n'ai jamais essayé d'imposer ma volonté à qui que ce soit. J'ai toujours parlé avec tout le monde. J'étais profondément convaincu. Je voyais clairement. C'était merveilleux, une véritable expérience spirituelle. Maintenant, je me sens brisé. Je ne sers plus à rien. Un pauvre homme. Entre les mains de Dieu. » (Pedro Arrupe).



« L'immense vide spirituel d'aujourd'hui, que ni le progrès technique ni l'idéologie matérialiste ne peuvent combler. »

constate à quel point les hommes sont divisés entre eux, envieux, méfiants les uns envers les autres, lorsqu'il découvre que cette même communauté qui devait lui fournir sécurité et soutien, menace finalement de l'absorber, jusqu'à le priver de sa liberté et de son identité. »

La culture était pour lui un idéal humain, « le déploiement harmonieux de tout l'homme et de tout homme ». Mais il constatait hélas les débuts d'une puissante crise. Il nous voyait déjà, dans les années soixante-dix, commencer à nous engager dans un changement radical et trop rapide, un basculement « qui n'est pas rectiligne ni homogène, mais qui se réalise au milieu de puissantes tensions et conflits ». Un monde qu'il voyait souffrir des conséquences d'un « désordre » monumental : « La richesse, au lieu de servir à couvrir les besoins primaires de la majorité de la population, est souvent utilisée à mauvais escient et gaspillée ». Après avoir réalisé un diagnostic des dépenses en armement et en outils de destruction, ce témoin privilégié de la bombe atomique affirmait que pour trouver la solution, il ne suffisait pas « de changer simplement les structures et les institutions, mais [qu'il fallait] aussi changer le peuple qui les habite ». Un changement personnel qui commence à se dessiner comme un impératif dans l'explosion de la solidarité, et une révolution globale grâce aux organisations internationales. Le père Arrupe les considérait justement comme de la plus haute importance pour la transformation mondiale. Toutes ces idées résonnent à travers la voix du Pape François contre la guerre, les inégalités ou la nécessité d'une Église « en sortie » et « dans les périphéries ».

Ses yeux scrutaient la jeunesse que nous reconnaissons aujourd'hui dans nos rues. Avec une foi profonde et optimiste dans les jeunes et dans le renouvellement, contre tout formalisme « de conventions, d'étiquette, de pure forme », en faveur de la « simplicité, la naturalité, la spontanéité et la solidarité ». Chez les jeunes, il découvrait un idéalisme impatient ; une générosité qui se révèle dans le service ; une authenticité face au pharisaïsme ; une sensibilité pour l'homme, en particulier pour ceux qui sont dans le besoin, et un esprit universel, parce que le monde s'est rétréci. N'oublions pas qu'internet n'existait pas ! Ni l'explosion de l'informatique, ni les plateformes numériques, ni le téléphone portable ni l'IA. Cet universalisme, le citoyen qu'il était le portait au plus profond de son être : « Je me

sens universel. Notre rôle est d'ailleurs de travailler pour tous. C'est pour cela que j'essaie d'avoir un cœur aussi grand que possible, de comprendre tout le monde », disait-il lors d'une interview à la RAI. Il était un citoyen du monde, grand défenseur du passeport universel.

Or il accusait les jeunes aussi, et le temps a confirmé ses intuitions. Il dénonçait chez eux certains traits de « superficialité et de sensationnalisme ». « Nous vivons –disait-il– dans une civilisation essentiellement sensorielle, faite d'images, de sensations fortes [...] Parfois, on décèle chez les nouvelles générations une certaine faiblesse psychologique ». Et il soulignait cette « contradiction qu'on trouve parfois chez elles, dans l'écart existant entre leurs bonnes intentions et la maturité nécessaire pour les concrétiser ». Il pressentait déjà la dénommée « faiblesse de la pensée ».

Il était convaincu que la société du futur devrait être une « société frugale », condition sine qua non « à la survie matérielle et sociale du genre humain ». Il s'affirmait publiquement contre le gaspillage et en faveur d'une politique de l'austérité. Ce texte du père Arrupe ne détonerait pas aujourd'hui dans une revue sérieuse, à l'intérieur d'un article de fond : « Face à l'homme consumériste, égocentrique, obsédé par l'idée de posséder plutôt que par celle d'être, esclave des besoins qu'il se crée lui-même, insatisfait et envieux, dont la seule norme de conduite est l'accumulation de bénéfices, s'oppose l'homme serviteur, l'homme qui n'aspire pas à posséder davantage mais à être meilleur, à développer sa capacité à servir les autres solidairement et qui se satisfait du nécessaire ». Lui-même était cet homme-là, et depuis que nous avons découvert qu'il avait prononcé un vœu personnel de perfection, nous savons qu'il l'a été de façon héroïque.

Il en va de même sur un autre sujet très actuel également, la place de la femme. Lors d'une dense conférence de presse à Puebla (Mexique), il a affirmé que leur participation aux décisions de l'Église « arriverait » un jour, mais qu'il fallait un peu de « patience ». Cela a bien fait rire les journalistes. C'est pourtant une prophétie qui commence à devenir réalité avec la position du pape François vis-à-vis de la femme et grâce à certaines nominations.

JE ME
SENS
UNIVER-
SEL

Amen et alléluia

Enfin, ce témoin et prophète du XXI^e siècle a laissé mûrir petit à petit son engagement chrétien envers son monde sur des sujets aussi actuels que les réfugiés, l'immigration, le désarmement, l'œcuménisme, la faim, la spiritualité, la vie religieuse et un humanisme sans frontières. Cette cosmovision engage aussi l'Union européenne qui semble se refermer sur elle-même et s'auto complaire dans cet état du bien-être tellement ambigu. Arrupe rêvait d'un « humanisme ouvert au monde entier ». Et il ajoutait : « L'Europe, dans la mesure où, en s'unissant, elle élargit ses possibilités, devra augmenter également son souci de redistribution, dans un esprit de dialogue et dans le respect de la valeur de chacun, convaincue qu'elle ne pourra recevoir qu'en fonction de ce qu'elle aura donné. Agissant ainsi, l'Europe ne pourra concevoir son développement indépendamment des pays qui

demeurent moins favorisés ou moins développés. Nous pourrions peut-être nous efforcer d'influencer nos gouvernements afin qu'ils reconnaissent leur pleine responsabilité là-dessus. Nous entendons souvent parler de la situation explosive du Tiers Monde, mais nous interrogeons-nous, Européens, sur l'éventuelle part de responsabilité que nous avons dans cette situation ? ».

En ce qui concerne l'Église, il était profondément convaincu qu'il était vital de respecter le pluralisme : « Le pluralisme dans l'expression de la foi non seulement n'est pas un mal nécessaire mais c'est un bien qu'il nous faut rechercher ; il permet la manifestation et le développement des dons naturels et surnaturels de Dieu. » Pour lui, les valeurs démocratiques – que certains nouveaux États autocratiques méprisent aujourd'hui – ont aussi des fondements évangéliques : « Il y a de nos jours une crise de l'obéissance et de l'autorité. La participation de la base est donc grandement nécessaire. Cela se rapproche beaucoup de la manière de faire de saint Ignace. Ainsi,

nous tendons aujourd'hui vers la coresponsabilité dans certaines décisions qui appartiennent au supérieur. Dans la Compagnie de saint Ignace, il existe de nombreux éléments démocratiques qui facilitent la prise de décisions ». Il respectait tellement la liberté de ses sujets, qu'il apprenait d'eux tout en étant extrêmement exigeant avec lui-même. Lorsque Luis Urbez, après avoir terminé ses études de spécialisation cinématographique en Italie, est venu lui demander conseil un jour, en tant que Père général, sur la manière de travailler apostoliquement dans le monde du cinéma et des médias, Arrupe lui a répondu : « Ce n'est pas au supérieur de décider ce qu'il convient de faire. C'est à vous qui connaissez votre métier, de me dire ce que moi je dois faire ». Quand il m'a demandé de rédiger pour lui, comme si j'étais en quelque sorte son 'nègre', un commentaire sur les Sept Paroles du Christ sur la Croix pour l'Amérique latine, puis que je l'aide à l'enregistrer sur Radio Vatican, il a mis sa main sur mon épaule et m'a dit : « Me voilà paré des plumes d'autrui, je vous demande pardon ».

« Pour le présent, amen ; pour l'avenir, alléluia ! »





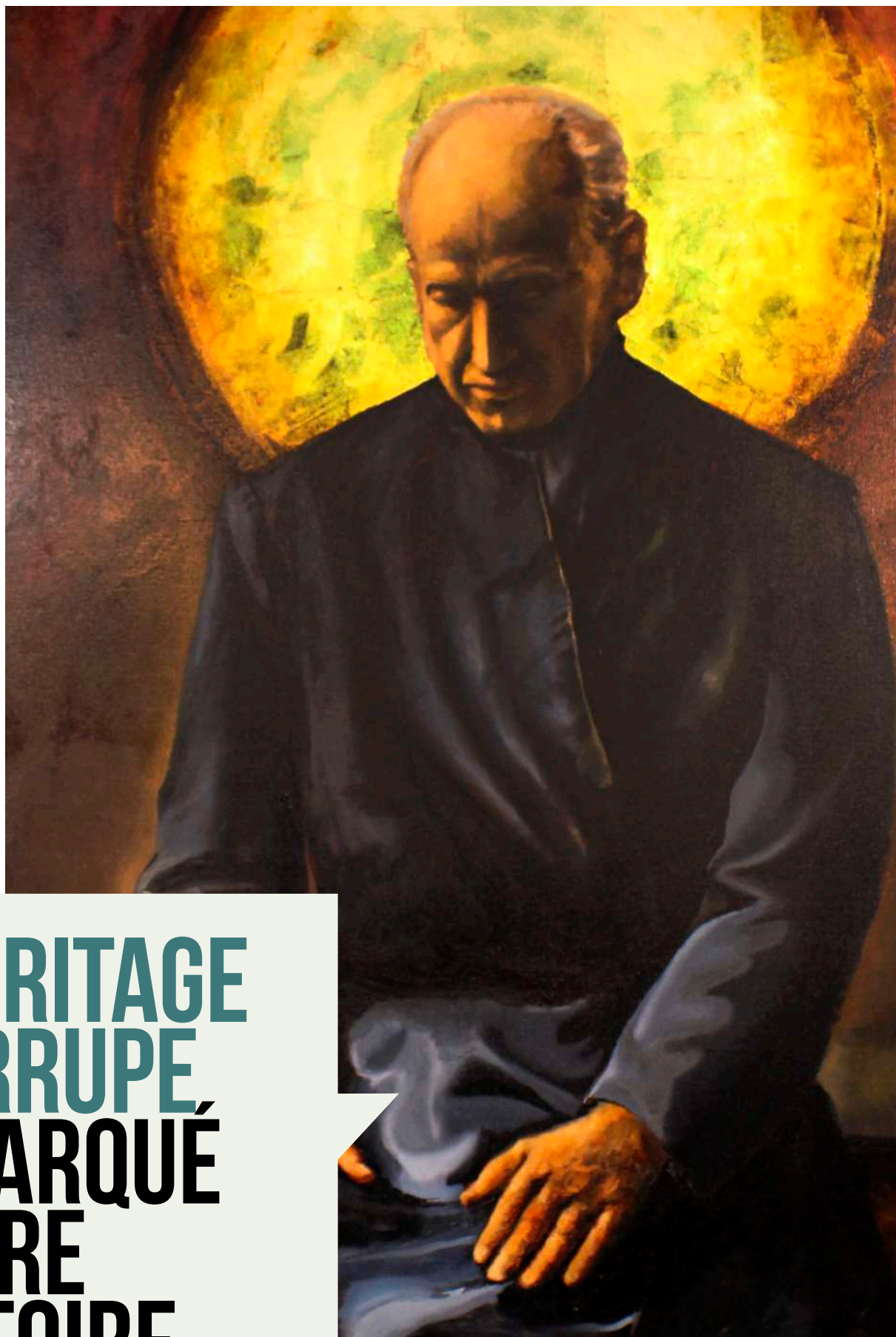
« Je suis un pauvre homme qui essaie de gâcher le moins possible l'œuvre de Dieu. »



On l'a accusé de séculariser la Compagnie. À cela, il répondait toujours la même chose : « Non, ce n'est pas la Compagnie qui se sécularise, elle s'adapte apostoliquement à un monde qui se sécularise ; ceci engendre donc des transformations qui ont toujours un sens apostolique ». De nos jours, les accusations pointent dans le sens contraire : on accuse l'Église de perdre le contact avec le monde et sa capacité de dialogue avec la culture actuelle de peur des effets de la sécularisation. Voici une accusation souvent reprise par le Pape François.

Le dernier secret du « style Arrupe » était une foi et une spiritualité profondes. Grâce à elles, il vivait dans un optimisme permanent : « On dit que je suis un optimiste, et je le crois moi aussi. Par les temps qui courent, je pense que c'est une grâce de Dieu d'avoir un tempérament optimiste. La raison d'être de cet optimisme est ma grande confiance en Dieu. Nous sommes entre ses mains. » Cette confiance découlait de sa charmante simplicité et de son humilité : « Je suis un pauvre homme qui tente de gâcher le moins possible l'œuvre de Dieu ». Il n'avait pas peur de l'insécurité : « Je persiste et signe ce que j'avais dit alors : 'Il se peut que le Seigneur n'ait jamais été aussi proche de nous que maintenant, puisque jamais nous n'avions vécu dans une si grande insécurité' ». Les dernières paroles qu'il a prononcées avant de mourir, et qu'il avait déjà répétées à plusieurs reprises tout au long de sa vie, synthétisent merveilleusement ce style de vie plus nécessaire que jamais dans notre monde actuel plongé dans une sorte de dépression collective : « Pour le présent, amen ; pour l'avenir, alléluia. »





L'HÉRITAGE D'ARRUPE, A MARQUÉ NOTRE HISTOIRE

Federico Lombardi, S.J. (EUM)

Federico Lombardi, S.J. est un prêtre jésuite italien et l'un des communicateurs du Vatican les plus influents de l'époque moderne. Il a été directeur de Radio Vatican, directeur du Centre de Télévision du Vatican, puis directeur de la Salle de presse du Saint-Siège de 2006 à 2016. Il est reconnu pour son leadership calme et discret au cours de plusieurs décennies dans le domaine des communications de l'Église.



Pour ceux qui sont entrés dans la Compagnie de Jésus entre la fin des années 50 et le début des années 60 du XXe siècle, la figure du Père Général, alors Giovanni Battista Janssens, était évidemment très respectée et ses documents étudiés avec attention. Cependant, on peut dire qu'il s'agissait d'une figure quelque peu lointaine et effacée, fragilisée progressivement par l'âge.

Le Père Pedro Arrupe est entré dans nos vies comme une nouveauté, avec son extraordinaire charge contagieuse d'enthousiasme et d'esprit missionnaire. Il venait du Japon, qui pour la plupart d'entre nous était aux confins du monde, la terre de saint François Xavier ; la bombe atomique lui était tombée dessus, un événement qui, pour nous, était encore proche... Nous avons vécu avec une grande implication l'expérience ecclésiale du Concile Vatican II, avec ses fortes impulsions de renouveau dans la vie de l'Église, et Arrupe – élu Général pendant le Concile – devint pour nous l'interprète et le réalisateur inspiré et courageux de la direction de la Compagnie de Jésus. Arrupe prononça des discours inspirants et envoya de nombreuses lettres sur des thèmes d'actualité et de discussion de la vie apostolique et religieuse ; il voyageait aussi beaucoup, ce qui nous a permis de le voir et de l'écouter directement. En bref, nous avions un leader qui nous guidait dans la mission dans le monde moderne et nous transmettait une forte profondeur

spirituelle, profondément imprégnée de la matrice ignatienne. J'eus aussi la chance de prononcer mes derniers vœux entre ses mains, dans la Chapelle de la Civiltà Cattolica à Rome, où je travaillais à l'époque, et je me souviens encore de son homélie dans laquelle – puisque j'avais étudié les mathématiques – il m'encourageait avec beaucoup d'enthousiasme à me consacrer au dialogue entre la foi et la culture scientifique moderne.

Quelques années plus tard, peu après sa démission pour cause de maladie et l'élection du Père Kolvenbach, je fus nommé provincial de la Province d'Italie, laquelle était issue de la fusion de cinq provinces précédentes et alors la plus importante de la Compagnie. Je garde un très bon souvenir de ces années et je suis heureux de pouvoir m'en souvenir. Le Père Arrupe, bien que malade, était encore vivant à l'infirmerie de la Curie et nous ressentions sa présence spiri-

tuelle et inspirante ; nous pouvions même parfois aller le voir, et ce fut toujours une expérience forte, même si elle était presque muette. Nombre des initiatives et des orientations opérationnelles de cette époque avaient été inspirées ou orientées par lui et par la 32e Congrégation générale, qui – comme nous le savons bien – avait été au cœur de sa période de gouvernement de la Compagnie. Je n'en retiendrais que quelques-unes.

« Une figure vibrante et inspirante, dotée d'un enthousiasme contagieux et d'un esprit missionnaire. »

« Un leader qui nous guidait dans notre mission dans le monde moderne. »



Mission aux frontières de la société

Au cours des années 1970, un certain nombre de jésuites italiens s'étaient engagés dans le monde du travail, travaillant en usine ou vivant en milieu ouvrier ; de petites communautés s'étaient constituées spécifiquement pour cette mission, par exemple à Parme (en Émilie-Romagne), à Pomigliano d'Arco (près de Naples), à Marina di Melilli (près de Syracuse) et à Follonica (en Toscane). Cet engagement s'inspirait de l'expérience de la Mission ouvrière française, mais répondait à un besoin urgent et profondément ressenti, également en Italie et dans de nombreux autres pays, de rechercher de nouvelles voies d'évangélisation et de rétablir les relations entre l'Église et des milieux sociaux jusque-là très éloignés. Je ne dirais pas que l'origine de cette ligne apostolique remonte à la 32e Congrégation, mais la Congrégation, avec le Décret 4, avait certainement su interpréter la situation et engager résolument la Compagnie à répondre à ces attentes.

C'est précisément pour cette raison qu'en Italie, la « mission ouvrière et populaire » des jésuites (contrairement à d'autres situations ecclésiales caractérisées par de fortes tensions) s'est développée sans heurts, mais toujours dans une harmonie positive entre les jésuites qui y travaillaient et les supérieurs de la Compagnie. Les « jésuites ouvriers » et ceux qui vivaient avec eux se sont toujours sentis inspirés et pleinement soutenus par la ligne de la Compagnie et par le Père Arrupe. Leur expérience, bien que limitée en nombre, s'est toujours bien intégrée à une réflexion approfondie sur le contexte social et politique, à l'amitié et au dialogue avec les jésuites impliqués dans des activités culturelles, à un profond partage d'expérience spirituelle et pastorale, et à des relations ecclésiales très constructives également avec des religieux et des prêtres non jésuites qui travaillaient dans des situations similaires. Il convient de rappeler une intervention très importante du Père Arrupe, née d'une rencontre avec eux et portée à la connaissance de toute la Compagnie (10 février 1980).

C'est précisément cette capacité de réflexion spirituelle et culturelle qui nous a permis de maintenir le même esprit, même lorsque la situation sociale changeait et que l'usine et la « condition de travail » perdaient leur centralité. Progressivement, sans rupture, d'autres formes d'engagement sont apparues chez les jésuites, notamment auprès des réfugiés, des migrants et de diverses situations de marginalisation et de difficultés sociales, comme la toxicomanie.

C'est à cette époque que naît l'appel du Père Arrupe à s'engager auprès des réfugiés. Cet appel trouva une concrétisation en plein cœur de Rome. Au début des années 1980, de nombreux réfugiés éthiopiens arrivent en Italie pour fuir le régime oppressif du colonel Menghistu et errent dans la ville sans aucun soutien ni repère. Les Communautés de Vie Chrétienne Romaines développent alors des formes d'accueil initial dans un bâtiment de la Compagnie, derrière l'église



du Gesù, via degli Astalli. Ainsi naît le Centro Astalli, qui constitue encore aujourd'hui la principale activité des Jésuites italiens auprès des réfugiés, au sein du JRS, et qui ne cesse de croître depuis plus de 40 ans, fidèle aux indications d'Arrupe : « servir, accompagner, défendre ». Les jésuites et leurs collaborateurs sont présents et interviennent avec autorité dans le débat public et politique sur les droits des réfugiés et des migrants.

Au fil du temps, différentes sections du Centro Astalli furent également créées dans différentes villes italiennes. L'origine des réfugiés a constamment changé au gré des crises politiques, économiques et environnementales successives : de l'Éthiopie, de l'Érythrée et de la Somalie, on est passé aux Balkans, au Libéria, à l'Angola, au Soudan, aux Kurdes, aux Congolais, aux Syriens et autres Moyen-Orientaux, aux Palestiniens, aux Ukrainiens... Ceux qui pensent qu'il s'agit de problèmes temporaires se trompent complètement. L'intuition d'Arrupe, véritablement prophétique, reste d'une grande actualité : elle concerne l'un des points critiques du désordre mondial actuel. Le pape François a personnellement visité le Centro Astalli dès les premiers mois de son pontificat, en 2013. Comme nous le savons, les migrants ont été l'un des points forts de son action : lui aussi s'était inspiré d'Arrupe et il est allé plus d'une fois prier là où il est enterré, dans l'église du Gesù.

Les jésuites italiens, comme dans plusieurs autres pays du monde, avaient développé depuis les années 1950 un engagement sérieux en faveur de l'étude et de la présence dans le débat social et politique du pays, dans leurs revues (comme *La Civiltà Cattolica*) et auprès de plusieurs centres d'études sociales, notamment deux centres, l'un à Milan (avec la revue *Aggiornamenti Sociali*) et l'autre

à Palerme. Dans les années 1970 et 1980, il était devenu nécessaire en Italie de renouveler l'engagement moral et politique des catholiques (et plus généralement des Italiens), qui avait perdu au fil du temps son dynamisme et sa qualité, pourtant très forts durant les premières décennies de la reconstruction après la Seconde Guerre mondiale. C'est pourquoi nous avons pensé à nous engager dans une « éducation politique », avec des formules adaptées aux besoins de l'époque. La Sicile en particulier, avec la réalité de la mafia, avec son terrible pouvoir de corruption et de violence (avec de nombreux meurtres, par exemple en 1980 le président de la région, P. Mattarella, frère de l'actuel président de la République, a été assassiné), méritait un engagement particulier.

C'est ainsi qu'est né à Palerme le projet d'une « École de formation politique », confiée au Père Bartolomeo Sorge, qui terminait alors sa longue et brillante période à la direction de la revue *La Civiltà Cattolica* et jouissait d'une grande autorité dans le monde ecclésiastique et politique italien. C'était en 1984. Le Père Sorge proposa immédiatement de dédier la nouvelle école au Père Arrupe. Sous le nom même de Centro Arrupe, l'initiative devint immédiatement célèbre et eut un impact considérable, non seulement parce que d'autres initiatives inspirées se multiplièrent dans toute l'Italie, mais aussi parce qu'elle soutint fortement l'effort courageux de renouvellement de l'administration palermitaine, période qui reste dans les mémoires comme celle du « Printemps de Palerme ». Les meurtres mafieux étant très fréquents à cette époque, notre Centre, et en particulier le Père Sorge, se vit imposer une protection policière permanente, jour et nuit. Sorge devait se déplacer constamment sous escorte, accompagné de voitures de police toutes sirènes hurlantes. Ce fut une saison d'engagement explicite et très courageux, qui suscita également des critiques et des oppositions ; mais ce fut un témoignage public très décisif de la volonté des jésuites de s'exposer en première ligne dans la lutte contre la mafia et la corruption.

Risquer sa vie pour s'engager en faveur de la foi et de la justice n'était pas et n'est pas chose courante chez les jésuites en Italie. Cependant, depuis la 32e Congrégation et le gouvernement d'Arrupe, nous avons compris que pour la Compagnie, il s'agit d'une situation à prendre en compte. Pour plusieurs de nos confrères, c'est même leur situation concrète : donner sa vie pour la foi et la justice par une mort violente est déjà arrivé et continuera d'arriver. C'est en quelque sorte le sceau, la preuve de l'authenticité du service de la Compagnie au Seigneur Jésus. Le Père Arrupe l'a écrit dans une lettre inoubliable du 19 mars 1977, immédiatement après l'assassinat du Père Rutilio Grande, cinquième jésuite tué en quelques mois, après Burnier au Brésil et trois autres en Rhodésie. Arrupe les décrit comme des témoins éloquents de l'orientation donnée à la Compagnie par la 32e CG dans la ligne du service de la foi et de la promotion de la justice : « Si nous marchons sur les traces du Christ, la persécution ne peut manquer. »

En effet, beaucoup d'autres l'ont suivi et le suivent. Personnellement, je me souviens du Père André Masse, que nous avons rencontré lors des réunions des jésuites des revues culturelles européennes lorsqu'il était jeune directeur de la revue *Études*, et qui m'a parlé un soir de son désir d'aller au Liban, où il a été tué en 1987. Ou encore du Père Ellacuría, connu à la 33e CG, tué lors du massacre de l'UCA en 1989, auquel le Père Jon Sobrino, qui avait été mon compagnon de théologie, a échappé par hasard. Nous sommes compagnons de martyrs, et en tant que croyants, nous ne pouvons qu'être reconnaissants et fiers. Lorsque le massacre de l'UCA a eu lieu, j'étais provincial et je me souviens avec émotion de la vague de participation sincère et des nombreuses invitations aux célébrations et aux rencontres de prière en solidarité spirituelle que nous avons reçues dans de nombreuses villes italiennes où se trouvaient nos communautés, jusque dans les cathédrales.

Arrupe était un saint, et la Compagnie s'engage et espère à juste titre que cela sera reconnu par l'Église. Il nous a guidés vers les frontières les plus avancées de la mission, nous rappelant jusqu'à la fin de sa vie que nous devons être « enracinés et fondés dans la charité ».

PÈRE PEDRO ARRUPE

FOI ET JUSTICE S'EMBRASSENT



Manuel Morujão, S.J. (POR)

Mes rencontres avec un homme-pont

Lorsque j'étais étudiant en théologie à Rome, de 1971 à 1976, le père Arrupe venait à notre rencontre une fois par an, au Collège du Gesù. Il nous parlait de l'état de la Compagnie de Jésus et des défis qu'elle avait à relever, restant toujours disponible pour répondre à nos questions. Je me rappelle la sensation que j'éprouvais en l'écoutant, similaire à celle des disciples d'Emmaüs (cf. Lc 24,32) : mon cœur brûlait d'un feu embrasé par ses paroles. Il était clair, jamais ambigu, direct et familier, catholiquement universel ; il semblait considérer le monde comme sa propre maison.

Ensuite, j'ai rencontré le père Arrupe lorsqu'il visitait ma Province du Portugal ; il était toujours encourageant et inspirant. J'ai été également à ses côtés lors de la 33e Congrégation générale, quand il a présenté sa démission et qu'il a chaleureusement embrassé son successeur, le père Peter-Hans Kolvenbach. Le père Jorge Mario Bergoglio, notre bien-aimé Pape François qui vient de vivre sa Pâque définitive ce 21 avril, prit part lui aussi à cette Congrégation.

J'étais à Rome pour participer aux funérailles du père Arrupe, et encore mieux, à son transfert de résidence vers la Curie céleste de la Sainte Trinité. J'ai été spécialement ému lorsque, à la fin de la célébration à l'Église du Gesù, plusieurs jésuites l'ont soulevé et porté sur leurs épaules, déclenchant des applaudissements longs et chaleureux.

Il y a trois ans, j'ai été convoqué par le Tribunal diocésain de Rome pour témoigner en faveur de sa canonisation ; j'ai ressenti une grande consolation. Je suis heureux qu'il soit Serviteur de Dieu et nous espérons que l'héroïcité de ses vertus sera bientôt reconnue.

Je garde de lui une image particulièrement puissante, celle d'un bâtisseur de ponts entre la tradition ignatienne et les défis de l'avenir, entre l'être « solidement enraciné dans la charité » et l'engagement pour la justice sociale, entre la vie fraternelle en communauté et le dynamisme

apostolique. Et toujours, évangéliquement inclusif.

Un optimiste réaliste

On a souvent qualifié Pedro Arrupe de « l'homme de l'utopie », le considérant comme un « mystique et prophète pour notre temps ». Ce portrait sied comme un gant à la réalité de son style de vie et à son mode de gouvernement.

La figure du père Arrupe sort des cadres habituels à cause de la force de son esprit novateur et de sa créativité. De même que la mission du Pape Paul VI fut celle d'être le leader de la mise en pratique du Concile Vatican II dans toute l'Église, celle du père Arrupe – tout juste nommé Supérieur Général – fut celle de mettre en œuvre le Concile dans la vie et la mission de la Compagnie de Jésus. Pour lui, le charisme ignatien et la fidélité à l'Église étaient des forces dynamiques, un feu vivant et non des eaux stagnantes. Comme l'affirmait le compositeur Gustav Mahler : « La tradition n'est pas le culte des cendres mais la préservation du feu ».

Le style du père Arrupe en tant que promoteur de la lettre et de l'esprit du Concile Vatican II peut être résumé dans ce paragraphe qui ouvre la Constitution pastorale *Gaudium et spes* : « Les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps, des pauvres surtout et de tous ceux qui souffrent, sont aussi les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des disciples du Christ, et il n'est rien de vraiment humain qui ne trouve écho dans leur cœur. Leur communauté, en effet, s'édifie avec des hommes, rassemblés dans le Christ, conduits par l'Esprit Saint dans leur marche vers le Royaume du Père, et porteurs d'un message de salut qu'il faut proposer à tous. La communauté des chrétiens se reconnaît donc réellement et intimement solidaire du genre humain

et de son histoire. » Je n'ai pas trouvé de meilleure description de la figure humaine et spirituelle du père Arrupe.

Lors d'une conférence donnée par le père Kolvenbach le 13 novembre 2007 à l'Université de Deusto, à Bilbao (Espagne) – ville qui avait vu naître Pedro Arrupe cent ans auparavant – il a souligné la force d'âme d'Arrupe face aux difficultés et aux problèmes : « Pendant une visite du père Arrupe au Liban, je lui montrais les ruines du centre-ville de Beyrouth, en lui racontant comment le lendemain d'une nuit terrible de bombardements destructeurs, les oiseaux chantaient toujours dans les arbres. Il m'a répondu qu'à Hiroshima, le Seigneur de la Vie n'avait pas permis non plus que l'effrayante puissance de la mort ait le dernier mot. Comme l'exprime le Cantique des Cantiques : "L'amour est fort comme la mort. (...) Les grandes eaux ne pourront éteindre l'amour, ni les fleuves l'emporter (Ct 8,6-7)." L'espérance de la foi et l'optimisme humain d'Arrupe étaient plus forts que toutes les tragédies et les déceptions. »

Promoteur de la foi concrétisée dans la justice

La deuxième Congrégation générale qu'Arrupe présida, ce fut la 32e. Elle a duré de décembre 1974 à mars 1975, trois mois d'une intense recherche sur ce que l'Esprit Saint voulait dire à la Compagnie de Jésus. Le décret 4 de la 32e CG est considéré comme le cadre le plus important, comme le diapason qui sert de référence pour la vie et la mission de la Compagnie jusqu'à nos jours. Il s'intitule : « Notre mission aujourd'hui : le service de la foi et la promotion de la justice. »

L'une des idées fondamentales de la 32e CG était que le service de la foi est inséparable de la promotion de la justice. Il ne s'agit pas ici d'un binôme dont chaque

Manuel Morujão, S.J. est un prêtre jésuite portugais connu pour ses écrits pastoraux et spirituels ainsi que pour son long service dans l'Église. Il a publié de nombreux ouvrages sur la vie chrétienne et la spiritualité, et a exercé des fonctions importantes comme porte-parole de la Conférence épiscopale portugaise et responsable au sein de l'Apostolat de la prière.



partie serait autonome, avec d'un côté les jésuites plus pastoraux et de l'autre les jésuites engagés dans l'action sociale. Notre foi doit toujours être plus juste, notre justice toujours plus fidèle, inspirée par l'Évangile de Jésus. Le corps d'un jésuite possède deux bras, distincts mais inséparables : foi et justice. Nous ne pouvons amputer l'un des deux bras mais au contraire encourager leur union et leur complémentarité.

Le Père Général Arrupe concluait par ces mots l'homélie prononcée lors de l'Eucharistie finale de la 32e Congrégation générale (6 avril 1975), à la Basilique Saint-Pierre : « Ainsi donc, que nous considérons les besoins et les aspirations des hommes de notre temps, que nous réfléchissions au charisme particulier qui a fondé la Compagnie, que nous tentions de découvrir ce que Jésus porte dans son Cœur pour tous et pour chacun d'entre nous, nous arriverons tous à la même conclusion, à savoir : le jésuite d'aujourd'hui est un homme dont la mission est de consacrer tout son être au service de la foi et à la promotion de la justice, au sein d'une communauté de vie, de travail et de sacrifice avec des compagnons rassemblés derrière le même étendard de la Croix, et dans la fidélité au Vicaire de Christ afin de construire un monde plus humain et, en même temps, plus divin. »

Lors de cette Congrégation générale, foi et justice se sont embrassées fraternellement. Ce binôme indissoluble que forment le service de la foi et la promotion de la justice n'est pas une invention pour être dans l'air du temps ; il est fondé au contraire sur le style d'être et d'agir du Christ, et sur le charisme ignatien tel qu'il est vécu aujourd'hui pour répondre aux défis de notre époque. Si nous utilisons une image : le train de la mission de la Compagnie nécessite deux rails, foi et justice, afin de poursuivre son chemin

pour la plus grande gloire de Dieu et un meilleur service du prochain, puisque « la mission de la Compagnie aujourd'hui est le service de la foi, dont la promotion de la justice constitue une exigence absolue en tant qu'elle appartient à la réconciliation des hommes demandée par leur réconciliation avec Dieu » (décret 4, n.2).

Le Service jésuite des réfugiés (JRS), fondé par le Père Général Arrupe en novembre 1980, est une manière concrète de répondre – au nom de la foi – à la difficile réalité vécue par les réfugiés vietnamiens qui fuyaient leur pays ravagé par la guerre. Le champ d'action du JRS aujourd'hui s'étend sur les cinq continents, venant en aide à des millions de réfugiés. Comme l'a souligné son fondateur : « On n'attend pas de nous une assistance purement matérielle ; la Compagnie est appelée tout particulièrement à fournir une aide humaine, éducative et spirituelle. »

Je suis certain que notre cher père Arrupe a bondi de joie auprès de Dieu en découvrant les « Préférences apostoliques universelles de la Compagnie de Jésus, 2019-2029 » publiées par son successeur le père Arturo Sosa. Dans ce texte est mise en avant la préférence apostolique pour les derniers : « Nous confirmons notre engagement à prendre soin des migrants, des déplacés, des réfugiés, des victimes des guerres et de la traite des personnes ; à défendre la culture et la dignité des peuples autochtones. Nous poursuivons notre engagement à créer des conditions dignes pour les accueillir humainement, en les accompagnant dans leur processus d'intégration dans la société et en promouvant la défense de leurs droits » (Lettre du Père Général du 19 Février 2019). Le Pape François, que Dieu a désormais accueilli dans sa Gloire, en confirmant les préférences en tant que concrétisation de la vie-mission de la Compagnie, affirmait qu'elles sont le fruit d'un « discernement dynamique, et non d'une bibliothèque ou d'un laboratoire. »

Actuellement, nous célébrons aux côtés de toute l'Église le Jubilé de la Miséricorde. Je me rappelle à ce sujet l'exhortation du père Arrupe : « S'il est vrai qu'on ne peut exiger de tous le même degré d'optimisme... ce qui peut en revanche être attendu de tous est, au minimum, l'exigence de ne jamais admettre le pessimisme. » L'Église et le monde ont besoin de nous en tant que prophètes de l'espérance.

« MYSTIQUE
ET
PROPHÈTE
DE NOTRE
TEMPS »

COMMUNITAS AD DISPERSIONEM EN MISSION ET POUR LA MISSION



Michael Lewis, S.J. (SAP)

La Compagnie de Jésus se décrit comme « un Corps apostolique » – sacerdotal, religieux et lié par un vœu spécial au Pontife romain – « au service d'une foi qui rend justice ». Nous répétons ces mots avec conviction. Nous les imprimons dans nos documents. Nous acquiesçons solennellement lorsqu'ils sont lus à haute voix. Mais les vivons-nous vraiment ? Cinquante ans après l'entrée de l'expression « communitas ad dispersionem » (32ème CG, D.2, n°17-18) dans notre vocabulaire officiel, pouvons-nous honnêtement dire que nous avons compris sa signification, sans parler de son incarnation en nous ? Ou bien n'est-elle devenue qu'un autre slogan pieux – une relique élégante de décrets passés – tandis que la réalité de notre vie s'éloigne de la vision audacieuse d'Ignace et de ses premiers compagnons ?

Rencontre avec des jésuites en formation

J'occupe une place privilégiée et fascinante dans la Compagnie de Jésus. Mon travail me met en contact avec des jésuites d'âge moyen du monde entier – des hommes proches de leurs vœux perpétuels, prêts à se consacrer à notre mission. Je suis constamment impressionné par leur calibre et leur enthousiasme. Cependant, à côté de mon admiration, j'entends aussi un large éventail d'opinions franches – parfois inconfortablement honnêtes – sur la Compagnie et les expériences des membres plus jeunes qui essaient de servir la « Missio Dei » dans un monde de plus en plus complexe et divisé.

Lorsque j'ai vu le titre de cet article pour la première fois, j'ai eu le cœur serré. Cela ressemblait à une série de phrases sérieuses mais sans vie, tirées directement d'un décret d'une Congrégation générale – le genre de langage jésuite que nous approuvons tous d'un signe de tête, comme pour signifier notre plein accord, avant de retourner à nos activités habituelles. La phrase elle-même a plus de cinquante ans. Au cours de cette période, quatre Congrégations générales lui ont rendu hommage. Mais l'avons-nous vraiment examinée ? Avons-nous honnêtement essayé de la mettre en pratique dans une Compagnie de Jésus dont les effectifs diminuent et dont l'unité interne est mise à rude épreuve ?

Retour aux sources

Le monde, l'Église et la Compagnie de Jésus se sont transformés depuis le Concile Vatican II. « Perfectae Caritatis » nous encourage à revenir à nos sources tout en restant pleinement engagés au service de l'Église et du monde. Mais avons-nous vraiment repensé la « mission » et la « communauté dans la dispersion », comme Ignace et les premiers compagnons l'avaient envisagé ? La plupart d'entre eux avaient quitté Rome pour travailler dans des lieux éloignés, mais avaient trouvé les moyens créatifs pour rester en contact. Ils n'avaient pas peur d'adapter leur mission ou leur approche (par exemple, en entrant dans le secteur de l'Éducation). Sommes-nous aussi flexibles et disciplinés qu'eux ?

Avec le temps, tout institut religieux s'institutionnalise. Les structures deviennent rigides. Les charismes s'estompent. S'il n'est pas activement remis en question, ce processus supprime l'esprit d'origine. Nous, les Jésuites, n'en sommes pas à l'abri, et je vois peu d'indices que nous avons réussi à nous en défendre. Nous savons que nous avons trop d'engagements institutionnels et nous avons peur de nous en défaire.

Michael Lewis, S.J. est un prêtre jésuite sud-africain qui a été président de la Conférence jésuite d'Afrique et de Madagascar, basée à Nairobi. Dans cette fonction, il a supervisé les ministères jésuites à travers le continent et a souvent mis en avant le dynamisme de l'Église africaine, en particulier sa jeunesse croissante et la vitalité des vocations.



Apostolat, communauté et formation

La vitalité de notre mission dépend directement de notre compréhension de l'apostolat et de la communauté. Ce ne sont pas des idées abstraites ; elles s'incarnent dans des hommes réels – leur formation, leur caractère et les conditions dans lesquelles ils vivent et travaillent. Cela exige que les candidats à la Compagnie de Jésus soient soigneusement sélectionnés et adaptés à la communauté et à la mission. Nos Constitutions et d'autres documents contiennent d'excellents critères pour choisir ces hommes. Cependant, nous pouvons facilement être induits en erreur par la chute des vocations et le désir de répondre à nos engagements actuels, au lieu d'avoir la clairvoyance pour discerner quels apostolats sont les plus précieux pour l'Église et quels sont ceux que nous devrions abandonner pour le plus grand bien de la Compagnie et de l'Église.

La Culture et la Compagnie de Jésus

La vie et le style apostolique de la Compagnie de Jésus sont façonnés, pour le meilleur ou pour le pire, par les environnements sociaux dans lesquels nous opérons. Notre congrégation a débuté dans un monde eurocentrique et s'est développée en une organisation mondiale, composée d'hommes de cultures diverses et variées. Cette richesse est présente depuis l'époque des cofondateurs de la Compagnie, qui venaient de cultures différentes et souvent opposées.

Le défi pour les Jésuites d'aujourd'hui est de se rendre compte qu'en entrant dans la Compagnie

de Jésus, nous adoptons librement et consciemment une nouvelle culture – celle de la Compagnie – qui doit prévaloir sur notre culture d'origine dans tout ce que nous faisons. Ainsi, que nous soyons au service des plus démunis ou dans des communautés aisées, notre culture et nos valeurs premières sont celles de la Compagnie de Jésus. Bien entendu, nous sommes plus tentés de nous laisser influencer par les sociétés dont nous sommes issus ou dans lesquelles nous vivons que l'inverse. Dans les environnements où nous vivons, qui sont souvent riches, et même dans les classes moyennes et les zones plus pauvres, nous avons tendance à vivre légèrement mieux que les personnes que nous servons ; ceci est facile à expliquer si on nous en fait la demande.

Le risque d'être trop ancré dans la culture dominante est de perdre de vue notre vie communautaire et notre mission. Auparavant, la mission était toujours considérée comme plus importante que la communauté ; on lui donnait la priorité, de sorte que l'on consacrait moins d'efforts à la communauté qu'à la mission. La Compagnie avait compris que nos communautés devraient refléter celle des premiers Pères, qui puisaient force et inspiration les uns des autres, où qu'ils soient dans le monde. Leur lien en tant que disciples de Jésus soutenait et dynamisait leur travail apostolique.



Les Préférences Apostoliques Universelles (PAU)

En 2019, pour répondre aux besoins de l'époque, la Compagnie de Jésus s'est formellement engagée à respecter les quatre Préférences Apostoliques Universelles (PAU), qui nous appellent à :

- Montrer le chemin vers Dieu par les Exercices Spirituels et le discernement,
- Cheminer avec les pauvres, les exclus du monde, ceux dont la dignité a été bafouée, dans une mission de réconciliation et de justice,
- Accompagner les jeunes dans la création d'un avenir plein d'espérance,
- Collaborer à l'entretien de notre « Maison commune ».

Malheureusement, ces préférences, destinées à guider le renouveau apostolique dans le monde entier, ont parfois été mal comprises. De nombreux jésuites, en particulier les plus jeunes, se sentent épuisés en entendant ces préférences sans disposer de moyens clairs pour les mettre en œuvre. Pour certains, les PAU peuvent apparaître comme de vagues idéaux déconnectés de la mission quotidienne et de la vie communautaire. Ce fossé entre les objectifs et les actions conduit à la frustration et peut provoquer un désengagement.

Différences générationnelles et Vatican II

Les différences générationnelles au sein de la Compagnie de Jésus sont significatives et nécessitent un examen plus approfondi que par le passé. Nous identifions aujourd'hui des générations distinctes : Les babyboomers, connus pour la prospérité de l'après-guerre, une forte éthique du travail et la conduite de changements sociaux et culturels majeurs ; la génération X, qui s'est adaptée aux changements économiques et aux ordinateurs personnels ; les milléniaux, qui ont grandi avec l'internet et la mondialisation ; et la génération Z, la première génération véritablement numérique, qui a grandi avec les smartphones et les médias sociaux. Ces hommes font aujourd'hui partie de la Compagnie de Jésus ou le feront bientôt.

Comment vont-ils mettre en œuvre le Concile Vatican II ? Ils le feront différemment des générations précédentes. Nous savons qu'il faudra des décennies pour que le Concile soit pleinement réalisé. De nombreuses parties inspirantes du Concile doivent être interprétées pour le monde moderne. Les Constitutions sur la Liturgie, l'Église et la Révélation, sans parler de « Gaudium et Spes », représentent un défi unique pour la Compagnie de Jésus aujourd'hui et pour les années à venir. Entretemps, nous devons reconnaître et aborder le fait que les générations modernes regardent en arrière avec un certain blâme et cherchent une identité et un but plus clairs dans l'Église et dans la Compagnie de Jésus.

Depuis que les premiers compagnons ont décidé de rester ensemble sous l'autorité d'un seul supérieur élu, la Compagnie de Jésus s'est efforcée de trouver un équilibre entre la vie communautaire et sa mission. Cette tension est naturelle. Ce qui est moins acceptable, c'est notre manque de conscience des forces culturelles et idéologiques qui façonnent aujourd'hui notre vie commune.





« Cet écart entre les objectifs et les actions engendre de la frustration et peut conduire au désengagement. »

Au cours des cinquante dernières années, deux concepts sociaux influents ont pénétré la Compagnie de Jésus. Ces deux idées peuvent être justifiées ailleurs, mais aucune ne promeut l'unité de la Compagnie dans sa mission ou ses communautés.

1. La première idée insidieuse est que l'individu a le « droit » de voir ses besoins satisfaits avant ceux de la communauté, avec la conviction que nous sommes une organisation égalitaire. Or, en entrant dans la Compagnie de Jésus, nous rejoignons un corps universel où nos besoins individuels sont subordonnés au bien commun de la communauté et de l'apostolat.
2. La deuxième idée funeste est que notre gouvernance devrait être quelque peu démocratique. Nous savons que la consultation est plus large dans la Compagnie de Jésus qu'elle ne l'était auparavant, mais notre seule assemblée véritablement démocratique est la Congrégation des Procureurs. Malheureusement, l'état d'esprit « démocratique » s'est étendu à la vie communautaire, où les membres croient maintenant qu'ils devraient être consultés sur chaque décision du Supérieur. Cela affaiblit notre forme de gouvernance, mine la communauté et perturbe l'efficacité du travail apostolique.

Ces idées viennent peut-être du Siècle des Lumières et de son développement dans le Nord. Au fur et à mesure que le Sud mondial influence davantage la Compagnie de Jésus et que de nouvelles générations assument des rôles de leadership, ces valeurs pourraient s'affaiblir.



« La gouvernance a été ralentie par la fatigue des consultations et des processus interminables, comme si aucune mission ne pouvait avancer avant que tout le monde ait été consulté sur tout. »

Consultation et défis en matière de gouvernance

Le niveau de consultation est devenu excessif. Par exemple, lors du choix d'un nouveau Provincial, l'Assistant régional du Père Général se rend sur place, rencontre autant de Jésuites que possible, et une « consultation élargie » a lieu. Toutes les communautés sont invitées à faire part de leurs idées pour le prochain provincial, ce qui aboutit souvent à une liste de souhaits irréalistes. Outre la perte de temps, d'argent et d'énergie – sans parler du coût écologique – ce processus ne tient pas compte du fait que nous disposons déjà de mécanismes pour choisir un supérieur majeur : les lettres annuelles au Général, celles du Provincial sortant et de ses conseillers, et l'avis de l'Assistant régional. Cela devrait suffire pour que le Général, avec l'aide de ses Conseillers, prenne une décision simple. Nous n'élistons pas nos supérieurs. La Compagnie de Jésus n'a-t-elle plus confiance dans le système issu des compagnons dispersés de la première Compagnie ?

Depuis le début, nos structures ont été créées pour nous aider à comprendre la volonté de Dieu, à la fois personnellement et communautairement. Le système hiérarchique d'autorité – qui part de la Congrégation générale et descend par l'intermédiaire du Père Général jusqu'aux Provinciaux et aux Supérieurs locaux – a pour but de servir cet objectif. Cependant, au fil des ans, nous avons modifié ces structures en ajoutant des niveaux, tels que les « Présidents de Conférence », les « vice-Supérieurs » et les « Délégués des Supérieurs ». Il en résulte une forme de gouvernance ralentie par la fatigue de la consultation et des processus sans fin, comme si aucune mission ne pouvait avancer tant que tout le monde n'a pas été consulté sur tout.

Le rôle du Provincial et du Supérieur local

Il est clair que nous essayons de gouverner un corps apostolique mondial avec des méthodes d'une autre époque, où le Provincial était seul responsable de la province, de ses membres et de ses apostolats. Aujourd'hui, cela est impossible en raison de la complexité de nos sociétés. Pourtant, nous ne manquons pas d'expérience en matière de gestion ou d'entreprise ; de nombreux experts en gouvernance se trouvent au sein de la Compagnie de Jésus et parmi nos collaborateurs. Le Général actuel s'est montré ouvert à de nouvelles propositions, mais peu ont été soumises.

Un dysfonctionnement-clé est la tendance des Provinciaux à agir comme si leur province était une entité indépendante dont ils sont les seuls responsables. La microgestion est courante. La subsidiarité est rarement comprise ou pratiquée. La responsabilité première du Provincial – la « cura apostolica » – n'est pas de faire de la microgestion dans les détails, mais de bien connaître les membres de la Province à travers le compte de conscience, de comprendre leurs forces et faiblesses, et de les envoyer là où ils peuvent le mieux servir. C'est la « cura personalis » du Provincial. Il ne s'agit pas d'un contrôle, mais d'une gestion de la mission.

La « cura personalis » revient en premier lieu au Supérieur local. Sa responsabilité est de s'assurer que chaque jésuite a ce dont il a besoin – matériellement, spirituellement et communautairement – pour remplir la mission qui lui est assignée par le Provincial. La tendance des Provinciaux à s'immiscer dans le fonctionnement quotidien des communautés et des apostolats a affaibli l'autorité du Supérieur local. Son rôle n'est pas mineur, c'est sa principale responsabilité. Pourtant, de nombreux Supérieurs locaux ne le comprennent pas ou considèrent la gouvernance comme une distraction par rapport à leur « vrai » travail apostolique. Peu d'entre eux comprennent que leur gouvernance a la priorité sur toute autre tâche, car sans un leadership local fort, notre mission va souffrir.

La nécessité d'une réforme structurelle

Nous devons réformer notre gouvernance en la dotant de structures nouvelles et efficaces. Si nous considérons la fonction de Provincial comme un problème dans la gouvernance moderne, nous devons avoir le courage de la changer. Une Congrégation générale doit mener cet effort – mais comme elle est principalement composée de Provinciaux (et de futurs Provinciaux), réformer les structures dans lesquelles ils sont profondément investis paraît peu probable. Il semble que nous devions repenser le fonctionnement et les pratiques de la Congrégation générale.

Inégalités et provincialisme

Nos disparités en termes de style de vie et de ressources – y compris les actifs financiers et le personnel – doivent être abordées. Le Nord global possède actuellement des ressources financières, tandis que le Sud global a du personnel. En théorie, la suppression des frontières régionales et le partage des finances par le biais du gouvernement central de la Compagnie pourraient conduire à une distribution plus équitable des ressources pour la mission du Christ.

Pourtant, la résistance reste forte. Nous nous sommes trop longtemps identifiés comme « un jésuite d'une province » plutôt que comme « un jésuite de la Compagnie universelle ». Cette identité psychologique limite notre sens de la communauté et notre disponibilité apostolique. Il est temps de répartir les novices dans différents noviciats et d'internationaliser nos théologats et nos philosophats. Ne serait-ce pas le moment de réduire radicalement le nombre de maisons de formation ? Ceux qui rejoignent la Compagnie de Jésus devraient comprendre qu'ils rejoignent un corps universel, et pas seulement un corps provincial.

Au fur et à mesure que les petites communautés se développaient au sein de la Compagnie de Jésus, le Père Arrupe aurait dit en plaisantant que la Compagnie de demain redécouvrira peut-être la mystique de la grande communauté.

« Nous devons réexaminer nos structures, retrouver la discipline et la souplesse de la première Compagnie de Jésus, et résister à l'individualisme croissant ainsi qu'à la dérive managériale qui affaiblissent notre unité. »



Faire face à des vérités difficiles

Pour que les « communautés en dispersion » soient apostoliquement efficaces, nous devons affronter honnêtement ces réalités. Un langage pieux et des citations de Congrégations générales ne suffiront pas. Nous devons réexaminer nos structures, retrouver la discipline et la flexibilité de la première Compagnie de Jésus, et résister à l'individualisme rampant et à la dérive managériale qui affaiblissent notre unité. Sinon, « un Corps apostolique » ne sera pas une véritable expérience vécue, mais juste une phrase que nous reconnaissons poliment, sans plus.

Vivre la « communitas ad dispersionem » signifie choisir un mode de vie qui contrarie parfois nos ambitions personnelles, limite nos préférences et exige l'obéissance au nom du plus grand bien. Sans cette loyauté coûteuse, nos promesses sont vides et notre mission devient un ensemble d'efforts privés vaguement reliés.

L'avenir de la Compagnie de Jésus

La question n'est pas de savoir si la Compagnie de Jésus a un avenir – elle en a un. La vraie question est de savoir si cet avenir sera à la hauteur de nos origines et de notre vocation. Si nous continuons à nous cacher derrière des mots pieux tout en évitant les changements structurels et spirituels nécessaires, on se souviendra de l'expression « un Corps apostolique » comme la fleur rhétorique d'une époque complaisante.

Nous devons reconnaître la fâcheuse tendance à produire des articles, des discussions et des interprétations sans fin de nos documents et décrets sans donner suite à ce qu'ils

nous appellent à faire. Mais si nous prenons cela au sérieux – si nous osons repenser la gouvernance, redécouvrir la communauté disciplinée et nous réengager dans une mission qui nous unit véritablement – alors les mots de nos décrets pourront à nouveau devenir réalité, comme ils l'ont été dans les vies agitées et déterminées de nos premiers compagnons.

Formation, gouvernance et spiritualité en quête de renouveau

Nous n'avons pas besoin de plus de réunions, de conférences ou de consultations si nous voulons mettre en œuvre les changements requis par la Compagnie de Jésus. La 36^{ème} CG appelle à une réforme radicale par la conversion. Des leaders courageux qui peuvent incarner ce qu'Ignace et les premiers Pères ont envisagé lorsqu'ils ont fondé la Compagnie de Jésus.

La formation exige une révision et une transformation. Il est inacceptable de continuer à former des prêtres comme le fait actuellement l'Église. Nous devons prendre les devants. « Pastores dabō vobis » en décrit les exigences. Les quatre domaines de la formation académique, spirituelle, humaine et pastorale doivent être mis à jour et une formation en sciences sociales et politiques devrait être incluse. Chaque étape de la formation, en particulier le Troisième An, exige de nouvelles adaptations. Les novices doivent acquérir une expérience de la société dans son ensemble. Nous devons réduire considérablement le nombre et la portée de nos maisons de formation.

La gouvernance nécessite une révision complète pour s'assurer que les Provinciaux sont tenus de déléguer des responsabilités à des Jésuites compétents. Une compréhension beaucoup plus claire de la « cura apostolica » et de la « cura personalis » est essentielle. Un nouveau système de gouvernance qui reflète l'universalité de la Compagnie l'est également.

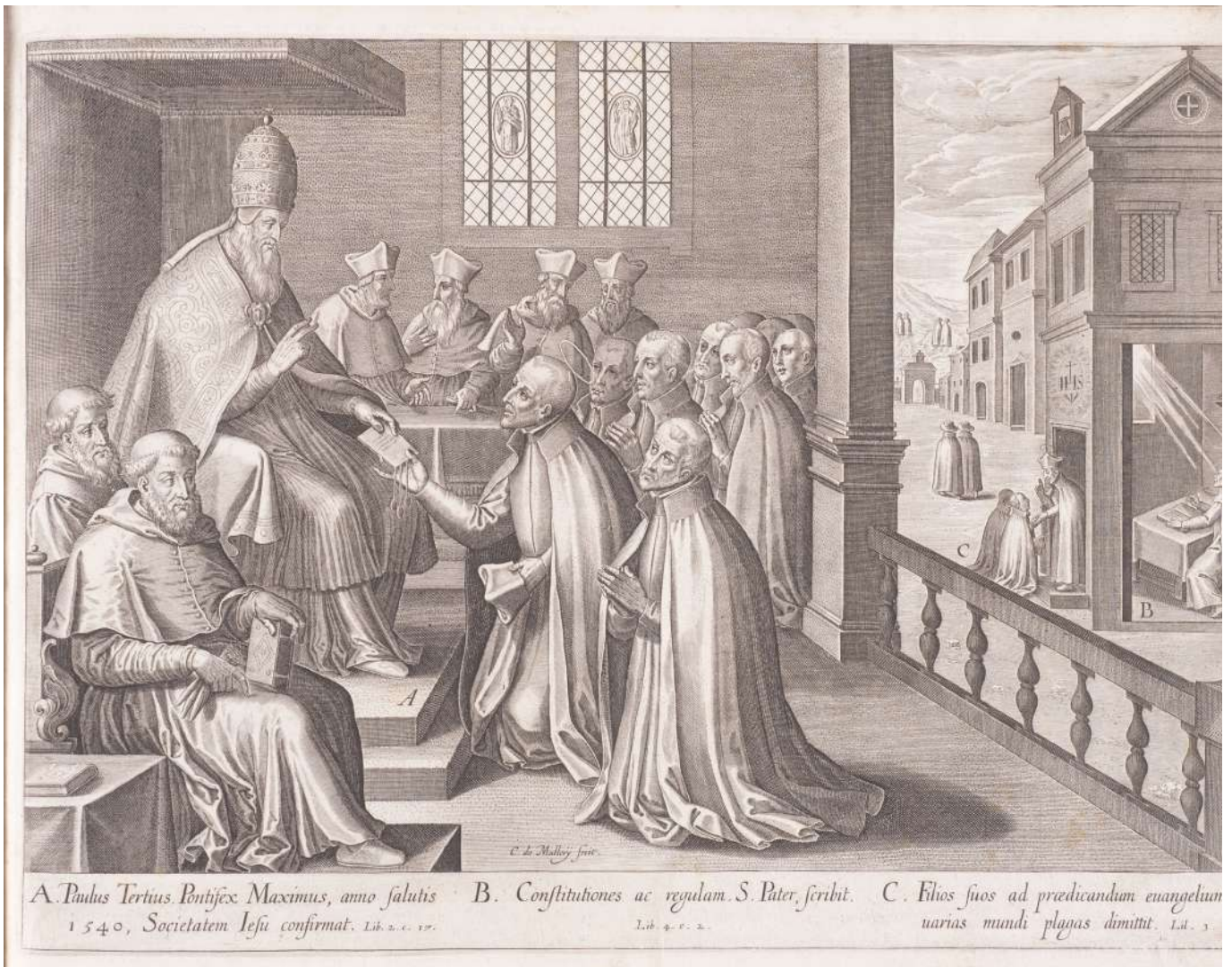
« Pendant trop longtemps, nous nous sommes identifiés comme des "jésuites d'une province" plutôt que comme des "jésuites de la Compagnie universelle". Cette identité psychologique limite notre sens de la communauté et notre disponibilité apostolique. »

La spiritualité a besoin d'être renouvelée dans toute la Compagnie de Jésus. Dans certains milieux, les Exercices Spirituels sont partagés ; dans d'autres, la retraite individuelle est considérée comme la seule façon de faire l'expérience des Exercices. Nous devons trouver des moyens nouveaux et diversifiés pour rester fidèles à notre charisme tout en répondant aux besoins de l'Église et de ceux que nous servons. Nous avons besoin d'approches nouvelles et créatives pour intégrer nos efforts. En outre, nos vies de prière personnelles devraient être adaptées aux différentes étapes de notre vie.

Note finale. Le danger des mots sans fin

Cet article est-il destiné à être ajouté à la pile de documents que certains (mais pas tous) lisent et placent ensuite sur une étagère poussiéreuse de la bibliothèque de la communauté ? Utilisons-nous les bonnes méthodes lorsque nous publions des réflexions dans la presse traditionnelle ou sur les médias sociaux ?

Nous devons trouver des moyens pour moderniser et pour mettre en œuvre les idées et les concepts détaillés dans les Constitutions, les Décrets des Congrégations générales et les lignes directrices de la Compagnie de Jésus en tant que communauté au service de l'Église du Christ dans le monde moderne.



COMMUNITAS AD DISPERSIONEM : UNE TENSION CRÉATIVE



Francisco José Ruiz Pérez, S.J. (ESP)

Depuis mon entrée au noviciat, en Espagne, en 1981, j'ai vu comment les jésuites concrétisent le sens communautaire de diverses façons. La Compagnie de Jésus a été le cadre où j'ai pu découvrir la vie en société ; j'y ai appris à apprécier en profondeur chacune de ces diverses manières au fur et à mesure de leur apparition. J'ai la sensation, et ce depuis toujours, qu'il s'agit d'un processus continu. Pratiquer la communauté dans notre univers jésuite dépend de facteurs extrêmement changeants, aussi bien intérieurs qu'extérieurs à la Compagnie : de nouveaux contextes ecclésiaux et séculaires, des accents théologiques et ecclésiologiques inédits, des apports des Congrégations Générales, des influences d'autres spiritualités, etc. La vie communautaire et sa concrétisation matérielle ont toujours baigné dans ces courants, et continuent de le faire.

Communitas ad dispersionem a été la devise proposée par la 32e CG ; je me rappelle que, depuis l'époque de ma formation initiale, nous nous en servons pour exprimer la spécificité de notre vie commune. Avec le temps, je dois reconnaître que nous n'avons pas toujours su interpréter ad dispersionem de manière cohérente, et que nous n'avons pas toujours été suffisamment attentifs aux rééquilibres implicites qu'elle exigeait. Si je voulais en donner un bref résumé, je dirais que je perçois, dans ces premiers temps d'assimilation de ce mot d'ordre, deux processus distincts :

- D'une part, pendant de nombreuses années, nous avons accordé la primauté à l'élément ad dispersionem plutôt qu'à la communitas. La justification a toujours reposé sur notre sens très aigu de l'urgence apostolique. De ce fait, notre vie communautaire a été délaissée en faveur de notre incontestable activisme.
- D'autre part, une valorisation de la dimension communautaire en tant que telle s'est fait ressentir dès les premières années du siècle courant. La communitas a sans doute pesé plus lourd sur le plan charismatique.

Nous sommes aujourd'hui dans un temps nouveau. Et c'est justement la 36e CG qui a introduit une nouvelle synthèse entre communauté et dispersion. À sa suite, le discernement et la synodalité sont devenus et demeurent les canaux qui nous conduisent vers une manière extrêmement inspirante de mieux comprendre comment nous sommes, communitas ad dispersionem. Par le discernement en commun, enraciné dans notre expérience apostolique ad dispersionem, nous pouvons devenir davantage une communitas. En développant notre appartenance à un corps apostolique global et en réseau, nous pouvons mieux embrasser notre mission ad dispersionem.

Mais arrêtons-nous brièvement sur chacune de ces trois étapes.

En premier, ad dispersionem.

L'histoire, nous la connaissons tous : juste après le Concile Vatican II, la vie communautaire dans la Compagnie s'est engagée sur un chemin sinueux en quête d'une nouvelle configuration. Ceci s'est concrétisé de manière très évidente dans tout ce qui concerne la formation, du Noviciat au Troisième An. En Espagne, il a fallu redimensionner de façon drastique les grandes communautés de formation, tant celles qui existaient déjà que celles qui venaient d'être créées. Il a fallu se séparer d'immenses bâtiments conçus pour de grandes promotions d'étudiants. Beaucoup d'entre eux furent mutés vers des foyers urbains. Les maisons immenses et isolées laissèrent place à des appartements dans des immeubles d'habitation. La vie communautaire dut ainsi s'adapter aux exigences du rythme urbain. Le mot d'ordre était d'encourager au maximum l'inculturation dans un contexte de sécularisation croissante.

Lorsque je suis entré dans la Compagnie de Jésus, ce modèle avait déjà dix ans d'existence. Les avantages étaient évidents. La vie communautaire, certes moins formelle, est devenue plus intense. Ces communautés de taille plus réduite offraient à tous ceux qui se préparaient à devenir jésuites une meilleure interaction entre eux et avec la communauté. Le processus d'intégration au sein de la Compagnie est devenu plus personnel malgré le flot incessant de sorties qui a eu lieu à la fin des années 60 et au début des années 70. Les étapes de la formation se sont mieux adaptées aux véritables besoins des jésuites et à leur vocation apostolique particulière. On a encouragé l'activité pastorale des scolastiques afin de favoriser les échanges entre la formation et la réalité apostolique des provinces.

Dans un tel modèle, la dispersion communautaire en vue de la mission était admise sans qu'il y ait trop de voix dissonantes. Si la demande était bien argumentée, on pouvait être dispensé, partiellement ou totalement, des événements communautaires afin de favoriser l'apostolat. La vie apostolique avait, de toute évidence, la primauté, ce qui préservait la communauté d'être vécue dans une sorte d'entre-soi. C'était la mission, avec sa composante dispersive, qui articulait la vie religieuse apostolique. Ce faisant, notre formation a laissé gravée dans nos cœurs que nous étions essentiellement des apôtres et, seulement de façon subordonnée, des membres de telle ou telle autre communauté.

Hélas, ce processus a aussi connu des revers. Toutes ces avancées dans la vie communautaire –individuation, renforcement du vécu interne à la communauté, plus grande inculturation



Francisco José Ruiz Pérez, S.J. est un prêtre et théologien jésuite espagnol. Spécialiste en théologie dogmatique, il a été provincial de la Province Bétique puis provincial de la Province unifiée d'Espagne. Il a également exercé les fonctions de doyen et de vice-recteur à l'Université de Deusto.



« Notre formation a confirmé que, fondamentalement, nous étions des apôtres et, selon les circonstances, membres de telle ou telle communauté. »

dans l'environnement- n'ont pas réussi à neutraliser la dévalorisation voilée que subissait le sens communautaire. La longue formation initiale de la Compagnie, dont la durée oscille entre 10 et 15 ans, invite le jésuite à trop se concentrer sur son propre itinéraire personnel et religieux. Or, je suis convaincu qu'après ces années de formation, des symptômes persistaient qui révélaient une dette non réglée envers la communauté. Les agendas personnels se remplissaient facilement d'engagements dans des ministères pas toujours bien discernés. Les réunions communautaires ne parvenaient pas à se défaire d'un certain formalisme imposé, qui laissait peu de place à la spontanéité et à la profondeur. De plus, la vie communautaire s'est réduite à un simple vivre-ensemble, et sa qualité se mesurait au degré d'affection qui semblait régner au sein de la communauté. Elle était devenue un espace de repos psychologique plutôt que le cadre de la créativité apostolique.

Au milieu de tout cela, l'appartenance communautaire locale n'avait qu'un rôle extrêmement discret. Notre génération n'a pas été capable de rompre avec une inertie vieille comme la Compagnie : c'est par sa mission et son œuvre apostolique que l'on reconnaît un jésuite, plutôt que par sa présence au sein d'une communauté ou d'une équipe. Les succès apostoliques se conjugaient au singulier, non au pluriel. In fine : notre ad dispersionem a traversé cette période avec succès, pourtant, il se peut que cela ait provoqué involontairement une certaine dévalorisation de la communitas.

Changement de perspective : équilibre entre identité, communauté et mission

C'est maintenant que je prends conscience à quel point a été précieuse la façon dont nous avons fêté, en 2005-2006, le cinquantième centenaire des naissances de saint Ignace, de saint François-Xavier et de saint Pierre Fabre, alors bienheureux. Nous avons choisi de célébrer ces anniversaires non pas de manière individuelle mais en fêtant les trois compagnons en même temps. Ce qui était important, ce n'était point de nous remémorer séparément la valeur de chacun des fondateurs : ce que nous souhaitions mettre en avant, c'était le lien qui les unissait. Ce trio a vécu concrètement ce que Helder Camara avait si bien décrit en paroles : « Lorsque tu rêves tout seul, ce n'est qu'un rêve. Lorsque tu rêves avec d'autres, c'est le début d'une réalité. » Saint Ignace, saint François-Xavier et saint Pierre Fabre ont rêvé qu'ils pouvaient, ensemble, apporter au monde quelque chose qui l'aide à accueillir ce que Dieu désire profondément de lui. Ce rêve partagé fut la fondation de la Compagnie de Jésus, destinée au service de l'Église.

À cette époque-là, le triptyque identité-communauté-mission prenait de l'ampleur aux dépens de la devise « *communitas ad dispersionem* ». C'est la 35e CG, notamment, qui a utilisé cette formule, faisant ainsi justice aux contributions du P. Kolvenbach sur la vie communautaire après la 34e CG. L'intuition était d'une grande simplicité. La mission ne peut mettre sous clef ni la vie dans l'Esprit ni la communauté ; la communauté ne peut affaiblir le zèle apostolique ni réduire la personnalisation dans l'assomption du charisme ; enfin, la vie intérieure ne peut pas enfermer le dynamisme apostolique et communautaire dans un entre-soi.

Ce triptyque a réussi, d'après mon expérience, à mettre en lumière les angles morts de notre manière d'accroître à l'excès la dispersion dans notre compréhension de la communauté. On a réussi à accepter plus sereinement que l'identité d'un jésuite est la mission, mais aussi quelque chose de plus que celle-ci. La vie intérieure et la vie communautaire faisaient partie du socle de la vie apostolique, et non de sa périphérie. Sans leur soutien, cette dernière se trouvait sérieusement amputée. Nous avons même commencé à discerner que la vie communautaire était aussi une mission. Pour mettre en lumière notre identité, il ne suffisait pas d'éclairer exclusivement la mission, mais il fallait plutôt regarder vers sa complémentarité avec la vie intérieure et la communauté.

Grâce à cette plus grande conscience de l'équilibre entre vie personnelle, communauté et

action apostolique, nous avons pu enrichir la valeur du sens communautaire avec deux ingrédients hautement importants :

- a. Le premier nous a aidés à mieux concilier communauté et dispersion. Née dans les années 70, cette impulsion laisse encore des traces. Nous avons alors dépoussiéré une expression employée par saint Ignace pour décrire sa relation fraternelle avec les premiers compagnons : l'« amitié dans le Seigneur ». J'ai eu la chance de voir de mes propres yeux comment cette vision, en même temps aimable et charismatique, a été réutilisée de manière très positive pour évoquer notre façon si caractéristique d'être communauté. À de nombreuses reprises, je m'étais déjà interrogé sur cette prédominance de la dispersion chez les jésuites au sein de la communauté : révélait-elle une difficulté à saisir pleinement la nature spécifique de notre réalité communautaire ? « Amis dans le Seigneur » m'a aidé à résoudre une partie de cette difficulté. Si nous restons centrés sur le Seigneur, la relation communautaire ne se trouve pas menacée par la dispersion. Nos appartenances successives à différentes communautés et œuvres apostoliques tout au long de notre vie dans la Compagnie façonnent une relation suffisamment forte pour maintenir vivante cette vie communautaire au cœur d'une si grande diversité. C'est assez exceptionnel d'appartenir à une organisation internationale dotée d'une cohésion économique et missionnaire qui ne connaît pas de frontières culturelles ni politiques, tout en partageant une patrie spirituelle commune. L'amitié dans le Seigneur constitue un horizon suggestif pour l'expliquer. Et il me semble que c'est ainsi que les choses ont pris forme, même si pour certains, cette « amitié dans le Seigneur » évoquait plutôt un discours imprécis, plus émotionnel qu'effectif.
- b. Lorsque les effets de la chute drastique de la vie religieuse apostolique se sont fait ressentir, c'est alors qu'a émergé avec succès la distinction entre mission et tâches. Nous étions à même de comprendre de manière renouvelée que la mission qui naît au cœur d'un charisme concret de vie religieuse n'équivaut pas nécessairement à un ensemble fermé de tâches à accomplir. Ce sauvetage du concept de mission en contrepoint à celui de tâche était une libération pour une communauté angoissée par les urgences apostoliques et par son incapacité à y répondre de manière satisfaisante ; cela lui permettait en outre d'ouvrir de nouvelles perspectives de réflexion au cœur d'une étape difficile

« Nous sommes appelés à être davantage *communitas et, en même temps, davantage ad dispersionem, afin de mener à bien une mission plus complexe.* »

à franchir, celle du nombre décroissant d'effectifs. Mais l'équation inverse est tout aussi valable : les tâches particulières n'épuisent pas le potentiel missionnaire du charisme. En relativisant ainsi les tâches, on a pu resignifier *ad dispersionem* et valoriser davantage la dimension communautaire. S'identifier uniquement par le faire n'était pas une bonne option. Nous avons pu faire un pas de plus dans notre réconciliation avec cette valeur évangélique exceptionnelle, celle du « nous communautaire ». La communauté n'est pas là pour favoriser le fonctionnement de la mission – dans la mesure où la communauté est utile à la mission, mais n'est pas mission en soi. Nous avons approfondi le sens de l'identité jésuite, non seulement comme vocation, mais aussi comme convocation. En d'autres termes, nous avons retrouvé l'image de Jésus avec ses disciples, cette première image visuelle qui a tant marqué ceux qui ont commencé à les côtoyer.



Une voie ouverte

Personnellement, j'ai eu l'impression, partagée avec d'autres compagnons, que la Compagnie a vécu un changement de cap vers la dimension communautaire de la spiritualité ignatienne à partir des 35e et 36e CG. Ceci n'est pas seulement évident en matière de spiritualité, mais aussi en matière de gouvernement de la Compagnie. Elle s'est déployée plus horizontalement, appelant davantage d'acteurs, les mettant en relation les uns avec les autres, avec pour objectif une mission plus complexe à réaliser. Les causes en sont diverses. D'une part, les restructurations des provinces ont conduit à instaurer de nouvelles formes de gouvernement. D'autre part, nous avons entre nos mains un concept de mission différent, bien plus global.

Le fait est qu'une communauté, aujourd'hui, du moins sur le papier, doit se comprendre elle-même dans son rapport à des plateformes et à des secteurs apostoliques ; à d'autres communautés et œuvres apostoliques appartenant au même territoire de mission ; à l'équipe de laïcs collaborateurs dans la mission ; à des assistances, conférences et réseaux supra provinciaux. La vie communautaire s'est ainsi élargie –elle s'est dispersée– en s'adaptant à de nouveaux référentiels plus enveloppants, assimilant les diverses expressions du corps apostolique universel qu'est la Compagnie. Dans un certain sens, si nous faisons une analogie, on pourrait dire que nous sommes *communitas ad dispersionem* différemment : plus *communitas* –avec un plus grand besoin d'interrelations entre les différents niveaux de la Compagnie– et, en même temps, plus *ad dispersionem* –puisque nous cherchons à mener à bien une mission d'une plus grande complexité.

Dans ce processus, il y a eu deux accélérateurs :

a. Le premier est l'impulsion donnée au discernement en commun. Aucune prétention d'avoir fait une quelconque découverte : dans la Compagnie, on a toujours discerné. Il faut pourtant admettre que la praxis réelle du discernement communautaire a été variable selon les périodes. Affaiblie au sein de la communauté locale lorsque l'unité communauté-œuvre apostolique s'est brisée, elle a été, en revanche, renforcée au sein des organes de gouvernement. Un compagnon m'avouait, ironiquement, un jour, avec une dose d'humour sincère, qu'il n'arrivait pas à comprendre comment il avait pu être jésuite jusqu'à ce jour sans avoir discerné en commun. Reste que mon expérience personnelle est que la promotion, aujourd'hui, du discernement en commun, dont les Préférences apostoliques universelles (PAU) sont un fruit remarquable, a également renforcé les liens communautaires. Ce qui est, d'une certaine manière, une nouveauté. Lorsqu'un groupe de jésuites discerne quelque chose d'important, ce discernement finit par renforcer leurs liens fraternels. La mémoire collective de la communauté est le registre des expériences de discernement. Ce qui s'est forgé dans chacune de ces expériences, c'est bien

la propre communauté ou bien différentes versions analogues d'elle-même. Du discernement en commun émerge la coresponsabilité. Si le discernement est bien mené, il est possible de dépasser les affinités de caractère, d'idéologie et d'affection susceptibles d'entraver la recherche libre de la volonté de Dieu. Le discernement offre une carte de citoyenneté à ceux qui y participent ; il octroie à chacun la possibilité de s'exprimer et le devoir d'écoute. C'est pour cette raison que le discernement dignifie. Il renouvelle les lois du jeu communautaire en neutralisant tout leadership implicite. Par le discernement, une communauté renforce son engagement envers ce qui fait l'essence de sa mission, dans la mesure où elle se reconnaît davantage comme communauté.

b. La 36e CG n'a pas publié de décret relatif à la communauté. En revanche, le décret élaboré sur le gouvernement a été une déclaration d'intentions communautaires de nouvelle facture. Discernement, collaboration et travail en réseau ont été les mots-clés pour imaginer de manière renouvelée le corps apostolique. Il ne s'agissait pas, en principe, de nouvelles missions, mais de nouveaux « comment » communautaires. Cette célèbre dispersion de notre mode de vie était donc invitée à se transformer

en une connexion communautaire d'un autre ordre. Nous sommes encore en train d'apprendre à vivre avec ce sens renouvelé de la communauté. Il nous faut mieux connaître ce que signifie l'appartenance à des organes supra-communautaires, ce qu'implique l'être au sein d'un réseau, et la manière de mettre en œuvre la mission en collaboration avec de nombreux autres acteurs de l'Église.

Pour y arriver, il nous faut poursuivre notre chemin vers un concept de communauté qui tende à nouveau la main à notre dispersion première pour que, finalement, nous soyons ce que nous avons toujours été : *communitas ad dispersionem*.



LE NOUVEL HUMANISME : UNE ÉDUCATION AU SERVICE DE LA FOI ET DE LA PROMOTION DE LA JUSTICE

José Alberto Mesa, S.J. (COL)

« En bref : la mission de la Compagnie de Jésus aujourd'hui est le service de la foi, dont la promotion de la justice constitue une exigence absolue, en tant qu'elle appartient à la réconciliation des hommes demandée par leur réconciliation avec Dieu » (32e CG, d.4, n.2)

Pour les premiers jésuites, la Compagnie de Jésus avait été fondée « pour la gloire de Dieu et le bien commun » (Formule de l'Institut, 1550, n.1). Comme l'explique O'Malley dans son livre *Les premiers jésuites*, cela a conduit les jésuites à concevoir les collèges comme des « œuvres de charité » telles que décrites dans les Constitutions (n. 440) (cf. *The First Jesuits*, Harvard University Press, Cambridge, MA, 1993, p.208). Dans les collèges, « l'aide aux âmes » qui inspirait tant les premiers jésuites dans leur travail pouvait être réalisée de manière privilégiée. La philosophie éducative humaniste qu'ils ont adoptée a renforcé leur conviction que le sens ultime de l'éducation était d'aider les personnes à orienter leur vie vers Dieu et le service du bien commun. Les jésuites ont forgé le terme d'« éloquence parfaite » pour décrire leur objectif éducatif : une formation qui associe une bonne rhétorique avec la sagesse et la vertu. Telle était leur conception de ce que nous appellerions aujourd'hui une formation intégrale. Pour ces jésuites, une personne instruite devait savoir parler et écrire, et ses paroles devaient être en cohérence avec son comportement éthique et spirituel dans un contexte de service du bien commun. Il en ressort que, dès le début, la Compagnie a revêtu l'éducation d'une dimension de formation sociale dans la perspective humaniste du XVI^e siècle.

Un autre élément important des premiers collèges était la gratuité de l'enseignement. Saint Ignace et

les premiers Généraux n'ont accepté d'ouvrir des collèges que s'ils pouvaient offrir une éducation gratuite, afin de garantir qu'ils soient au service de tous, sans distinction de moyens financiers. Quand la Compagnie fut restaurée en 1814, la situation avait changé : il était devenu impossible, étant donné les nouveaux contextes politiques et économiques, de reprendre le modèle des fondations réalisées par de grands bienfaiteurs. Cependant, beaucoup d'efforts furent réalisés en de nombreux endroits pour éviter que seules les personnes disposant de moyens financiers puissent intégrer nos établissements éducatifs.

Cependant, en 1973, s'adressant au Congrès d'anciens élèves européens à Valencia, Espagne, le P. Général Pedro Arrupe, en réponse à l'appel du Concile Vatican II et aux nouveaux contextes ecclésiaux et mondiaux, lança son célèbre défi :

*« Est-ce que nous vous avons éduqué pour la justice ? Est-ce que vous avez été éduqués pour la justice ? ... Je pense que nous, jésuites, devons répondre avec grande humilité que non. Non, nous ne vous avons pas éduqués pour la justice, comme Dieu l'exige de nous aujourd'hui. »
— Père Pedro Arrupe, Valence, Espagne.*





José Alberto Mesa, S.J. est un prêtre jésuite colombien. Il a étudié la philosophie et la théologie en Colombie avant d'obtenir un doctorat en sciences de l'éducation à l'Université de Californie. Il a exercé une influence importante sur l'éducation jésuite dans le monde en promouvant la collaboration internationale, la formation intégrale et la pédagogie ignatienne. Il est également professeur invité à l'Université Loyola de Chicago, où il enseigne la philosophie de l'éducation et la pédagogie jésuite.

Arrupe reconnaissait ainsi que les temps nouveaux exigeaient une conception du service du bien commun qui allait au-delà de l'humanisme du XVI^e siècle. Et il poursuivait en expliquant :

« L'action en faveur de la justice et la participation à la transformation du monde nous apparaissent clairement comme une nouvelle dimension constitutive de la prédication de l'Évangile, à savoir, la mission de l'Église pour la rédemption du genre humain et pour sa libération de toute situation d'oppression. »

— Père Pedro Arrupe, Valence, Espagne.

Il fallait donc un nouvel humanisme dans lequel la conception du service du bien commun impliquerait la promotion de la justice, c'est à dire la libération de toute oppression et la transformation des structures sociales qui la rendent possible. Arrupe propose alors une nouvelle interprétation de l'humanisme de la Compagnie et donc une nouvelle manière de comprendre sa pratique éducative :

« Notre projet éducatif est donc de former des hommes qui vivent non pour eux-mêmes, mais pour Dieu et son Christ ; pour Celui qui est mort et ressuscité pour nous ; des hommes pour les autres, c'est-à-dire qui ne peuvent concevoir l'amour de Dieu sans l'amour de l'humanité ; un amour effectif dont le premier principe est la justice. Cet amour est, en outre, l'unique garantie que notre amour de Dieu n'est pas une illusion, ni un déguisement pharisaïque qui dissimule notre égoïsme. Toute l'Écriture nous avertit de cette union entre l'amour de Dieu et l'amour effectif de nos frères. »

— Père Pedro Arrupe, Valence, Espagne.



Former des personnes pour les autres est désormais la devise qui incarne ce nouvel appel de l'Église. Elle exprime l'idéal du service de la foi et de la justice que demandent le Pape et les évêques(n.18) : « Si nous désirons servir cet idéal évangélique de justice, tel est le type d'homme que nous devons former, le type d'homme que nous devons devenir : l'homme pour les autres, l'homme nouveau, spirituel, c'est-à-dire conduit par l'Esprit, qui transforme la face de la terre ».

C'est pourquoi la déclaration de la 32e Congrégation générale, qui affirmait que « la mission de la Compagnie de Jésus aujourd'hui est le service de la foi, dont la promotion de la justice constitue une exigence absolue », a été comprise comme une confirmation de l'appel d'Arrupe. Tout comme les paroles d'Arrupe, cette déclaration de la Congrégation a suscité une controverse dans les établissements éducatifs, et beaucoup ont pensé qu'elle allait trop loin et que, dans le contexte de la guerre froide et des combats idéologiques de l'époque, il s'agissait d'un alignement dangereux sur l'idéologie communiste. Cependant, la Congrégation ne faisait que réaffirmer, comme l'avait fait Arrupe, ce que l'Église déclarait dans ses documents.

Au-delà des controverses, l'appel d'Arrupe et de la Congrégation a ouvert une voie de réflexion et de renouveau dans les établissements éducatifs, une voie qui se poursuit encore aujourd'hui. Peu à peu, et dans de nombreux cas en surmontant de fortes résistances, les établissements ont commencé à adopter la nouvelle perspective, en considérant qu'il ne suffisait pas de former des personnes à l'excellence académique, mais qu'il fallait former des personnes qui mettraient cette excellence au service de la

foi et de la promotion de la justice. La décision des provinciaux des États-Unis en 1975 parle clairement de cet impact sur leurs établissements : « Suivant le mandat de la 32e Congrégation générale, les Provinciaux affirment que le service de la foi et de la promotion de la justice sera notre seule boussole, fondamentale, pour l'apostolat de l'éducation secondaire » ((Project 1. Agreements and decisions, October 1975, p.4).

Les établissements éducatifs ont ainsi intégré des changements importants dans leurs programmes, en y insérant des matières comme la justice sociale, l'analyse politique et la pensée critique. En ce qui concerne la formation sociale, les groupes apostoliques ont été renouvelés dans une perspective de service social, de prise de conscience de la réalité et d'analyse des structures d'injustice, s'appuyant sur diverses expériences comme les camps-mission, le travail dans les quartiers populaires et les engagements bénévoles auprès des populations marginalisées. En Colombie, par exemple, les établissements éducatifs ont depuis lors adopté un Programme de formation en action sociale (FAS), réparti dans chaque niveau scolaire, dont le but est d'éveiller la conscience sociale et de transformer les situations d'injustices sociales pour parvenir à une société plus juste et plus participative. De nombreuses autres établissements de la Compagnie ont des programmes similaires, intégrés à leur proposition éducative.

Dans ce contexte, la Compagnie a publié d'importants documents à l'attention des établissements éducatifs où devait être adoptée cette nouvelle vision. En 1986, elle publiait les « Caractéristiques de l'éducation de la Compagnie de Jésus », où elle déclarait (n.77-80) :

L'orientation centrale d'un établissement jésuite d'enseignement est l'éducation à la justice. Une connaissance adéquate, couplée à une pensée rigoureuse et critique, rendra plus efficace l'engagement à travailler pour la justice à l'âge adulte [...]

L'éducation à la justice dans un contexte éducatif revêt trois aspects distincts :

1. Le traitement des problèmes de justice fait partie du programme scolaire.
2. Les lignes d'action et les programmes d'un établissement jésuite témoignent concrètement de la foi qui réalise la justice.
3. Il n'y a pas de véritable conversion à la justice là où manquent les œuvres de justice. (n.77-80)

Quelques années plus tard, en 1993, la Compagnie publie un document où elle approfondit la pédagogie à mettre en œuvre dans nos établissements éducatifs, Pédagogie ignatienne : une approche concrète. Le P. Général Kolvenbach, en présentant le nouveau document, réaffirme la nouvelle orientation : « L'humanisme chrétien de la fin du XXe siècle inclut nécessairement l'humanisme social... Le service de la foi, et la promotion de la justice qu'il comporte, sont le fondement de l'humanisme chrétien contemporain » (n.124). Le document propose une pédagogie orientée vers l'action qui tient toujours compte de l'analyse de la réalité du contexte, en visant une transformation des personnes et du monde.

« L'orientation centrale d'une école jésuite est l'éducation à la justice. Une information adéquate, associée à une pensée rigoureuse et critique, rendra plus efficace l'engagement à travailler pour la justice dans la vie adulte... »

Dans son document le plus récent, L'éducation jésuite : une tradition vivante pour le XXIe siècle, la Compagnie réaffirme cet engagement pour la justice. En citant le même texte de la 32e CG, elle confirme que « l'engagement en faveur de la justice sociale n'est pas en marge de la mission, mais en son cœur » (n.201). Le document inclut également un engagement à prendre soin de la création comme étant partie intégrante de la promotion de la justice aujourd'hui. C'est ce que le Pape François expliquait dans son encyclique Laudato Si' : « Il n'y a pas deux crises distinctes, l'une environnementale et l'autre sociale, mais une seule et complexe crise socio-environnementale » (n.139).



« La mission de la Compagnie de Jésus aujourd'hui est le service de la foi, dont la promotion de la justice constitue une exigence absolue. »

« Notre objectif éducatif est de former des hommes qui ne vivent pas pour eux-mêmes, mais pour Dieu et pour son Christ... des hommes pour les autres. »



Il convient aussi de noter que le P. Général Kolvenbach a rappelé que le service de la foi et la promotion de la justice impliquent l'option préférentielle pour les pauvres, ainsi que l'Église l'explique dans ses documents ; en ce sens, il a proposé à nos établissements éducatifs un critère important :

« Nous devrions exiger de tous nos élèves qu'ils se servent de l'option pour les pauvres comme critère, qu'ils ne prennent jamais une décision importante sans d'abord considérer comment elle pourrait affecter ceux qui occupent la dernière place dans notre société. » (« Les défis de l'éducation chrétienne au seuil du troisième millénaire », dans El P. Peter-Hans Kolvenbach, SJ y la Educación 1983-2007, ACODESI, Bogotá, 2009, p. 291).

Dernièrement, le P. Général Sosa reconnaissait les progrès que ces appels ont permis à nos établissements éducatifs de réaliser :

« Nos œuvres apostoliques en général et nos institutions éducatives en particulier ont réalisé d'énormes progrès sur la voie d'une éducation à la justice qui naît de la foi et qui est éclairée par elle, une voie qui invite nos élèves à être des acteurs de changement dans la construction de sociétés plus justes et plus fraternelles. De nos jours, nombreux sont ceux qui identifient l'éducation jésuite à son engagement clair en faveur de la justice. Nos œuvres éducatives ont développé de nombreux programmes, projets et groupes d'action afin que nos étudiants acquièrent un sens critique de la réalité, comprennent les racines profondes et structurelles de nos problèmes sociaux et politiques, et puissent agir en conséquence. Il nous reste sans aucun doute beaucoup à faire dans ce domaine, et il nous faudra continuer à discerner comment répondre aux défis toujours nouveaux qu'exigent l'éducation à la justice et à la réconciliation » (« Les anciens élèves de la Compagnie de Jésus invités à être des compagnons dans la mission de réconciliation et de justice dans notre monde d'aujourd'hui », AR, 2023, p. 7).

Les progrès et les défis sont grands. Cependant, s'il y a un domaine dans lequel la Compagnie a montré la plus grande créativité pour répondre au défi de la justice aujourd'hui, c'est celui des modèles d'éducation scolaire destinés aux populations les plus exclues de nos sociétés.

Certains de ces modèles ont surgi avant Vatican II, mais ils se sont rapidement alignés sur le désir de contribuer à la promotion de la justice comme élément d'une éducation de qualité dans les contextes des populations les plus exclues. Ce que nous connaissons en Espagne aujourd'hui comme la Fundación Escuelas Profesionales de la Sagrada Familia (SAFA) est né en 1940. Elle compte actuellement 26 centres qui cherchent à former dans une orientation professionnelle « des hommes et des femmes pour les autres, conscients, compétents, miséricordieux et engagés » (<https://www.safa.edu/fundacion-safa/conocer-safa>), en mettant l'accent sur le tutorat, en faveur des populations les plus pauvres du Sud de l'Espagne.

Un autre modèle important est celui des écoles Fe y Alegría. Ce mouvement né en 1955 à Caracas offre une éducation de qualité « là où l'asphalte s'arrête ». En collaboration avec de nombreux religieux issus de diverses congrégations religieuses et des laïcs, ce mouvement a construit un réseau d'éducation populaire qui a un impact majeur en Amérique latine, et maintenant en Afrique et en Asie aussi. Son but est d'offrir une éducation de qualité aux plus pauvres et de promouvoir le droit à une éducation de qualité pour tous dans les forums internationaux. Actuellement, le réseau compte plus de 1 700 établissements éducatifs dans plus de 22 pays ainsi que de nombreux autres programmes au service des plus pauvres du monde. Fe y Alegría conçoit son éducation dans une perspective d'éducation populaire et de promotion sociale, en vue de la construction d'une société plus juste et plus fraternelle.

D'autres modèles ont été développés dans le cadre de l'appel à la promotion de la justice et à l'option pour les pauvres. Parmi ceux-ci, il convient de souligner le modèle Cristo Rey, né à Chicago en 1996, en réponse aux besoins des migrants hispaniques les plus pauvres. Aujourd'hui, ce réseau compte 40 établissements d'éducation secondaire aux États-Unis, au service des plus pauvres dans les zones urbaines. L'un de ses éléments les plus novateurs est l'intégration qu'il offre, à travers son programme d'étude-travail en entreprise (CWSP, Corporate Work Study Program), entre une préparation rigoureuse à l'enseignement supérieur et l'expérience du monde professionnel. Aux États-Unis également, est né un autre modèle important d'écoles primaires, connu sous le nom Nativity. Fondé à New York, en 1971, dans l'une des zones les plus marginalisées de la ville, son objectif est d'offrir une éducation de qualité aux enfants hispaniques afin de leur permettre d'accéder à une bonne éducation secondaire, ce qui peut briser le cycle de la pauvreté pour eux-mêmes et pour leurs familles. Les résultats sont étonnants, et la promesse tenue. Pour y arriver, l'année scolaire a été prolongée, en mettant en place de longues journées, des petits groupes et des activités estivales.

En Inde, la Compagnie a également développé des propositions éducatives pour les plus exclus, en particulier les Adivasis et les Dalits. De nombreux centres éducatifs proposent notre tradition éducative à ces groupes les plus

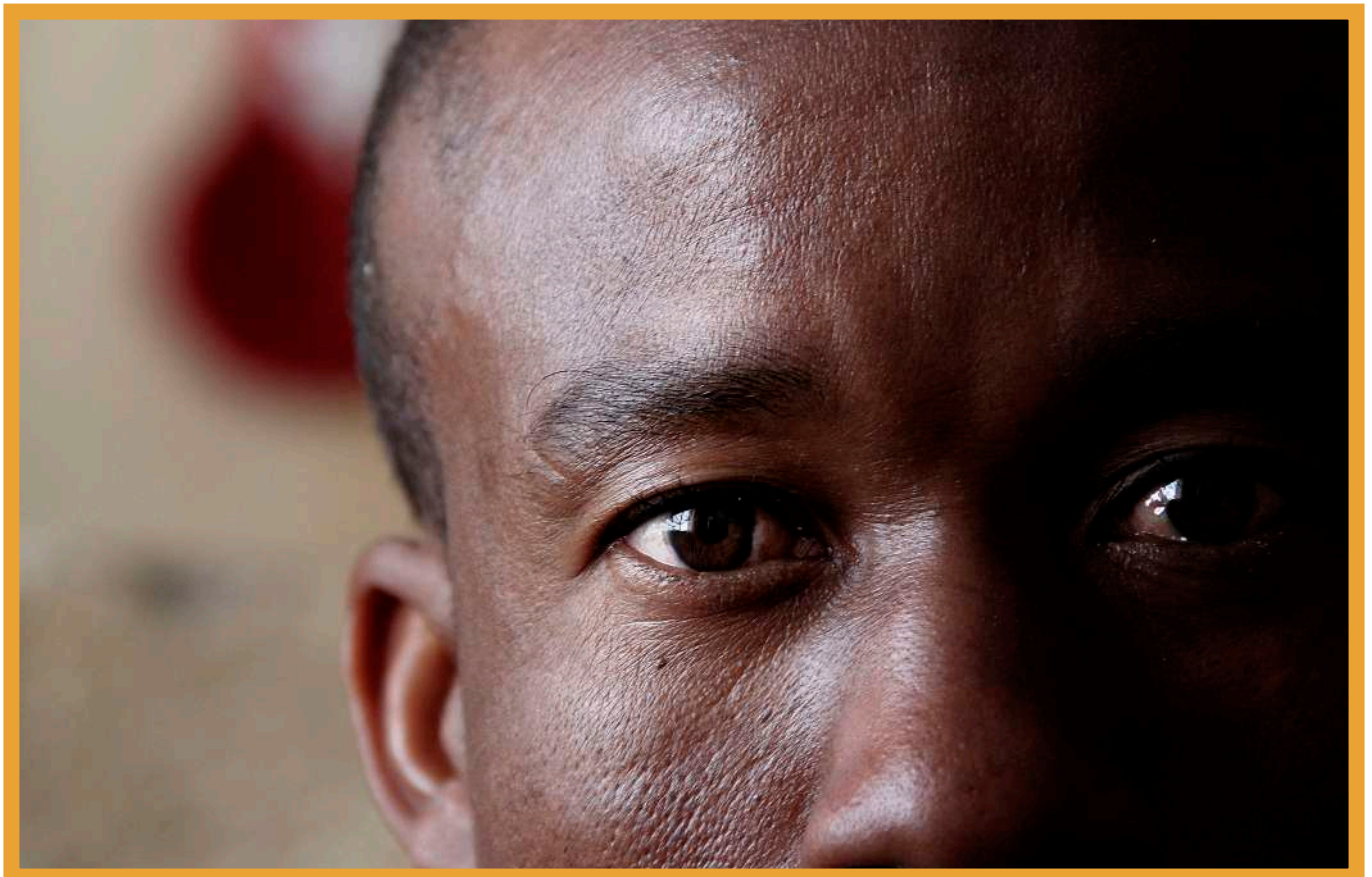
marginalisés pour qu'ils puissent bénéficier d'une éducation de qualité. Dans beaucoup de ces établissements, les jésuites ont développé des approches pédagogiques innovantes qui respectent les cultures et les coutumes de ces groupes tout en leur offrant une éducation qui les aide à sortir de leur marginalisation, à faire valoir leurs droits et à défendre leur dignité humaine.

Enfin, il convient également de reconnaître le service d'éducation rendu par le Service Jésuite des réfugiés (JRS) en faveur des personnes qui ont fui des situations de violence et de persécution et qui vivent dans des camps de réfugiés. C'est le père Arrupe qui, en 1980, a lancé un appel à la Compagnie pour qu'elle prenne soin de ceux qui fuyaient la guerre du Vietnam. Ainsi commença ce qui est aujourd'hui un important apostolat de la Compagnie avec une dimension éducative significative. De nos jours, le JRS compte plus de 350 écoles d'enseignement élémentaire et de nombreux autres projets d'éducation non formelle afin d'offrir une éducation d'espérance à ceux qui peuvent sans doute être comptés comme les plus pauvres parmi les pauvres.

Le défi d'éduquer à une foi qui promeut la justice continue. Aujourd'hui plus que jamais, les établissements éducatifs sont conscients de ce défi et de la nécessité d'intégrer pleinement les deux dimensions fondamentales du service de la foi et de la promotion de la justice. Il est vrai, comme le reconnaît le P. Général Sosa,

que nous avons beaucoup progressé mais que nous devons aussi continuer ce discernement pour que les paroles provocatrices d'Arrupe continuent à nous guider :

« Voici le type d'homme que nous devons former, le type d'homme que nous devons devenir, si nous voulons servir cet idéal évangélique de justice : l'homme pour les autres, l'homme nouveau, spirituel, c'est-à-dire conduit par l'Esprit, qui transforme la face de la terre » (Arrupe, n.18).



LA MISSION FOI-JUSTICE ET LE PÈLERINAGE POUR RÉTABLIR DE BONNES RELATIONS AVEC LES PEUPLES AUTOCHTONES DU CANADA



Peter Bisson, S.J. (CAN)

L'unité de la mission foi-justice découle de sa réalité spirituelle sous-jacente. Cette réalité est la présence et l'activité du Seigneur crucifié et ressuscité parmi nous. Cela inclut la manière dont Il nous invite à nous joindre à Lui dans Son œuvre et la manière dont nous sommes transformés par notre rencontre avec Lui.

Le décret 4 de la CG 32, « Notre mission aujourd'hui : le service de la foi et la promotion de la justice », a eu un impact considérable sur la province jésuite du Canada et sur moi-même. Bien qu'il nous ait changés à bien des égards, j'aimerais discuter de la manière dont il a transformé notre relation avec les peuples autochtones, en particulier à travers les consolations obscures de la troisième semaine des Exercices spirituels.

La reconnaissance par la CG 32 que la justice sociale est une partie constitutive du service de la foi a progressivement changé notre compréhension des « missions autochtones » traditionnelles au Canada. Elle nous a aidés à réaliser que nous ne sommes pas ici seulement pour donner, mais aussi pour recevoir et apprendre, en particulier sur la valeur des

spiritualités autochtones. Elle nous a également préparés à accepter notre propre contribution à la colonisation et ses effets dévastateurs sur les peuples autochtones.

Ce changement ne s'est pas produit simplement en lisant le décret 4 puis en réfléchissant à notre travail. Le décret 4 nous a plutôt aidés à naviguer dans des courants confus et une histoire complexe, marquée par de nombreux rebondissements et turbulences.

Un contexte important de notre histoire est la Commission de vérité et réconciliation du Canada (CVR), qui a travaillé de 2008 à 2015. Sa mission était de recueillir et de documenter les témoignages des Autochtones qui avaient fréquenté les pensionnats indiens au Canada lorsqu'ils étaient enfants, et de leur offrir un forum sûr pour discuter de leurs expériences afin de reconnaître publiquement les expériences néfastes vécues par ces enfants et les conséquences persistantes de ces préjudices. L'espoir était que cette reconnaissance puisse contribuer à leur guérison et favoriser la réconciliation entre eux et le peuple canadien, le gouvernement du Canada, propriétaire des écoles, et les Églises chrétiennes qui les géraient.

Les pensionnats indiens ont fonctionné du début du XIXe siècle jusqu'aux années 1990. Les jésuites en ont dirigé



Peter Bisson, S.J. est un prêtre jésuite canadien et ancien provincial des jésuites du Canada anglophone. Il a exercé des fonctions de leadership, notamment comme socius du provincial et directeur du Forum jésuite pour la foi et la justice sociale. Son ministère a compris l'aumônerie dans les prisons et les hôpitaux, la défense des réfugiés ainsi qu'un travail académique comme professeur adjoint d'études religieuses. Il détient des diplômes avancés en théologie, en divinité, en philosophie et en sciences religieuses.

une, qui a fermé ses portes en 1958. Elle était située sur la rive nord du lac Huron, dans la région d', où les jésuites exerçaient leur ministère depuis les années 1840. Ces écoles s'inscrivaient dans la stratégie du gouvernement canadien visant à consolider la colonisation du territoire. Elles avaient pour objectif d'éradiquer les cultures autochtones en « réduisant » leurs enfants selon les coutumes euro-canadiennes. À cette fin, les écoles séparaient les enfants de leurs familles, de leurs communautés, de leurs cultures, de leurs langues et de leurs spiritualités. De nombreuses écoles sont également devenues des lieux d'abus, notamment physiques et sexuels. En coopérant avec le gouvernement dans la gestion et le personnel des pensionnats, les Églises ont mélangé évangélisation et colonisation. Si de nombreux membres du clergé étaient de bons enseignants sincères, la plupart du personnel partageait néanmoins dans une certaine mesure les attitudes colonisatrices dominantes d'une grande partie de la population canadienne.

Le 31 mai 2012, j'ai pris mes fonctions de provincial des jésuites du Canada anglais. C'était également le premier jour d'une grande assemblée régionale de la Commission de vérité et réconciliation à Toronto. On m'avait informé que peu de représentants officiels de l'Église catholique seraient présents, et qu'il était donc important que j'y assiste en tant que provincial jésuite et que je sois visiblement présent en tant que prêtre catholique. Lorsque je suis entré dans le centre des congrès du centre-ville dans ma tenue ecclésiastique, j'ai réalisé que j'avais commis une terrible erreur. Les participants autochtones



semblaient visiblement mal à l'aise en ma présence. Au lieu d'être un symbole de paix, de solidarité et de réconciliation, mon col romain semblait déclencher des souvenirs traumatisants d'abus subis dans les pensionnats. J'ai essayé de « m'habiller plus décontracté » en retirant l'étiquette de mon col et en enlevant ma veste, mais il était toujours évident que j'étais prêtre.

Je me sentais gêné, honteux et vulnérable. J'étais également confus que ce qui était si important pour moi, ma vocation et ma mission, semblait menacer les peuples autochtones. Mes désirs les plus sacrés me semblaient corrompus par mes angles morts qui masquaient les liens historiques entre l'évangélisation et la colonisation. Même si j'avais envie de me réfugier dans le confort des autres membres de l'Église présents à la réunion, je sentais qu'il était important pour moi d'être avec les Autochtones et de ressentir de la honte et de la vulnérabilité face à notre responsabilité collective dans leurs souffrances. Même si je me sentais mal à l'aise, je reconnaissais que mon inconfort n'était rien comparé aux bouleversements et à la violence que les Autochtones ont subis pendant des générations.

Une fois que j'ai accepté mon propre malaise et que j'ai cessé de me concentrer sur moi-même, j'ai remarqué qu'aucun Autochtone n'était impoli à mon égard. Certains ont même essayé de me mettre à l'aise. J'étais là, susceptible de raviver des souvenirs traumatisants, et certains de ceux qui avaient vécu ces souvenirs tendaient la main vers moi. Cela m'a brisé le cœur.

Ma capacité à assumer la responsabilité collective humiliante des torts causés aux peuples autochtones ne venait pas seulement de mes ressources spirituelles personnelles. Elle s'inscrivait dans une histoire plus large.

Lorsque les premières allégations d'abus sexuels commis par des jésuites sur des enfants autochtones ont été rendues publiques à la fin des années 1980, nous n'y avons pas cru. Les victimes nous ont alors poursuivis en justice. Nous étions indignés et avons réagi de la même manière, en utilisant la loi comme une arme. Après mûre réflexion et discernement, nous avons réalisé que nous traitions d'anciens amis comme des ennemis. Nous avons également commencé à remarquer des similitudes dans les allégations et avons constaté que nos propres archives confirmaient bon nombre des faits qui nous étaient rapportés. Nous avons commencé à écouter sans porter de jugement, à agir de manière moins défensive et à prendre les allégations plus au sérieux. Finalement, nous avons reconnu le mal que nous avons causé en participant au système des pensionnats et en contribuant à la colonisation en général. En reconnaissant notre responsabilité dans le mal causé, nous avons également cherché à le réparer.

Le changement dans notre façon d'écouter les peuples autochtones et la reconnaissance que la colonisation avait façonné notre évangélisation m'ont permis de marcher avec les peuples autochtones avec sincérité et plus de détermination. Cela m'a permis d'accepter la honte et la confusion qui ont accompagné le fait d'avoir déclenché des souvenirs traumatisants lors du rassemblement régional de la CVR à Toronto en 2012. Les changements qui ont suivi nous

ont fait avancer sur cette voie de la conversion et de la décolonisation. Le changement le plus important a été le discernement communautaire à l'échelle de la province en 2015 sur nos priorités. La première priorité qui est ressortie était la spiritualité ignatienne, ce qui n'était pas surprenant. La deuxième priorité, cependant, était surprenante : les relations avec les peuples autochtones. Cette expression ne signifiait pas le ministère auprès des peuples autochtones (ce que nous entendions auparavant par « missions autochtones »), mais le ministère avec les peuples autochtones, en particulier les catholiques autochtones. Cela signifiait également que ce partenariat devait influencer nos autres ministères et ne pas être l'affaire d'un seul secteur apostolique. Cette nouvelle priorité est née de la prise de conscience que tout au long de l'histoire des jésuites au Canada, nous avons donné le meilleur de nous-mêmes lorsque nous étions en bonnes relations avec les peuples autochtones. À la fin de cet exercice, un ancien autochtone, qui travaillait avec nous depuis 40 ans, a déclaré : « Enfin, je me sens reconnu. Enfin, je me sens comme un ami. »

Il a fallu de nombreuses humiliations pour nous faire passer d'une attitude paternaliste à une attitude de partenariat et d'apprentissage mutuel. La reconnaissance de notre propre responsabilité a été une grâce importante de la première semaine qui nous a permis d'accepter la vérité sur la façon dont les peuples autochtones voyaient notre histoire, et qui nous a également ouverts à d'autres grâces. Rester fidèles à une relation difficile avec les peuples autochtones, avec les humiliations liées au fait d'affronter notre vérité et d'être prêts à souffrir pour rester en relation, a été pour nous une grâce longue et transformative de la troisième semaine. Nous n'aurions pas pu rester dans ces relations sans admettre que nous avons laissé la colonisation affecter notre évangélisation. Cette admission n'aurait d'ailleurs pas été possible sans la conscience critique qui a accompagné l'engagement de la CG 32 en faveur de la justice et de la foi, ainsi que son désir d'être aux côtés des personnes marginalisées. Elle n'aurait pas non plus été possible sans l'amitié des peuples autochtones et la liberté d'avoir des conversations difficiles avec eux.

C'est le troisième degré d'humilité de la deuxième semaine des Exercices et les longues et douloureuses consolations de la troisième semaine qui ont finalement commencé à transformer le déséquilibre du pouvoir d'entre nous et les peuples autochtones, en particulier les catholiques autochtones. Nous sommes passés d'une position « supérieure » aux peuples autochtones que nous servions à celle de partenaires, d'amis et d'alliés, et même à celle d'assistés, comme l'a souligné l'Ancien. Nous étions moins des agents de la colonisation que des novices apprenant de nos partenaires autochtones, travaillant à la décolonisation.

**« Me voici...
un possible
déclencheur
de souvenirs
traumatiques,
et certaines
personnes
portant ces
souvenirs
venaient vers
moi. Cela m'a
brisé le cœur.
»**

**« Enfin, je me
sens reconnu.
Enfin, je me
sens comme
un ami. »**





Je voudrais maintenant invoquer la CG 34 (1995) pour approfondir mon interprétation de notre expérience. Les décrets missionnaires de la CG 34 (Serveurs de la mission du Christ, Notre mission et la justice, Notre mission et la culture, Notre mission et le dialogue interreligieux) ont confirmé la mission foi-justice de la CG 32, non pas par des arguments moraux ou des justifications théologiques, mais par l'expérience religieuse. Ils ont montré comment la Compagnie a rencontré le Christ crucifié et ressuscité à l'œuvre dans ces aspects de la mission dans le monde, et comment elle en a été transformée. La CG 34 a confirmé la mission foi-justice en montrant comment la Compagnie a rencontré Jésus à travers cette mission. De cette manière, les décrets ont reconnu les réalités spirituelles qui sous-tendent nos activités missionnaires.

Les jésuites au Canada ont rencontré le Seigneur dans les peuples autochtones, en particulier en restant à leurs côtés malgré leurs critiques justifiées et nos sentiments d'humiliation et de repentance. Le Seigneur était déjà là et nous invitait à être avec lui. Mais si nous avons vraiment rencontré le Christ crucifié et ressuscité, alors nous aurions dû être transformés. Comment ?

Nous avons connu deux types de transformation, l'une dans la façon dont nous nous percevions, l'autre dans la façon dont nous percevions les peuples autochtones. Nous nous voyions comme certains vieux livres d'histoire canadienne nous décrivaient : comme des missionnaires et des enseignants altruistes qui, avec d'autres missionnaires, ont contribué à apporter l'Évangile et la civilisation à ce qui est devenu plus tard le Canada. Depuis, les peuples autochtones nous ont appris que cette vision était incomplète. De plus, elle masquait la manière dont les efforts d'évangélisation ont contribué à la colonisation et à ses séquelles néfastes, notamment les cas d'abus. Les peuples autochtones dont nous étions les plus proches savaient tout cela, mais ils ne nous ont pas chassés. À un certain moment de notre histoire commune, nous avons réalisé que ces mêmes peuples autochtones

nous apportaient leur ministère. Notre vision de nous-mêmes est donc devenue plus humble, plus réaliste, et nous avons commencé à nous considérer moins comme un peuple « supérieur » ayant quelque chose à offrir et davantage comme des compagnons des peuples autochtones, partageant nos dons et œuvrant pour le bien commun.

Notre vision des peuples autochtones a également changé. Nous les considérons moins comme des personnes ayant subi de terribles traumatismes et ayant besoin de notre aide, et davantage comme des êtres humains dotés de dons spirituels extraordinaires, avec lesquels nous devrions être partenaires et alliés dans notre travail pour le Royaume de Dieu. Permettez-moi de souligner deux de leurs dons. Le premier est la place centrale de la spiritualité dans tous les types de travail et dans une société saine. Il serait très rare de trouver des éléments spirituels marginalisés ou privatisés dans les cultures autochtones. L'autre don spirituel est la place centrale de la Création dans la spiritualité. Une relation juste avec la terre est un élément fondamental d'une relation juste avec le Créateur et fait partie du chemin vers Dieu. Il me semble que les spiritualités autochtones peuvent nous aider à comprendre ce que signifie une conversion écologique intégrale et nous aider à embrasser une vie de réconciliation dans trois dimensions : avec Dieu, avec les autres et avec la Création.

La Compagnie de Jésus au Canada a été transformée pour le mieux par les difficultés et les défis liés à la recherche de relations justes avec les peuples autochtones. C'est là que nous avons rencontré le Christ crucifié et ressuscité. Notre chemin vers le Seigneur a été un chemin de recherche de la justice, qui a souvent impliqué notre propre transformation. C'est Lui qui est l'agent principal de la mission ici, pas nous. La grâce de la foi et de la justice peut être complexe, mais elle est une, car Il est un et Sa mission est une.

« Nous avons commencé à nous voir moins comme des personnes "supérieures" et davantage comme des compagnons partageant leurs dons pour le bien commun. »

UNE SPIRITUALITÉ UNIVERSELLE POUR NOTRE TEMPS

Soosai E. Lawrence, S.J. (PAT)

La Compagnie de Jésus a écouté la voix de Dieu au cours de différentes décennies et a exprimé son identité ainsi que sa mission pendant et après la conclusion de ses Congrégations générales successives.

La CG 32 a déclaré que la foi et la justice doivent aller de pair et que la promotion de la justice est essentielle pour grandir dans une foi authentique et sincère. La lutte pour les pauvres et les marginalisés, un thème répété par de nombreuses CG, est un engagement que chaque jésuite hérite de Jésus, notre chef, qui s'est toujours tenu aux côtés des pauvres. La CG 34 a mis l'accent sur la nature globale de notre mission, en reliant la foi, la justice, l'inculturation et le dialogue avec les autres religions et cultures. La CG 36, quant à elle, a appelé chaque jésuite à la conversion spirituelle en se réconciliant avec Dieu, l'humanité et la création pour promouvoir la justice, la paix et le soin de notre maison commune.

En tant que jésuite travaillant dans le domaine du dialogue interreligieux pour la paix et l'harmonie, les documents de la CG 32 et des Congrégations générales successives m'ont inspiré et motivé à avoir une vision globale de notre vie et de notre mission jésuites. Les Congrégations générales ont ouvert mon esprit et mon cœur pour aller de l'avant en union avec nos frères et sœurs d'autres religions et cultures, pratiquant une spiritualité universelle, afin de promouvoir la justice, la paix, la joie et l'espérance dans le monde d'aujourd'hui.





Dans le monde moderne, nous observons que chaque groupe religieux, culturel ou national promeut souvent sa propre spiritualité sectaire, source de division, spécifique et fondamentaliste pour renforcer sa propre domination sur les autres. Cette tendance peut conduire à des conflits. En revanche, une spiritualité universelle est une spiritualité partagée et bénéfique pour tous les groupes, religions, nations, races, cultures et traditions. Elle promeut la justice, la paix, l'harmonie, l'amitié, la collaboration et le progrès collectif de tous les groupes et nations du monde. Par conséquent, une telle spiritualité universelle serait vraiment agréable et acceptable pour tout le monde, et c'est certainement la nécessité du moment pour notre monde plein de guerres et de souffrances. Quelles seraient les principales caractéristiques d'une telle spiritualité universelle ?

Avant d'explorer ses caractéristiques clés, nous devons définir le sens du mot «spiritualité». Nous pouvons le décrire simplement comme un processus dynamique et vivant - plutôt un processus psychologique ou immatériel en action - qui émane d'un individu et s'étend au-delà de cette personne pour atteindre toutes les réalités qui l'entourent ou qui lui sont liées. Alors que l'ego est une force psychologique centripète, intérieure et centrée sur elle-même, qui confine le cœur d'une personne à son propre corps matériel et à son orgueil, la spiritualité est une force psychologique centrifuge, extérieure et orientée vers l'autre, qui élargit le cœur à l'univers infini, aux êtres, à l'éternité et à l'Être suprême (Dieu). Par conséquent, la spiritualité favorise toujours des relations harmonieuses entre une personne et tous les êtres et réalités qui l'entourent. La force motrice de la spiritualité d'une personne est son système de croyances, sa vision du monde, ses valeurs et ses attitudes. Sur la base de ces divers systèmes de croyances et de valeurs, nous pouvons identifier différents types de spiritualités, tels que la spiritualité catholique, la spiritualité bouddhiste, la spiritualité islamique, la spiritualité tribale et d'autres encore.



Soosai E. Lawrence, S.J. est un prêtre jésuite indien de la Province de Patna. Il est entré dans la Compagnie de Jésus en 1983 et s'est fait connaître pour son travail pionnier dans le dialogue interreligieux, en particulier dans les relations entre le bouddhisme et le christianisme. Ses années de ministère à Bodhgaya ont approfondi son engagement envers le bouddhisme et inspiré son intérêt pour la psychospiritualité bouddhiste. Il a également développé des programmes éducatifs et spirituels — tels qu'un programme de développement de l'esprit mis en œuvre dans des écoles du nord de l'Inde — visant à favoriser la croissance psychospirituelle et l'harmonie interreligieuse.

Bien que les spiritualités de toutes les religions et traditions soient centrifuges par nature (transcendance de soi et ouverture à d'autres réalités) et qu'elles partagent de nombreux traits communs, une spiritualité religieuse particulière peut ne pas trouver d'écho auprès d'une personne d'une autre confession. Par conséquent, imposer son système de valeurs et sa spiritualité aux autres peut conduire à la haine, aux conflits et à la violence. Cette situation est évidente dans le monde d'aujourd'hui. Il est donc urgent de découvrir une spiritualité universelle qui s'adresse aux personnes de toutes les religions et traditions et qui soit acceptable pour elles. Une telle spiritualité universelle favoriserait le respect mutuel, l'attention, la coopération, le partage, la justice, la paix, la confiance, la joie, la miséricorde et le bonheur entre des personnes de cultures, de nations et de religions différentes. Nous devons promouvoir cette spiritualité universelle partout dans le monde. Comment pouvons-nous y parvenir ? Quelles sont les valeurs, les attitudes et les principes directeurs qui inspireront et soutiendront une telle spiritualité universelle ?

Cela m'amène à réfléchir aux valeurs, aux attitudes et aux principes directeurs qui permettraient d'éveiller une spiritualité universelle chez les humains, ce qui favoriserait la coexistence pacifique, une écologie saine et la durabilité dans le monde. À mon avis, le premier principe directeur d'une spiritualité universelle serait, sans aucun doute, le suivant :

1. Prendre soin de notre maison commune, la Terre-Mère (Éco-spiritualité)

Cette préoccupation pour l'écologie et la Terre nourricière a été soulignée aujourd'hui par des scientifiques, des écologistes et des chefs spirituels comme Sa Sainteté le Pape François et Sa Sainteté le Dalai-Lama. De nombreuses religions soulignent également l'importance de prendre soin de la Terre nourricière. Aucun autre phénomène physique de notre existence ne nous relie aussi étroitement que notre chère Terre nourricière. La Terre, en tant que notre mère, nous fournit tous les éléments essentiels à notre survie - celle de l'humanité - et à celle de la biosphère : l'air, l'eau, le feu, la nourriture, les vêtements, les abris, les minéraux, la technologie, la médecine, la vie, le bonheur, l'espoir et les expériences spirituelles. La pénurie, la pollution et le déséquilibre de l'un de ces éléments dans

n'importe quelle partie du monde ont un impact sur le bien-être de l'humanité tout entière. L'épidémie mondiale de coronavirus, qui a débuté dans un coin du monde mais qui a rapidement touché tous les autres, en est un excellent exemple. Cette expérience démontre clairement que la spiritualité universelle devrait avoir pour principe directeur de prendre soin de la Terre-Mère et de ses éléments (éco-spiritualité).

2. Le soin de la solidarité et de la moralité humaines

Pour prendre efficacement soin de la Terre nourricière et de l'environnement, nous avons besoin de solidarité, de collaboration et de coopération entre toutes les nations afin de protéger et de préserver la Terre de divers dangers. Même si une nation poursuit une industrialisation non scientifique, cela peut affecter l'ensemble de l'écosystème car nous sommes tous interconnectés. Par conséquent, la solidarité humaine et les efforts collectifs entre les nations sont essentiels.

Pour renforcer cette solidarité humaine, nous devons aborder la question de la moralité humaine, car l'absence de moralité conduit à la division, à l'oppression, à l'exploitation, à des préjudices mutuels ainsi qu'à la destruction de la Terre. Aujourd'hui, les problèmes mondiaux tels que le déséquilibre écologique, la déforestation, la pauvreté et la violence résultent de l'incapacité de l'humanité à défendre des valeurs, des attitudes et des comportements moraux. La morale humaine nous rappelle notre dignité, notre honneur, notre responsabilité, nos devoirs et les impératifs que nous devons suivre pour une coexistence juste et pacifique.

Ainsi, la spiritualité universelle, qui vise un ordre social juste et pacifique, doit favoriser une moralité universelle qui promeut la solidarité humaine. La question est de savoir ce qui peut assurer la croissance de la solidarité et de la moralité parmi les humains. Cela nous amène au troisième principe directeur de la spiritualité universelle.

3. Les relations interreligieuses, l'édification et le développement spirituel

Une vraie religion vise à unir les gens avec la puissance suprême (comprise comme Dieu dans de nombreuses religions, mais comme le Dharma dans le bouddhisme) et à promouvoir la moralité et la spiritualité au sein de l'humanité. Cependant, comme nous l'avons vu précédemment, la religion individuelle peut parfois devenir triomphaliste, sectaire et source de division. C'est pourquoi la spiritualité universelle doit toujours encourager l'engagement et l'enrichissement interreligieux afin que toutes les religions travaillent ensemble pour

la coopération, la collaboration, l'unité et la solidarité entre les humains, plutôt que d'encourager la comparaison, la compétition, la division et la domination. Ainsi, l'engagement et l'enrichissement interreligieux sont parmi les meilleurs moyens de promouvoir la solidarité humaine.

En outre, la recherche d'une croissance morale et spirituelle à travers les religions nous aide à identifier les valeurs morales et spirituelles humaines universelles qui profitent à tous les peuples, indépendamment de leur religion ou de leur nation. De nombreux gourous spirituels issus de milieux culturels et religieux différents ont identifié la cupidité (née de l'appétit), la haine (née de l'orgueil) et le mensonge (ignorance) comme les racines du mal et de l'immoralité dans le monde. Ils expliquent que l'avarice, l'attachement et le désir d'amasser des richesses, des plaisirs et des ressources illimitées découlent de la cupidité, ce qui conduit à l'inégalité, à la pauvreté, à l'exploitation de l'environnement et à l'agitation sociale. L'orgueil (ego) engendre tous les maux tels que la colère, la vengeance, les conflits, la violence, les courses aux armements, les guerres et la destruction, qui se traduisent par d'immenses souffrances, des catastrophes écologiques, l'insécurité et le désespoir. L'avidité et la haine trouvent leur origine dans la fausseté ou l'adhésion au mensonge. La question clé est donc la suivante : comment libérer l'humanité de l'avidité, de la haine, de l'orgueil et de la fausseté qui sont à l'origine de toutes les formes de souffrance et de mal ? La réponse à cette question renvoie au quatrième principe de la spiritualité universelle.

4. La recherche commune de la vérité

Quelle est l'importance de la Vérité dans nos vies ? Lorsque nous examinons les différentes religions et leurs points de vue sur la Vérité, certains faits deviennent clairs. Les traditions védiques hindoues déclarent que "la vérité triomphera". Le Seigneur Bouddha a déclaré que

« Il n'existe aucun autre phénomène physique dans notre existence qui nous relie d'aussi près que notre chère Terre Mère. »

“Connaître les choses telles qu’elles sont réellement et se comporter en conséquence libère de toutes les souffrances”. Il faut donc atteindre la Sagesse, qui est la Vérité de toutes choses, pour se libérer. Le Seigneur Jésus-Christ a prêché que “La Vérité vous libérera” et a ajouté : “Je suis venu rendre témoignage à la Vérité”. Les athées sont également d’accord pour dire qu’ils sont “prêts à accepter la Vérité sur n’importe quel sujet, mais pas la croyance d’une religion”. Le Mahatma Gandhi, qui est devenu un leader mondial au 20e siècle, a résumé l’essence de toutes les religions comme suit : “Toutes les religions sont des chemins différents qui recherchent la même Vérité. Il n’y a pas de religion plus élevée que la Vérité et la Justice.”

D’après ce qui précède, nous comprenons que presque toutes les religions mettent l’accent sur la vérité en tant que fondement de notre liberté, de notre libération et de notre bonheur. Mais pourquoi la vérité est-elle si vitale dans nos vies ? C’est parce que suivre la vérité nous aide à reconnaître le mal et le péché dans notre vie, et encourage la réconciliation avec tous les êtres de notre existence. Cela conduit au pardon, à la justice et à l’harmonie à tous les niveaux. Par conséquent, une recherche commune de la vérité par le biais du dialogue interreligieux est essentielle pour promouvoir la moralité au sein de l’humanité par le biais de la réconciliation. La réconciliation devient alors notre prochain principe directeur crucial dans la spiritualité universelle.

5. La promotion de la réconciliation par la compassion et la miséricorde

Comme nous en faisons tous l’expérience dans notre vie, ce n’est que lorsque nous acceptons les dures vérités (à la fois les qualités positives et négatives) sur nous-mêmes que nous devenons humbles, honnêtes, repentants, purifiés, transformés et authentiques. Individuellement, lorsqu’une personne devient vraie et honnête avec elle-même, elle accepte humblement ses fautes, ses erreurs, ses méfaits et ses vertus, et passe par un processus de réalisation de soi, de repentir, de réconciliation, de transformation, d’acceptation de soi, et atteint la paix intérieure et le bonheur. Le mot « réconciliation » signifie « faire la paix avec », « se lier d’amitié avec » ou « se retrouver » avec soi-même et avec d’autres êtres et personnes.

Dans la réconciliation à quatre voies, une personne commence par a) se réconcilier avec elle-même et passe par b) se réconcilier avec la puissance suprême (Dieu ou

Dharma), c) se réconcilier avec les autres êtres humains et d) se réconcilier avec la nature, avec ses éléments et ses créatures. Cette réconciliation quadruple incite la personne à renoncer à l’avidité, à l’attachement, à l’orgueil et à la haine, et à grandir dans la simplicité, le partage, l’humilité et la compassion. Elle lui permet ainsi d’atteindre la crédibilité personnelle, l’authenticité, l’intégrité et l’harmonie avec tous les êtres de notre existence. Ce qui favorise à son tour la joie, le bonheur, la sécurité et l’espoir dans sa vie.

Ainsi, nous constatons que la promotion de la recherche des vérités par le biais du dialogue interreligieux dans le cadre de la spiritualité universelle favorise la réconciliation générale, conduisant à l’intégrité, à l’authenticité, à la simplicité, à la générosité, à l’humilité, à la compassion, à la pureté et à la paix chez les individus. Par conséquent, dans la spiritualité universelle, la promotion de la réconciliation est un principe directeur fondamental. L’esprit de réconciliation recherchera certainement la justice et la responsabilisation des plus faibles et des plus pauvres dans nos sociétés et nos nations. Par conséquent, ce sera notre principe directeur suivant dans la spiritualité universelle.

6. L’autonomisation des plus faibles par la justice

La réconciliation fondée sur la vérité nous incitera certainement à rendre justice aux groupes les plus vulnérables et les plus marginalisés de nos nations et de nos sociétés, qui souffrent depuis longtemps. Les pauvres sur le plan matériel, les handicapés physiques et mentaux, les jeunes filles, les femmes, les malades et les personnes âgées de notre communauté doivent faire l’objet d’une attention particulière afin de garantir leur sécurité, leur bien-être, leur autonomisation et leur vie paisible. En les soutenant et en leur donnant les moyens d’agir, nous favoriserons la paix, le bonheur, l’espoir, la miséricorde et l’harmonie en eux, entre nous et dans la société tout entière.

7. Promouvoir l’esprit de recherche du sens et du but de la vie

La recherche d’un sens et d’un but à la vie est un aspect fondamental de chaque personne. Cette quête de sens est essentielle à la dimension spirituelle et à la vie de chaque individu. Par conséquent, dans la spiritualité universelle également, l’esprit de recherche du sens et du but de la vie doit être un principe directeur essentiel. Pour favoriser cette quête en chacun, des pratiques spirituelles

telles que l’introspection, l’union constante avec la puissance suprême (Dieu), la méditation, l’auto-évaluation, l’auto-purification et la réalisation de soi - qui conduisent à la liberté intérieure, à la compassion et à l’esprit de service - devraient être inculquées à chacun. C’est cet effort spirituel au sein de la spiritualité universelle qui éclairera les individus et leur donnera les moyens de pratiquer sincèrement les six autres principes directeurs de la spiritualité universelle mentionnés ci-dessus.

Conclusion

Bien que tout le monde aspire à la justice, à la paix, à la réconciliation, à l’harmonie, à l’amour, à la compassion, à la miséricorde et à l’espoir dans sa vie, le chemin pour y parvenir reste un mystère pour beaucoup. La spiritualité universelle présentée ici offre l’espoir d’une voie plus efficace pour atteindre ces vertus profondément désirées.

Puissent les principes directeurs de cette spiritualité universelle, à savoir :

1. Prendre soin de notre maison commune, notre mère la terre (éco-spiritualité) ;
2. Le souci de la solidarité et de la moralité humaines ;
3. L’établissement de relations interreligieuses et le développement spirituel ;
4. La recherche commune de la vérité ;
5. La promotion de la réconciliation par la compassion et la miséricorde ;
6. La responsabilisation des plus faibles par la justice ;
7. Promouvoir l’esprit de recherche du sens et du but de la vie, nous éclairer, nous responsabiliser, nous inspirer et nous pousser à devenir des porteurs de flambeau dans le monde moderne, comme des étoiles brillantes de justice, de paix, de réconciliation, d’harmonie, de joie, de miséricorde, d’espoir et de bonheur sur terre.



UN PARCOURS JÉSUITE À TRAVERS LES FRONTIÈRES SOCIÉTALES, LE DIALOGUE ET L'ESPÉRANCE



Ignatius Ismartono, S.J. (IDO)

« Ce sentiment de différence n'était pas toujours hostile, mais il apportait constamment la conscience d'être observé, scruté ou mal compris. »

Arrivé à quatre-vingts ans, je me surprends à réfléchir à toutes ces années écoulées et bien remplies, mais aussi à toutes ces vies que j'ai eu le privilège de côtoyer. Mon parcours de jésuite m'a amené à travers des villages, des campus, des rassemblements interconfessionnels et des centres de crise. Au cours des quinze dernières années, j'ai été profondément engagé avec une organisation humanitaire œuvrant principalement auprès des victimes de migrations forcées et de trafic d'êtres humains ; avec celles et ceux qui sont déplacés par la tromperie, la violence ou la pauvreté et qui sont souvent oubliés par la société.

Toutefois, ma formation a commencé bien longtemps auparavant. Lorsque j'étais jeune suite, on m'a demandé de servir à titre de prêtre paroissial dans un village éloigné ; un endroit qui était à l'époque encore très isolé et sous-développé. C'est là que j'ai appris ce que c'est que de faire partie d'une communauté ayant peu de ressources, mais qui vit avec beaucoup de dignité. Après deux ans, j'ai déménagé en ville où j'ai travaillé pendant treize ans comme aumônier universitaire et professeur de théologie catholique dans une université étatique. Plus tard, on m'a confié le rôle de secrétaire général pour le dialogue interreligieux à la Conférence des évêques catholique d'Indonésie ; un poste que j'ai occupé pendant neuf ans. Enfin, pendant six ans j'ai travaillé au centre de crise de la même conférence ; je m'occupais alors des urgences sociales et pastorales, tant soudaines que structurelles.

Une prise de conscience importante s'est produite pour moi vers l'âge de vingt ans. C'est à partir de ce moment-là que j'ai commencé à comprendre ce que cela signifiait réellement de vivre comme un membre d'un groupe minoritaire au milieu d'une majorité musulmane. Jusqu'à ce moment-là j'avais pris bien des choses pour acquises. Mais une fois que j'ai intégré la société plus élargie, particulièrement

dans les milieux universitaire et politique, j'ai commencé à ressentir réellement ce que signifiait être « l'autre. » Ce sentiment de différence n'était pas toujours hostile, mais il a été accompagné d'une conscience constante d'être observé, scruté ou incompris.

Au cours des années, j'ai reconnu certains modèles récurrents : des comportements, des perceptions et des structures qui ont façonné mes expériences dans des contextes très différents. Alors que les histoires et les environnements peuvent varier, les dynamiques sous-jacentes se ressemblent souvent. J'ai identifié au moins quatre de ces modèles qui continuent de résonner dans ma mémoire et mes réflexions.

1. Stigmatisation, marginalisation, victimisation

À maintes reprises, j'ai vu des personnes se faire étiqueter et mettre de côté, et éventuellement être réduites à être des objets de pitié ou de mépris. Par exemple, quand je travaillais avec les travailleurs migrants, j'ai rencontré de nombreuses femmes qui avaient été l'objet d'une traite sous guise de travail domestique et qui avaient abouti à l'étranger, abusées et sans papier. À leur retour, au lieu d'être accueillies, elles étaient souvent blâmées pour leurs souffrances ou, pire, elles étaient traitées d'échec moral. Leur traumatisme n'était pas seulement physique, mais aussi profondément social. La société transforme souvent les victimes en coupables.



Ignatius Ismartono, S.J. est un prêtre jésuite indonésien connu pour son engagement durable en faveur de la justice sociale, du dialogue interreligieux et de l'accompagnement des communautés vulnérables. Son ministère l'a conduit des villages reculés aux régions marquées par les conflits, où il a travaillé étroitement avec des populations marginalisées et blessées, développant une profonde compréhension de la souffrance humaine et de la résilience.

Un exemple particulièrement tragique et politique consiste en l'expérience de celles et ceux qui ont été accusés d'être communistes lors des purges anticommunistes qui se sont déroulées en Indonésie après 1965. Plusieurs ont été emprisonnés sans jugement, et leurs identités ont été marquées de l'étiquette « eks tapol » (ancien prisonnier politique), le tout imprimé sur leurs cartes d'identité. Cette étiquette a mené à une marginalisation qui a duré toute leur vie. Ils ne pouvaient pas entrer dans la fonction publique, leurs enfants étaient bannis des académies militaires et souvent aussi des universités publiques, et ils étaient socialement ostracisés. Une simple accusation entraînait la détention, la surveillance et le soupçon social. Stigmatisés par cette étiquette, marginalisés par les politiques et victimisés par l'exclusion, ils ont été forcés de vivre en silence et avec la peur bien après la fin de leurs sentences.

J'ai aussi remarqué des modèles similaires parmi les personnes vivant avec le VIH et le SIDA, parmi les minorités religieuses ou parmi celles et ceux provenant de milieux appauvris. Ce qui commence avec une stigmatisation, une étiquette ou un stéréotype se transforme souvent en une marginalisation à travers les politiques, l'accès aux services et dans la perception sociale. Avec le temps, ces groupes font face à la victimisation non seulement de la part des individus, mais souvent aussi de la part des structures mêmes prévues pour les protéger.



2. Conflit, tolérance, dialogue, collaboration

J'ai vu ce modèle prendre plusieurs formes, allant de conflits violents interreligieux à l'injustice institutionnelle. Un exemple ancien est celui du GKI Yasmin à Bogor. Une congrégation protestante y possédait un permis légal et une décision de la Cour suprême en sa faveur. Malgré cela, elle n'a pas pu utiliser ses bâtiments. Les autorités locales, sous la pression de groupes intolérants, ont scellé l'église, forçant la communauté à célébrer sur les trottoirs pendant des années. Cet acte d'intolérance ne constitue pas un incident isolé, mais reflète la profonde résistance structurelle envers la diversité religieuse.

Sur une échelle plus tragique encore, j'ai été directement témoin de la violence interreligieuse à Ambon (1999-2002), où, après des décennies de coexistence pacifique entre musulmans et chrétiens, tout a éclaté presque du jour au lendemain. Des églises et des mosquées ont été incendiées, des quartiers entiers ont été détruits et des personnes ont été tuées au nom de la religion. La douleur d'Ambon demeure gravée dans ma mémoire, non seulement à cause de sa souffrance, mais aussi à cause de la résilience et du courage qui a émergé par après.

Dans ces deux situations, le chemin vers la guérison a commencé avec la tolérance, et non pas seulement avec une simple coexistence passive, mais bien par un effort actif pour faire de la place à la présence de l'autre. Cela a mené à un dialogue : à Ambon, des groupes interconfessionnels ont commencé à organiser des conversations communautaires, de l'éducation à la paix pour la jeunesse et des temps conjoints de commémoration. J'ai eu le privilège de participer à des forums où les dirigeants musulmans et chrétiens ont partagé entre eux leurs douleurs et leurs espoirs. La collaboration est née de ce dialogue. À Ambon, les musulmans et les chrétiens ont reconstruit ensemble leurs écoles, ravivé les marchés communs et organisé des événements culturels pour célébrer leurs traditions respectives. À Bogor, bien que l'église GKI Yasmin soit restée scellée pendant des années, la solidarité interconfessionnelle a grandi et s'est renforcée avec les musulmans qui se sont joints aux chrétiens pour

célébrer publiquement, ce qui constituait une forme de résistance et un témoignage.

3. Exclusivité, ouverture, partage de perspectives, enrichissement mutuel

Dans les rencontres culturelles et religieuses, j'ai également remarqué un processus qui commençait avec l'exclusivité, une croyance voulant qu'une seule vision du monde soit valide. Toutefois, à travers le travail pastoral et le dialogue universitaire. J'ai vu des cœurs et des esprits s'ouvrir. Je me souviens d'une série de séminaires entre étudiants musulmans et chrétiens qui avaient commencé dans un climat de suspicion. Mais au fur et à mesure que nous sommes passés des débats formels à des repas et des histoires partagés, l'exclusivisme a commencé à s'estomper. Ce qui en est ressorti n'était pas du syncrétisme, mais un partage respectueux, une volonté d'écouter profondément et de changer.

En plusieurs séminaires, j'ai vu comment une ouverture authentique a aidé des personnes à apprendre des autres traditions sans perdre les leurs. Un professeur musulman m'a un jour dit que l'enseignement social catholique avait influencé sa manière de penser la justice dans le cadre de sa propre foi. J'ai aussi été beaucoup enrichi par les valeurs de patience, de soumission et d'hospitalité dans la spiritualité musulmane.

4. Tension, contrainte : entre la religion institutionnelle et la spiritualité vécue ; entre continuité et rupture ; entre charité et émancipation structurelle.

Tout au long de ma vie, j'ai ressenti des tensions inévitables au sein de la vie religieuse et de la mission. Il existe un espace créatif, mais fragile entre l'Église institutionnelle et les mouvements spontanés de la spiritualité vécue. J'ai vu le feu de l'Esprit aller dans des endroits où les structures institutionnelles étaient soit absentes ou insensibles. J'ai aussi fait l'expérience de la nécessité des structures pour soutenir la mission et éviter de causer du tort.

Une tension particulièrement délicate se situe entre la continuité et la rupture. C'est-à-dire comment préserver l'intégrité de notre tradition de foi tout en permettant des changements exigés par les nouveaux contextes culturels, historiques et générationnels. Un exemple serait le déplacement culturel dans les pratiques rituelles parmi les jeunes catholiques en Indonésie. Dans plusieurs régions, surtout dans l'Indonésie orientale, le catholicisme a été profondément inculqué à travers les coutumes locales, avec des liturgies comprenant souvent des danses, des chants et des vêtements traditionnels. Ces expressions sont importantes et spirituellement riches pour les générations plus âgées ou les communautés rurales. Cependant, de nombreux jeunes catholiques, surtout ceux qui étudient ou travaillent en milieu urbain, trouvent de telles expressions moins accessibles ou pertinentes. Ils sont attirés plutôt par des formes plus contemporaines de célébrations, de réflexion personnelle ou par des expressions numériques de la spiritualité.

Cela présente un dilemme pastoral. Devrions-nous favoriser les formes traditionnelles pour maintenir la continuité culturelle ou devrions-nous embrasser de nouvelles expressions qui pourraient éroder la richesse de l'héritage commun et symbolique ?

Les deux options comportent des avantages et des risques. Une continuité rigide peut aliéner les jeunes ; une rupture soudaine peut aussi mettre de côté la tradition. Le chemin pastoral que j'ai trouvé consiste à construire des ponts, à créer des occasions où les plus vieux et les plus jeunes se rencontrent ; permettre aux jeunes de réinterpréter les formes traditionnelles ; encourager la créativité liturgique qui demeure enracinée dans les sacrements. De cette façon, nous n'abandonnons pas le passé, mais nous lui permettons de vivre et de respirer dans le présent.

« La tolérance conduit au dialogue, et le dialogue à la collaboration. »



Réflexion finale

Ces modèles de marginalisation, de confrontation, de communication, d'ouverture et de tension m'ont profondément marqué, influençant autant mon travail que mon âme. On m'a appris que le ministère n'est pas seulement une question de prédication ou d'organisation de programmes, mais qu'il s'agit de marcher auprès des gens durant leurs moments les plus difficiles et d'être prêt à laisser leur douleur, leur sagesse et leur résilience me transformer.

Aujourd'hui, au crépuscule de ma vie, je reste profondément convaincu que la mission de foi ne consiste pas à dominer, mais bien à servir la dignité blessée du monde. C'est en marchant avec les marginalisés, en disant la vérité au sein d'un conflit, en ouvrant nos cœurs à la foi des autres et en embrassant les tensions de notre temps que nous vivons le plus pleinement l'Évangile.

« Dans les deux situations, le chemin vers la guérison a commencé par la tolérance, non pas comme une simple coexistence passive, mais comme un effort actif pour faire place à la présence de l'autre. »



ACCEPTER UN MONDE SÉCULARISÉ

Renzo De Luca, S.J. (JPN)

Lorsque nous avons commencé à parler de sécularisation, nous n'imaginions pas que nous aurions à vivre la situation actuelle. Après une période où nous avons « combattu la sécularisation », nous commençons à voir qu'il y a aussi des aspects positifs, mais il nous est encore difficile de nous connecter à une culture où il semble que tout ce qui est spirituel n'ait pas beaucoup de valeur.

À Nagasaki, où je vis depuis plus de 20 ans, il y a un groupe de dialogue inter-religieux dont je fais partie et auquel participent des représentants de nombreuses religions de la région. Parmi les participants, le plus grand groupe est le bouddhiste, dont il existe de nombreuses factions. Le groupe shintoïste représente la majorité de la population, mais il est moins actif dans le dialogue interreligieux. Il existe plusieurs groupes protestants ainsi que certaines des « Nouvelles Religions » telles que Sokka Gakkai, Risshoko Sekai, etc. Nous nous réunissons plusieurs fois par an et organisons des activités qui concernent toutes les religions, telles que la paix, le désarmement, etc.

Lors de ces réunions, en discutant avec des moines bouddhistes ou shintoïstes, j'ai appris que le problème de la sécularisation affecte ces deux religions plus que le christianisme au Japon. Ils déplorent également que les familles traditionnellement liées à un temple ne participent plus aux activités, ne demandent plus de prières, de funérailles, de bénédictions, etc., comme elles le faisaient il n'y a pas si longtemps. Ils ferment également des temples, démolissent et les vendent, dissolvant des communautés à une échelle bien supérieure à celle de l'Église catholique. Cela m'a aidé à voir notre problème au sein de l'Église sous un autre angle. Ce n'est pas un problème « uniquement » de l'Église ; il affecte

l'ensemble de la société et, en tant que tel, aussi l'Église catholique. Certes, savoir cela ne résout pas le problème, mais cela nous permet de le voir dans un contexte plus large. Si ce n'est pas un problème limité à l'Église, cela signifie qu'une solution uniquement au niveau de l'Église n'est pas possible, surtout si nous pensons que notre prédication est principalement orientée – au Japon – vers les non-chrétiens.

En voyant ce départ de tout ce qui semble religieux au sens large, il est nécessaire de travailler avec des personnes au-delà des croyances ou affiliations pour créer une société plus réceptive, plus humaine et plus spirituelle.

Spiritualité latente

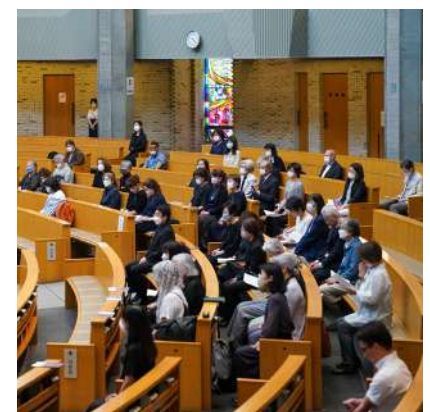
Bien qu'elle ne se manifeste pas extérieurement, je crois que la spiritualité, au sens large du terme, reste latente. Je vais vous raconter quelques expériences.

Personnellement, j'ai cru avoir vu un changement d'attitude pendant les catastrophes les plus affectant le Japon, le tsunami et la pandémie. Peut-être parce qu'on considérait alors que le matériel n'était pas suffisant, il y eut un changement dans l'attitude des gens envers le spirituel. Soudain, la solidarité est apparue entre des personnes sans aucun lien entre elles. Le bénévolat, peu courant au Japon, a soudain connu un essor (et continue encore aujourd'hui sous diverses formes). Les enfants, qui étaient habituellement dans leurs chambres avec leurs jeux électroniques, jouaient désormais ensemble dans des espaces ouverts. Cependant, à ma grande déception et à celle de beaucoup, une fois la situation normalisée, la froideur et le scepticisme à l'égard de tout ce qui est religieux sont revenus. J'ai reconnu que oui : qu'au fond de la société japonaise (et dans d'autres aussi), il y a quelque chose qui est en harmonie avec le spirituel et le religieux ; cependant, la plupart du temps, cet aspect ne se manifeste pas ; il n'est pas présent dans la société.

La plupart des conversions chez les adultes que nous avons au Japon naissent de ce type d'expérience, comme s'il était nécessaire d'un affrontement violent qui défait la vie déjà établie et leur fait voir qu'il existe une dimension spirituelle qu'ils n'avaient pas encore perçue. Comme le raconte le père Arrupe, après la Seconde Guerre mondiale, avec les expériences des bombes atomiques d'Hiroshima et de Nagasaki, les gens ont vécu un choc violent et brutal. Il devint soudain évident que l'empire japonais, qu'ils croyaient en croissance, n'existait plus. Les gens pensaient que n'importe quel jour pouvait être le dernier, que ce soit en raison de la radiation, de blessures graves, du manque de nourriture ou de travail. Dans cet environnement, les gens ont été contraints de repenser leurs relations humaines, ainsi que leurs relations avec Dieu et avec eux-mêmes. À cette époque, il y eut un certain nombre de conversions au christianisme, et je suppose que les autres religions ont aussi connu un essor.

En regardant le passé du Japon

Comme je fais de la recherche historique, je constate souvent que des documents chrétiens datant d'il y a environ 450 ans au Japon montrent quelque chose de similaire.





Renzo De Luca, S.J. est un prêtre jésuite et missionnaire argentin qui sert au Japon depuis 1985. Il est ensuite devenu conservateur du Musée des 26 Martyrs à Nagasaki et a exercé des fonctions de direction, notamment comme supérieur des communautés jésuites de Nagasaki et de Fukuoka–Nagasaki. En 2017, il a été nommé provincial des jésuites du Japon, apportant des décennies d'expérience dans la mission, l'histoire et le dialogue culturel.

Lorsque Saint François Xavier, S.J. (1506-52), et ses deux compagnons (le père Torres et le frère Fernandez) arrivèrent au Japon (1549), la situation était similaire. Le féodalisme japonais avait détruit une grande partie de la culture et du patrimoine matériel japonais. Ce qui était un royaume stable aujourd'hui pourrait devenir un fief asservi par un ennemi plus fort demain. L'empereur avait perdu tout pouvoir ; les chefs militaires régnaient tant qu'ils avaient des hommes et des armes en leur possession, et à tout moment, une révolution pouvait leur coûter la vie.

Dans ce contexte social, l'arrivée des missionnaires fut sans aucun doute un événement mémorable pour le peuple japonais. C'était le signe de quelque chose de nouveau : de l'espoir. Les missionnaires prêchaient qu'il y avait le salut et la vie éternelle, et que, devant Dieu, nous étions tous égaux. Les chrétiens prêchaient que ni le fondateur du bouddhisme, ni l'empereur, ni le shogun (chef militaire) n'étaient divins. Pour nous, cela peut sembler logique, voire vulgaire, mais je pense que pour le Japon de l'époque, c'était révolutionnaire. Il est vrai que les religions japonaises existantes prêchaient aussi la charité et le salut, mais à cette époque, le message n'atteignait pas les gens, soit parce que les religions japonaises étaient très politisées ou militarisées, soit parce que chacune des factions avait été formée pour soutenir les populations qu'elle contrôlait.

Xavier et ses compagnons firent preuve d'un courage apostolique qui impressionna les Japonais de l'époque. D'abord, ils tentèrent d'obtenir l'autorisation de l'empereur. Comme cela n'était ni possible ni pratique, ils s'adaptèrent rapidement au système féodal de l'époque. À Yamaguchi, une ville florissante de l'époque, ils obtinrent l'autorisation du seigneur du territoire (Yoshitaka Ouchi, 1507-1551) de prêcher. Beaucoup de gens furent attirés. Il y eut des débats avec de nombreuses sectes bouddhistes.

Cependant, ce qui marqua le plus les gens, c'était la charité et l'intérêt que Javier et ses compagnons manifestaient.

Très vite, d'autres missionnaires introduisirent des œuvres d'action sociale dans lesquelles ils aidaient les nécessiteux sans distinguer les chrétiens des non-chrétiens. Les œuvres caritatives, telles que l'enterrement des morts sans famille (ce qui était alors très fréquent), eurent un grand impact. Le frère Luis de Almeida, S.J. (vers 1525-1584), venu au Japon comme marchand puis resté jésuite, appliqua ses connaissances médicales pour soigner les malades qui, à l'époque, n'avaient personne pour s'occuper d'eux ; c'était aussi un signe pour les habitants. Cette attitude attira beaucoup de gens grâce à cette nouvelle religion, qui faisait le bien sans discrimination. Beaucoup d'entre eux qui se sont convertis sont devenus d'excellents missionnaires et collaborateurs. Parmi eux, on peut citer le frère japonais Lorenzo Ryosai, S.J. (1526-1592), qui, bien qu'il fût presque aveugle, traduisit et interpréta ce que disaient les missionnaires par sa musique. Certains handicapés ou atteints de la maladie de Hansen ont atteint le martyre et sont aujourd'hui saints, comme c'est le cas de saint Lazare de Kyoto, l'un des 16 martyrs canonisés par le pape saint Jean-Paul II. Nous pourrions nommer beaucoup d'autres hommes et femmes, discriminés par la société, mais qui ont « fait » l'Église de leur époque.

Retour des missionnaires au Japon

Après une longue absence de missionnaires au Japon (250 ans), les missionnaires des Missions étrangères de Paris (MEP) reconstruisirent et régularisèrent l'Église qui était restée cachée pendant plus de deux siècles.

Les Jésuites revinrent en 1908 avec pour mission de créer un établissement

d'enseignement supérieur, qui devint l'Université de Sofia. Le père Arrupe était étroitement lié à la fois au développement de l'université et de la province du Japon, qui, à son arrivée, dépendait encore d'une province d'Allemagne. L'une des choses que le père Arrupe nous a laissées fut la création d'une province internationale. À ce jour, tant les provinciaux que les supérieurs sont indistinctement japonais ou étrangers, sans friction de nationalité ni d'origine. Comme le souhaitait le père Arrupe, il s'agit toujours de la province du Japon, et non de celle des Japonais. Cette internationalité (qui n'est pas sans problèmes) est une source de richesse et un symbole pour l'Église au Japon, qui, aujourd'hui, fait face au défi d'accueillir et d'intégrer un grand nombre de chrétiens étrangers.

Un autre héritage d'Arrupe fut l'École des langues. Jusqu'à cette époque, les missionnaires étudiaient le japonais pendant une courte période afin de pouvoir parler et comprendre, selon les possibilités offertes. Constatant que, par expérience, ce système avait conduit à la formation de missionnaires incapables d'utiliser le japonais de manière satisfaisante (avec des conséquences négatives pour la Mission), le père Arrupe décréta que tous les missionnaires arrivant au Japon devaient étudier la langue pendant deux ans. Cette règle est toujours en vigueur et a donné de bons résultats. Un point clé est que la langue n'est pas seulement un moyen de transmettre l'Évangile de manière compréhensible, mais aussi d'écouter et d'apprendre auprès des autochtones ce dont ils ont besoin et ce qu'ils ressentent, afin de collaborer dans une mission commune.



Trop d'informations, manque de communication

Je pense qu'en ce moment, nous sommes en crise de communication. Même s'il y a beaucoup plus d'informations que nous ne pouvons pas digérer, nous sommes incapables de transmettre l'Évangile ni de comprendre ce dont la génération actuelle a besoin. Avec les moyens modernes d'apprentissage, nous parlons peut-être mieux le japonais que nos prédécesseurs, mais cela ne nous rend pas plus efficaces dans la communication. De plus, je pense que nous communiquons moins efficacement qu'eux.

Dire que les médias créent une dépendance, qu'ils ne tiennent pas compte de la morale ni de l'affectif, etc., n'aide pas à l'évangélisation. Au contraire, nier la manière dont les jeunes communiquent aujourd'hui, c'est nier la possibilité de transmettre l'Évangile dans cet environnement. Qu'on le veuille ou non, la plupart des jeunes dépendent fortement des médias actuels, que ce soit Internet, téléphones portables, anime, manga, intelligence artificielle, et bien plus encore.

Cela fait plus de 400 ans que le père A. Valignano, S.J. (1539-1606) a écrit à propos de la mission au Japon :

« de telle sorte que l'Évangile est promulgué qu'ensemble ils ne veulent pas introduire avec lui les lois et coutumes de l'Europe, qui ne sont pas plus simples nécessaires au salut et qui, d'autre part, sont contraires aux coutumes et lois du Japon, donc indésirables et rendent l'Évangile odieux » (« Obéissances » de Valignan et Pasio. J'utilise ici la transcription d'A. Taladriz dans son édition du livre « Sumario », p.167)

Cette intuition de Valignano peut nous aider beaucoup. Grâce à sa mentalité européenne du XVI^e siècle, il put constater que la manière de transmettre l'Évangile pouvait constituer un obstacle à l'évangélisation. L'Évangile ne change pas, mais nous devons trouver un moyen de le transmettre qui soit « non haineux » pour la culture et les personnes que nous voulons atteindre.

En y réfléchissant, nous pourrions dire que nous avons perdu contact avec les peuples d'aujourd'hui et que nous ne savons ni quelle langue ni quelle méthode suivre. Comprendre cela n'est pas facile. Mais si l'on regarde l'histoire de l'Église à travers le monde, on verra qu'elle a toujours été et restera un thème important, en constante évolution. Ce qui était efficace il y a des années ne l'est plus ; nous devons être en constante adaptation. Certainement, cela ne semble pas être à notre portée. Mais c'est précisément ce qui nous pousse à avoir confiance en Dieu.

Celui qui nous a dit « Allez dans le monde entier » et « Je serai toujours avec vous jusqu'à la fin des siècles » (Mt 28 : 20) nous attend sûrement dans chaque culture, dans chaque cœur touché par sa miséricorde infinie. Et, sans aucun doute, il nous donnera, quand il le jugera nécessaire, la manière de mieux atteindre et transmettre son message. En attendant, même si nous ne voyons pas encore les fruits, notre travail sera de continuer à semer, avec l'espoir placé en Lui.

« L'Évangile demeure inchangé, mais nous devons trouver des moyens de le communiquer dans un langage que les personnes comprennent aujourd'hui, afin qu'il ne soit pas une barrière, mais un pont vers chaque culture et chaque cœur. »

LA COMPAGNIE DE JESUS

ET SA MISSION DE LUTTE CONTRE L'ATHEISME



Thomas Massaro, S.J. (UEA)



Les jésuites des dernières générations ne pensent probablement pas souvent à notre mission collective de lutter contre l'athéisme. Pour ma part, je suis entré au noviciat une semaine avant le début de la trente-troisième Congrégation (septembre-octobre 1983), au cours de laquelle Peter-Hans Kolvenbach a été élu Supérieur général. Au cours des quatre décennies qui ont suivi, le souvenir collectif des CG 31 et 32, les deux congrégations précédentes qui ont traité de la manière la plus complète et la plus explicite de l'appel à lutter contre l'athéisme, s'est naturellement quelque peu estompé. Il est bien sûr utile de revenir en arrière, comme tente de le faire la brève analyse ci-dessous, pour examiner comment la Compagnie de Jésus a répondu à ce défi, car les questions culturelles et théologiques entourant la réalité de l'athéisme restent aussi pertinentes aujourd'hui qu'elles l'étaient au lendemain du Concile Vatican II.

C'est le pape Paul VI qui s'est adressé aux délégués réunis de la CG 31 et a inscrit la lutte contre l'athéisme moderne à l'ordre du jour de la Compagnie. Avant même que le pape François ne prenne l'habitude de chercher des occasions de rencontrer ses confrères jésuites réunis à Rome et dans bien d'autres endroits du monde, on avait l'habitude de voir les souverains pontifes s'adresser aux rassemblements jésuites (ainsi qu'aux délibérations so-

religieuses, surtout lorsqu'elles se réunissaient à Rome). La dernière occasion, d'ailleurs, remonte au 24 octobre 2025, lorsque le pape Léon XIV s'est adressé à l'assemblée des provinciaux, des supérieurs régionaux, des conseillers généraux et des secrétaires jésuites au début d'une réunion prévue des supérieurs majeurs. On s'attend désormais à ce que les papes adressent des paroles d'encouragement et d'orientation aux dirigeants jésuites qui supervisent tant de ministères à travers le monde.

Mais le 7 mai 1965, Paul VI était impatient de présenter un programme assez précis et de définir une mission pour les années à venir. À mi-chemin du discours du pape Paul VI, lors de la journée d'ouverture de la CG 31, les délégués réunis ont entendu un appel papal à « résister à l'athéisme de toutes leurs forces », tout en louant la Compagnie de Jésus comme « championne de l'Église et de la sainte religion dans l'adversité ». Le pape a utilisé de nombreux mots pour parler de l'athéisme : il l'a appelé « danger effrayant », « péril terrifiant », « mouvement anti-Dieu » et « impiété militante », et a même proposé une classification des différents types d'athéisme moderne, comme l'athéisme philosophique, l'athéisme hédoniste, entre autres.

« Les défis culturels et théologiques entourant l'athéisme demeurent aujourd'hui aussi actuels que jamais, nous appelant à répondre avec clarté, foi et un sens renouvelé de la mission. »



Thomas Massaro, S.J. est un prêtre jésuite américain et un spécialiste reconnu de l'éthique sociale catholique. Professeur de théologie morale à l'Université Fordham, il a auparavant enseigné à la Weston Jesuit School of Theology, à Boston College et à la Jesuit School of Theology de l'Université Santa Clara, où il a également été doyen. Il est titulaire d'un doctorat en éthique sociale chrétienne de l'Université Emory et est l'auteur de nombreux livres et de plus d'une centaine d'articles sur la doctrine sociale catholique, la justice sociale, les politiques publiques et le leadership moral du pape François.

Le défi proposé par Paul VI

Avant de passer à la réponse de la Compagnie à cet appel à la mission, il est utile de réfléchir à au moins ces trois aspects du défi posé par le pape. D'abord, il n'est guère surprenant que le pape ait abordé ce sujet particulier, car l'athéisme était depuis longtemps une préoccupation qu'il considérait comme une menace sérieuse pour la foi. L'urgence de lutter contre l'athéisme apparaît parfois dans les documents de Vatican II, promulgués avec sa signature et sur lesquels le pape en fonction a exercé une influence considérable. Après son accession au pontificat le 21 juin 1963, entre la première et la deuxième session du Concile, Paul VI a marqué de son empreinte les délibérations des évêques réunis et, bien sûr, les documents importants sur lesquels ils ont voté et approuvé. Le meilleur exemple en est peut-être *Gaudium et Spes* (la Constitution pastorale de l'Église dans le monde moderne, dont le contenu a été débattu pendant le GC 31), qui consacre plusieurs sections (voir nos 19-21) à la réalité de l'athéisme moderne et à l'importance de s'y opposer.

Deuxièmement, il convient de noter le langage clairement martial (comme l'expression couramment utilisée « combattre l'athéisme ») avec lequel le pape Paul VI a formulé son appel à la Compagnie de Jésus pour qu'elle relève ce défi ecclésial dans le cadre de sa mission particulière. Le choix des mots et des expressions du pape dans son discours d'ouverture à la 31e Congrégation Générale comprend une bonne dose de terminologie militaire, à commencer par cette phrase qui résume l'ensemble du mandat : « Nous demandons aux compagnons d'Ignace de rassembler



tout leur courage et de mener ce bon combat, en prenant toutes les dispositions nécessaires pour une campagne bien organisée et couronnée de succès. » Avant de citer longuement la Formule de l'Institut du XVIe siècle (qui utilise elle-même la célèbre analogie des soldats du Christ), Paul VI qualifie la Compagnie de Jésus de « légion » et d'« armée au courage éprouvé ». Il poursuit en utilisant des expressions telles que « faire front commun contre l'athéisme » et « le rempart solide de l'Église, le protecteur engagé du Saint-Siège, la milice formée à la pratique de la vertu ». Les métaphores militaires ne sont peut-être pas la façon préférée de tout le monde pour évoquer les activités apostoliques ou la gouvernance de la Compagnie, mais elles constituent une caractéristique indéniable de ce chapitre de l'histoire jésuite.

Il convient également de noter que le pape Paul est revenu s'adresser aux mêmes jésuites réunies à la fin de la CG 31, apparemment très satisfait qu'ils aient pris son mandat avec le sérieux et la rigueur nécessaires.

Plus important encore, les délégués avaient adopté un document complet (le décret 3, intitulé « La tâche de la Compagnie concernant l'athéisme », comprenant 17 paragraphes) qui exprimait la ferme intention de réorienter les apostolats jésuites autour de cette mission de lutte contre l'athéisme. Le décret présentait un programme super ambitieux pour comprendre et traiter les conditions culturelles qui donnent lieu à la non-croyance, s'engageant à ce que « la mission de résister à l'athéisme imprègne toutes les formes acceptées de nos apostolats » (n° 11). Le discours de clôture du pape aux délégués, le 16 novembre 1966, bien que presque deux fois plus long que son discours d'ouverture dix-huit mois plus tôt, ne contient que quelques traces de langage martial ou de métaphores militaires. Au contraire, le texte du pape à cette occasion privilégie le langage de la vertu (l'« ardeur » et le « zèle » sont ici invoqués comme des qualités jésuites louables, certes quelque peu proches du domaine militaire) afin d'exhorter la Compagnie à poursuivre ses efforts acharnés dans ce domaine.

Troisièmement, il est prudent de reconnaître d'emblée la nature du défi que représente l'athéisme contemporain. Si les universitaires (y compris les milliers de jésuites qui s'identifient comme tels aujourd'hui comme hier) peuvent avoir tendance à aborder l'athéisme principalement comme une sorte de casse-tête intellectuelle à résoudre, une compréhension plus holistique est beaucoup plus appropriée. Le déni de Dieu est, en fin de compte, un défi pastoral qui touche aux mystères les plus profonds de la personne humaine, dans sa liberté et sa conscience. Vu à travers les yeux de la foi, le fait de partager une relation avec notre Créateur est une caractéristique déterminante de la condition humaine. Selon les termes du document *Gaudium et Spes* (n° 19) du Concile Vatican II, « beaucoup de nos contemporains n'ont jamais reconnu ce lien intime et vital avec Dieu, ou l'ont explicitement rejeté ». Quand on parle de relations, même celles qui sont spéciales et solennelles, et qui impliquent le divin, on entre dans un domaine qui dépasse toute faculté humaine, y compris l'intelligence seule. On touche à une question qui relève du cœur, pas seulement de la tête. Même si l'argumentation rationnelle (comme celle qu'on trouve souvent dans le genre littéraire appelé apologétique chrétien) a sa place, on doit aussi reconnaître l'importance des réactions émotionnelles générales face à la réalité de l'athéisme à notre époque. En relevant le défi de l'athéisme, on entre dans le domaine de la création de sens, de l'affect humain, des sources les plus profondes de l'espoir humain (ou, à l'inverse, du désespoir).

Ces dernières observations mettent en lumière non seulement les athées, mais aussi les croyants, y compris les membres de la Compagnie de Jésus qui répondent à l'appel papal à la mission. À ce niveau important et viscéral, l'athéisme, le rejet d'une relation avec Dieu (ou même la simple reconnaissance du divin), peut être perçu par les croyants comme une sorte de trahison et d'affront à la foi, voire comme une abomination. Le théiste convaincu voit l'athée comme souffrant d'un angle mort, d'une aliénation qu'il s'impose à lui-même, ou peut-être d'une sorte d'amnésie obstinée qui se complaît dans l'oubli de notre dépendance à l'égard de Dieu. On peut détecter cette perspective dans l'expression récurrente de préoccupation du pape Paul à ce sujet, car il considère clairement l'athéisme comme quelque chose de sinistre par nature, menaçant non seulement l'état de son âme, mais aussi le bien-être de l'humanité en général, notamment en ce qui concerne la formation adéquate des jeunes. L'opposition farouche et de longue date de l'Église aux gouvernements totalitaires, qui adoptent souvent, voire

imposent, l'athéisme systémique comme politique d'État, découle également de ces perceptions. En élaborant des efforts pour contrer l'athéisme, les jésuites (ou tout autre croyant d'ailleurs) ont tout intérêt à prendre en compte ces paramètres plus larges concernant la description du défi, car les réponses efficaces à l'athéisme ne peuvent se réduire à une seule stratégie, orientation ou faculté humaine.

La Congrégation générale 32

Laiquede dix ans après la CG 31, un autre groupe de délégués jésuites s'est rendu à Rome pour la CG 32, convoquée par Pedro Arrupe non pas pour élire un nouveau supérieur général, mais pour discuter de la voie apostolique à suivre pour la Compagnie dans un contexte en pleine évolution au sein de l'Église et de la société laïque. Si la conscience et l'engagement dans la lutte contre l'athéisme sont loin d'être absents des délibérations de la congrégation générale 32 (qui s'est réunie du 2 décembre 1974 au 7 mars 1975), aucun de ses 16 décrets ne porte exclusivement sur ce sujet. Certains pourraient bien exprimer une surprise initiale, voire une déception, face au fait que les délégués n'ont pas poursuivi l'orientation solide et explicite de la congrégation précédente sur ce sujet capital. Cependant, l'observateur attentif détectera, dans quelques-uns des décrets les plus marquants et les plus créatifs, une fusion de plusieurs priorités et thèmes apostoliques, qui incluent certes les efforts contre l'athéisme, mais intègrent également des thèmes caractéristiques tels que la promotion de la justice sociale et l'inculturation.

Cela est particulièrement évident dans les décrets 2 (« Les jésuites aujourd'hui »), 4 (« Notre mission aujourd'hui : le service de la foi et la promotion de la justice ») et 5 (« Le travail d'inculturation de la foi et la promotion de la vie chrétienne »). Il ne s'agit en aucun cas d'un ensemble de préoccupations nouvelles (par exemple, la justice sociale, l'inculturation) qui auraient éclipsé les priorités précédentes telles que la lutte contre l'athéisme ; Au contraire, le comité préparatoire et les délégués ont choisi la voie prudente de la synthèse d'un grand nombre de priorités parmi un ensemble de préoccupations sociales (exprimées dans les postulats soumis avant la congrégation, ainsi que dans d'autres documents préparatoires) pour en faire une liste concise de mesures concrètes. Le procès-verbal officiel de la CG 32 atteste de ce processus de tri et de fusion, par lequel les nombreuses préoccupations disparates ont été regroupées par thème sous dix rubriques, dont trois (les plus pertinentes pour lutter contre l'athéisme) étaient « les critères de notre apostolat aujourd'hui », « la mission et l'obéissance apostolique » et « la promotion de la justice ».

Cette interprétation des archives historiques est étayée par le récit très éclairant d'un délégué perspicace à la CG 32, l'historien de l'Église John W. Padberg (1926-2021) de la province du Missouri.

« Le défi de l'athéisme n'est pas seulement un problème intellectuel, mais une réalité profondément humaine et pastorale qui nous appelle à engager à la fois l'esprit et le cœur dans la recherche de sens, de foi et d'espérance. »

Dans un essai de plus de 100 pages publié dans un numéro double de la revue américaine *Studies in the Spirituality of Jesuits* (vol. xv, nos 3-4 de mai et septembre 1983), le père Padberg confirme que les préoccupations de plusieurs centaines de postulats axés sur les apostolats jésuites ont été regroupées pour former « des éléments extrêmement importants sur la promotion de la justice et le service de la foi, ce dernier point étant particulièrement mis en lumière par la demande du pape Paul VI lors de la 31e congrégation, qui souhaitait que la Compagnie se penche sur la question de l'athéisme » (p. 8 de son long essai « *The Society True to Itself: A Brief History of the 32nd General Congregation of the Society of Jesus* »). Ce n'est pas que l'athéisme n'ait pas été retenu parmi les thèmes qui ont inspiré des décrets entiers, mais plutôt que les jésuites perçoivent de plus en plus les liens profonds entre un ensemble de défis culturels connexes, parmi lesquels l'athéisme apparaît comme un fil étroitement tissé à d'autres.

Athéisme pratique

Les personnes de toutes cultures qui souffrent des effets d'une profonde injustice structurelle éprouvent souvent un sentiment de désespoir et d'aliénation vis-à-vis de Dieu et de leurs voisins. Les œuvres apostoliques de la Compagnie de Jésus s'efforcent à juste titre de venir en aide à toutes ces personnes par des réponses empreintes de compassion, de réconciliation et d'autonomisation. Il n'est pas exagéré d'affirmer que l'absence relative de ces qualités explique en grande partie l'« athéisme pratique », caractérisé par le nihilisme, le pessimisme et le relativisme moral, qui afflige notre époque. Une lecture attentive des numéros 9 à 12 et 18 à 23 du décret 2 (« Les jésuites aujourd'hui ») montre clairement ce chevauchement heureux des thèmes apostoliques, même en l'absence de mention explicite de la lutte contre l'athéisme. Un point fort à cet égard se trouve dans le sixième paragraphe du décret 2, qui note : « L'ignorance de l'Évangile chez certains et son rejet par d'autres sont intimement liés aux nombreuses injustices graves qui prévalent dans le monde aujourd'hui. » Les délégués complètent la boucle conceptuelle trois paragraphes plus loin par cette affirmation : « Le service de la foi et la promotion de la justice ne peuvent être pour nous simplement un ministère parmi d'autres. Ils doivent être le facteur d'intégration de tous nos ministères. »

La catégorie la plus large, englobant toutes ces préoccupations relatives à la mission jésuite, est, bien sûr, l'évangélisation. Ce n'est pas un hasard si le père Jorge Bergoglio, qui a participé à la CG 32 en tant que provincial d'Argentine, a continué à souligner ces riches liens dans son ministère pétrinien. En effet, l'évangélisation efficace est devenue un leitmotiv clé de sa papauté. D'ailleurs, le pape François a souvent dit qu'il avait beaucoup de respect pour une exhortation apostolique (*Evangelii Nuntian-di*) publiée la même année (1975) où la CG 32 a fini son travail important pour définir comment les jésuites comprendraient leur mission et remodeleraient leurs apostolats, avec une approche proactive de l'évangélisation. L'auteur de ce document sur l'évangélisation était, bien sûr, le pape Paul VI lui-même.

Quand les générations futures interpréteront l'histoire de la Compagnie de Jésus à travers l'ère post-Vatican II, leurs récits incluront sûrement plusieurs éléments importants. Un thème central sera, bien sûr, la réponse de la Compagnie à l'appel de la déclaration Vatican II sur la vie religieuse, *Perfectae Caritatis*, afin que chaque institut religieux entreprenne le renouveau de son



charisme originel. Le renouveau continu de la pratique de la spiritualité ignatienne dans les cercles jésuites à travers le monde témoigne éloquentement de ces efforts. Un autre thème sera le renouveau des apostolats jésuites, et les éléments évoqués ci-dessus (concernant le travail des Congrégations générales successives pour remodeler les missions jésuites) seront à juste titre cités et évalués. La réponse des jésuites à l'appel du pape Paul VI à lutter contre les multiples formes d'athéisme contemporain occupera, naturellement, une place importante dans toute évaluation historique future.

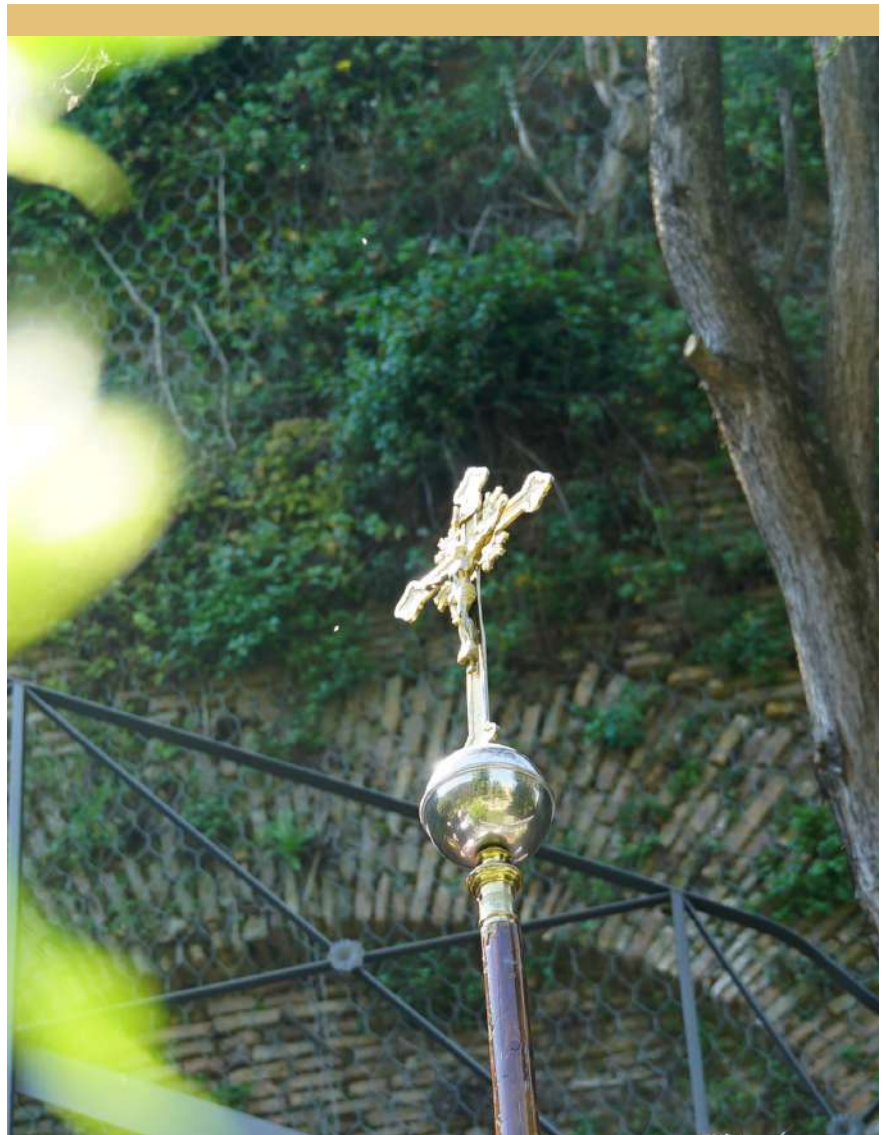
Quel projet digne d'intérêt que de dresser un inventaire complet des efforts déployés par les jésuites pour combattre l'athéisme au cours des six décennies qui ont suivi la réception de cette mission par la Compagnie ! Ça constituerait en effet un programme de recherche ambitieux. Comme beaucoup des principaux acteurs de ces développements sont déjà décédés et que les souvenirs de nombreux témoins de cette époque se sont estompés, on chercherait naturellement des preuves documentaires précieuses des initiatives mises en place dans divers travaux et cercles jésuites au cours des décennies suivant 1965. De nouveaux instituts d'étude ont-ils été créés ? Des programmes d'études

ont-ils été adoptés ou des efforts catéchétiques ont-ils été entrepris pour lutter contre l'athéisme ? Peut-être que les archives provinciales à travers le monde pourraient être fouillées pour trouver des preuves longtemps oubliées d'efforts, audacieux ou modestes, visant à contrer les racines et les effets de l'athéisme moderne. Et peut-être que les jeunes jésuites et leurs proches collègues à travers le monde pourraient même continuer à participer aux efforts visant à contrer l'athéisme aujourd'hui, sans faire spécifiquement référence (ni même en avoir conscience) à l'appel du pape Paul (il y a maintenant six décennies) à s'engager dans de tels efforts. On se demande : serait-il juste de dire que la Compagnie a tenu sa promesse de faire en sorte que la lutte contre l'athéisme « imprègne nos apostolats », comme le dit le décret 3 de la CG 31 ? Les prochains numéros de *Promotio Justitiae* pourraient fournir des pistes intéressantes pour répondre à ces questions passionnantes sur les efforts passés et présents des jésuites.

En tant que jésuite nord-américain, je m'empresse de citer au moins une contribution impressionnante de ma propre assistance à la compréhension et à la réponse à l'athéisme contemporain. Feu Michael J. Buckley, S.J. (1931-2019) était largement reconnu comme un génie intellectuel. Tout en occupant des postes importants dans des établissements d'enseignement supérieur jésuites sur les deux côtes des

États-Unis, Buckley a publié deux ouvrages très respectés, tous deux parus chez Yale University Press, sur le thème de l'athéisme. Le premier (1987) s'intitule *At the Origins of Modern Atheism* (Aux origines de l'athéisme moderne), un tour de force de recherche historique (avec plus de 60 pages de notes détaillées) qui retrace l'histoire intellectuelle, issue en grande partie de la France au début de l'ère moderne, qui a façonné le paysage des différentes formes d'athéisme que nous connaissons aujourd'hui. Le deuxième (2004), intitulé *Denying and Disclosing God: The Ambiguous Progress of Modern Atheism*, couvre une période et des lieux nettement plus vastes, mais dont l'analyse n'en est pas moins approfondie.

On ne peut que regretter que Michael Buckley ne soit plus parmi nous et qu'il ne puisse nous offrir l'analyse convaincante qui caractérise ses nombreux écrits, mais cette fois-ci axée sur les controverses publiques du début du XXI^e siècle autour des « nouveaux athées ». Ce groupe vaguement coordonné de philosophes, de scientifiques, de journalistes et d'autres intellectuels publics (principalement des pays de l'Atlantique Nord) s'est longtemps délecté de provocantes apparitions publiques et de débats visant à démythifier les croyances religieuses (en utilisant souvent l'épithète dédaigneuse « le Papa du Ciel » pour désigner la divinité). Les nouveaux athées ont promu ce qu'on appelle « l'argument rationnel en faveur de l'athéisme », exprimant leur scepticisme à l'égard de tout élément de surnaturel, avec des résultats très mitigés, probablement en déclin aujourd'hui. Des personnalités telles que Richard Dawkins, feu Daniel Dennett et feu Christopher Hitchens ne sont jamais vraiment devenues des noms connus de tous, mais elles ont perpétué une tradition séculaire consistant à critiquer ceux qui mettaient en avant des preuves d'une intervention divine dans la nature et à remettre en question l'influence des croyances religieuses dans la société. Il a souvent été très instructif d'observer l'échange d'opinions, en particulier lorsque ni les athées publics ni leurs adversaires ne rejettent sommairement l'autre partie comme de simples opportunistes ou victimes d'une fausse conscience, mais prennent plutôt les arguments de leurs interlocuteurs avec le sérieux qui s'impose, dans un esprit de dialogue respectueux. Bien que l'opposition aux nouveaux athées ait été largement répandue et ait donné lieu à une grande variété de stratégies, il était rare qu'un jésuite joue un rôle de premier plan dans la coordination des réponses. Si cette lacune peut être considérée comme une occasion manquée de faire avancer la mission jésuite, l'aspect le plus encourageant de cette observation est peut-être que les jésuites ne sont pas les seuls à être équipés et désireux de mener à bien cette tâche, même s'ils constituent l'organisme doté d'un mandat papal spécifique pour la mener à bien.



Conclusion

Ça vaut toujours le coup de se demander si la Compagnie de Jésus a répondu à l'appel de Paul VI lorsqu'il a présenté sa vision d'une réponse jésuite complète à l'athéisme. Ses mots précis du 7 mai 1965 méritent d'être cités en détail pour conclure. En projetant un avenir où les efforts des jésuites se concentreraient sur la lutte contre les nombreuses formes d'athéisme, il a dit : « Leur tâche sera de faire des recherches, de rassembler toutes sortes d'infos, de publier des documents, d'avoir des discussions entre eux, de former des spécialistes dans ce domaine, de prier, d'être des exemples brillants de justice et de sainteté, habiles et versés dans l'éloquence de la parole et de l'exemple, illuminés par la grâce céleste... ».

À l'avenir, nous pourrions être amenés à nous demander : quel rôle les générations actuelles et futures de jésuites ont-elles à jouer pour répondre à cet appel du pape à agir dans la lutte contre l'athéisme contemporain ?

« Le défi de l'athéisme n'est pas simplement un problème intellectuel, mais une réalité profondément humaine et pastorale qui nous appelle à engager à la fois l'esprit et le cœur dans la recherche de sens, de foi et d'espérance. »



LÀ OÙ DIEU SEMBLE NE PAS ÊTRE

Manuel Hurtado, S.J. (BOL)

Je n'ai jamais pu séparer ma vocation de ma terre natale. La Bolivie n'est pas un pays facile à comprendre : c'est un tissu de contradictions, de peuples multiples, de hauteurs vertigineuses et de jungles débordantes de vie. Et c'est aussi un lieu où la foi se respire presque comme l'air : dans les processions sans fin, dans la broderie d'une 'saya', dans la prière d'un paysan avant les semailles, dans le regard d'une femme de l'amazone qui contemple le fleuve comme s'il s'agissait d'un livre sacré.

Mais en même temps — et je le dis à la fois avec douleur et espoir — c'est un pays où l'on vit trop souvent comme si Dieu n'existait pas. Où l'on peut allumer une bougie avec une profonde dévotion et, le lendemain, accepter la corruption comme faisant partie du système. Un pays où les saints patrons sont célébrés avec enthousiasme, mais la création qui leur est chère est détruite. Où la dignité est vénérée, mais où la vie des pauvres est exploitée.

Au fil du temps, j'ai compris que ce phénomène n'est pas propre à la Bolivie ni à l'Amérique latine. C'est ce que la tradition appelle l'athéisme pratique : il ne s'agit pas de nier Dieu par des mots, mais de l'effacer des décisions fondamentales de la vie. C'est sur ce terrain que je travaille chaque jour en tant que jésuite : un monde qui dit croire en Dieu, mais qui ne permet pas à Dieu de transformer l'existence. Et c'est précisément cette fracture que la CG 32 a nommée avec lucidité, en nous rappelant que servir la foi nécessite de promouvoir la justice, non pas comme deux tâches distinctes, mais comme une seule et même mission confiée par le Seigneur. Dans le même ordre d'idées, Gustavo Gutiérrez nous rappelait qu'il n'est pas possible de parler de Dieu sans entendre le cri des pauvres, car c'est là que la foi s'oppose et s'accomplit.

Ce que je partage ici n'est ni une analyse ni une étude académique. C'est quelque chose de plus simple et de plus fragile : mon propre témoignage, tel qu'il m'a été enseigné par la vie du peuple bolivien, par la spiritualité ignatienne et par l'Évangile.

Les fissures où j'ai appris à voir

Au début de mon service académique à l'Université, je pensais que le manque de foi se traduirait par un rejet catégorique, un déni intellectuel ou une indifférence explicite. Je me trompais.

La véritable absence de Dieu — celle qui fait vraiment mal — je l'ai trouvée ailleurs : dans la normalisation des mensonges, dans le renoncement silencieux à l'espoir, dans l'acceptation résignée de l'injustice, dans la dissimulation des abus, dans l'indifférence à l'égard de la terre dévastée et dans la tristesse accumulée de tant de jeunes sans avenir.

La Bolivie m'a appris que la foi ne meurt pas d'attaques extérieures, mais d'une usure intérieure. Et cette usure est perceptible lorsque personne ne s'attend à ce que Dieu soit capable de transformer ce qui pèse vraiment.

Je l'ai vu dans les salles de classe des universités, où presque tout le monde dit croire, mais estime que la foi est « inutile » pour les décisions professionnelles ; dans les communautés où les festivités religieuses coexistent avec des mécanismes clientélistes ; dans les rivières qui n'ont plus de poissons, dans les forêts réduites en cendres ; dans les villages où l'exploitation est devenue une routine acceptée.

Et une question a grandi en moi, qui ne cesse de m'accompagner : comment annoncer le Dieu vivant dans des lieux où la vie elle-même semble s'être rétrécie ?

Quand la CG 32 a cessé d'être un simple document pour devenir une voie à suivre

Je connaissais la CG 32 comme un texte vénéré au sein de la Société. Mais ce n'est pas le texte d'un décret qui m'a convaincu. Ce sont les visages du peuple.

Lors d'un atelier avec de jeunes étudiants universitaires à Cochabamba, une jeune fille m'a dit, avec une sincérité désarmante : « Père, je crois en Dieu. Mais quand je cherche du travail, quand je dois décider de quoi faire de ma vie, quand je vois que les corrompus prospèrent... Dieu ne compte pas. Non pas parce qu'il n'existe pas, mais parce qu'il est inutile ».

J'ai senti un coup dans la poitrine. C'était entendre la CG 32 à l'envers : l'injustice non seulement contredit la foi, mais la rend inopérante. J'ai compris, d'une manière nouvelle, que l'appel à unir foi et justice n'est pas un programme idéologique, mais la condition de possibilité d'une foi qui se veut crédible. Dans le langage de Gutiérrez, nous pourrions dire qu'une foi qui n'assume pas l'histoire des pauvres finit par parler de Dieu « le dos tourné » à la réalité, et cesse donc d'être Bonne Nouvelle.





Manuel Gilberto Hurtado Durán, S.J. est un prêtre jésuite et théologien bolivien dont le travail porte sur la théologie systématique, la théologie des religions et le dialogue interculturel. Il est titulaire d'un doctorat du Centre Sèvres à Paris et enseigne à l'Université catholique de Cochabamba, où il est président de la Faculté de théologie San Pablo. Ses recherches se concentrent sur la théologie comparée amérindienne et les spiritualités autochtones.

L'altiplano m'a appris que la foi est mise à l'épreuve dans les plus petites choses

Un matin froid, à El Alto (une ville proche de La Paz, à 4300 mètres d'altitude), nous travaillions avec des étudiants d'une unité académique paysanne de l'université catholique bolivienne sur des questions d'éthique publique. L'un d'eux m'a dit : « Père, je suis pieux. Mais il faut payer pour obtenir un travail administratif, sinon on ne l'obtient pas. Que veut Dieu ici ? ».

Je n'ai pas su répondre tout de suite. Mais cette question m'a habité pendant longtemps. J'ai découvert que l'athéisme pratique ne consiste pas à nier Dieu, mais à accepter que le mal ait le dernier mot, qu'il n'y a pas d'alternative, que cela ne vaut pas la peine d'essayer autre chose.

Pourtant, chez ces mêmes jeunes, deux ans plus tard, j'ai vu de petits actes de résistance, comme des audits environnementaux sur les campus, des accompagnements solidaires dans les fêtes de quartier, des propositions de transparence dans leur propre carrière. Ce sont de petites lumières, mais elles suffisent à me rappeler une intuition ignatienne qui ne cesse de me soutenir : lorsqu'une foi devient pratique — même de la plus petite manière — elle ouvre des fissures par lesquelles pénètre la lumière de Dieu.

L'Amazonie m'a appris que la foi se défend en prenant soin de la vie

L'expérience la plus forte que j'ai vécue en Amazonie s'est produite il y a de nombreuses années, lorsque j'étais novice et que j'ai été envoyée pour quelques mois à Sant Ignace de Moxos. J'étais à San José, accompagné d'un étudiant jésuite. Il y avait là une entreprise forestière qui abattait des arbres. Après une célébration de la parole que nous avons organisée dans la communauté, un homme âgé est venu me voir et m'a dit : « Vous avez parlé à la messe (sic) de prier. C'est très bien. Mais prier, c'est aussi cesser de détruire : à quoi sert-il de demander la vie à Dieu si nous coupons ce qui nous donne la vie ? »

Il l'a dit sans confrontation, presque comme si quelqu'un nommait une évidence. Aujourd'hui, cette phrase est devenue pour moi une parabole vivante de *Laudato si'*.

J'ai compris que prier, pour eux, c'était réapprendre à regarder la montagne comme un don, et non comme un butin. La foi amazonienne est profonde, mais elle n'est pas désincarnée. Elle ne sépare pas Dieu de la rivière, ni le Créateur de sa création. Là-bas, l'évangélisation se fait en reboisant, en semant en communauté, en mesurant la turbidité de l'eau, en prenant soin de ce qui soutient la vie, en éduquant avec des valeurs.

Et j'ai bien compris qu'en Amazonie, la destruction écologique est une forme d'athéisme pratique, et que l'annonce de l'Évangile passe nécessairement par la défense de la vie menacée.

Le Chaco m'a appris que la foi devient dignité

Dans le Chaco guarani, j'ai vécu l'une des leçons les plus profondes de ma mission. C'était au fin fond de la région bolivienne appelée Isoso, lors d'une assemblée communautaire, qui discutait de problèmes d'exploitation de certains membres de la communauté qui allaient à la récolte de la canne à sucre. Marta — une jeune femme habituellement silencieuse — a pris la parole et a déclaré : « Nous croyons en Dieu. Mais si nous acceptons d'être traités comme des moins que rien... alors nous renions le Dieu qui nous a créés ».

Ce jour-là, j'ai compris que la foi ne se défend pas d'abord dans des temples, mais dans des corps qui refusent d'être humiliés plus longtemps. L'évangélisation consiste à retrouver la langue, à exiger des contrats équitables, à s'organiser pour dénoncer les abus et à appeler chaque personne par son nom en guarani et non par un numéro sur une liste de travail.

Le ñande reko — la manière d'être des Guaranis — et l'Évangile s'éclairaient mutuellement. Nous avons répondu à l'athéisme pratique non pas par des discours, mais en accompagnant la récupération de la dignité là où elle avait été niée.

Que fait la spiritualité ignatienne au milieu de tout cela ?

Permettez-moi de le dire simplement. La spiritualité ignatienne m'a appris à ne pas désespérer. À croire que Dieu est à l'œuvre même là où je ne vois que lassitude ou désordre. À chercher des signes — des braises sous les cendres — qui indiquent le chemin de la vie.

J'ai trouvé ces braises, par exemple, dans un étudiant qui décide de ne pas accepter un « petit » pot — de — vin ; dans une femme amazonienne

qui apprend à ses enfants à prendre soin de l'eau ; dans un jeune Guarani qui parle pour la première fois devant sa communauté ; dans un enseignant qui démissionne d'un poste par cohérence ; dans un quartier qui organise un pot commun lors d'une crise.

Ignace nous invite à « ...en toutes choses chercher et trouver Dieu notre Seigneur » (Constitutions 288). Au fil des années, j'ai compris que ce « en toutes choses » inclut aussi ce qui semble contraire à Dieu, même dans la trame inversée de la vie : la corruption, la violence, la pollution, l'indifférence, la dissimulation. Non pas parce que Dieu désire ces réalités, mais parce qu'il lutte pour les briser par la conscience, la solidarité et les petites décisions courageuses que personne ne voit mais qui soutiennent le monde.

« L'athéisme pratique ne consiste pas à nier Dieu, mais à accepter que le mal ait le dernier mot. »

L'athéisme pratique comme blessure... et comme opportunité

J'ai appris à ne pas considérer l'athéisme pratique uniquement comme une menace, mais comme une question ouverte. Il ne signifie pas nécessairement un rejet de Dieu ; il exprime souvent une soif de sens, un désenchantement, une lassitude historique, un scepticisme à l'égard d'une foi qui ne semble rien transformer.

Beaucoup de jeunes disent croire, mais vivent divisés. Beaucoup d'adultes prient, mais ont le sentiment que Dieu n'intervient pas. De nombreuses communautés vénèrent des symboles religieux, mais ne trouvent pas les moyens d'incarner la justice que ces symboles proclament.

À ce stade, je me souviens toujours d'une conviction profondément enracinée dans la spiritualité et le témoignage de Luis Espinal SJ, forgée dans un contexte de violence qui semblait étouffer toute espérance : Dieu n'est pas absent ou distant, mais présent dans la vie concrète de ceux qui luttent pour que leur dignité ne soit pas bafouée. Comme il l'a lui-même demandé dans l'une de ses prières : «

Présent dans nos frères, surtout dans les plus pauvres et les plus opprimés, que nous sachions te trouver, Seigneur » (Prières à brûler — pourpoint). Cette intuition d'Espinal — si simple et pourtant si profonde — m'accompagne chaque fois que j'entre en contact avec l'athéisme pratique, parce qu'elle m'aide à reconnaître que tout geste de dignité humaine est déjà un lieu théologique, même si personne ne le nomme comme tel.

La blessure de l'athéisme pratique est réelle, mais elle peut devenir une occasion d'annoncer un Dieu plus grand que nos incohérences : un Dieu qui ne s'offuse pas d'être oublié, mais qui insiste pour revenir par des voies discrètes, souvent invisibles.

Ce que la CG 32 m'a appris dans la chair

La CG 32 est devenue pour moi une boussole silencieuse. Ce n'est pas un texte que je cite, mais un regard que j'ai adopté : la foi devient réelle quand elle touche la justice ; la justice devient évangélique quand elle naît de la foi ; et toutes deux deviennent mission quand elles sont vécues en communauté et à partir du discernement.



Les congrégations ultérieures ont parlé d'inculturation, de dialogue, de réconciliation. Mais l'intuition est la même : permettre au Christ, le réconciliateur, de relier notre foi à l'histoire réelle de notre peuple, nos dévotions à notre vie publique, nos paroles à nos pratiques. Pour reprendre les mots de saint Irénée et de Gustavo Gutierrez, il s'agit de confesser que la gloire de Dieu est que les pauvres vivent, et que toute réflexion sur Dieu qui oublie ce fait risque de devenir insignifiante.

Parfois, j'imagine le père Pedro Arrupe en visite en Bolivie aujourd'hui. Je pense qu'il sourirait de voir que son intuition s'incarne encore dans des lieux humbles : dans les mains qui sèment là où il y avait du feu, dans les yeux des jeunes qui découvrent leur vocation de service, dans les langues indigènes qui reprennent de la vigueur, dans les communautés qui prient les pieds sur terre.

L'agneau égorgé et debout : symbole d'un pays qui insiste pour se relever

La proposition d'Emilio Travieso, l'agneau égorgé et debout (article de Promotio Iustitiae de la première semaine de septembre 2025), me touche profondément. Je pense que ce symbole décrit la Bolivie mieux que tout autre symbole. Le voyant de l'Apocalypse dit : « Alors je vis, au milieu du trône et des quatre Vivants et au milieu des Anciens, un Agneau debout, comme immolé » (1). Cette image concentre le paradoxe chrétien : la victime qui reste debout, la blessure qui ne disparaît pas et qui est pourtant un lieu de vie.

À bien des égards, nous sommes un pays égorgé par la corruption, la violence, l'inégalité, le racisme latent, la perte de créativité, le manque d'opportunités. Mais nous sommes aussi un pays qui s'appuie sur la foi qui résiste, sur la créativité du peuple, sur la force de la communauté, sur l'espoir qui refait surface, sur la dignité que personne ne peut éteindre.

L'agneau debout me rappelle que le Christ ne se révèle pas seulement dans les triomphes, mais aussi dans les blessures. Sa résurrection n'efface pas les cicatrices : elle les transforme en source de vie pour les autres. Et je crois sincèrement que la mission de la foi et de la justice aujourd'hui est d'accompagner ce processus : aider les cicatrices des gens à devenir des lieux de réconciliation.

Là où je pensais que Dieu n'était pas, je l'ai trouvé.

Si quelqu'un me demandait où j'ai le plus trouvé Dieu dans ma mission, je devrais répondre par des scènes très concrètes : un étudiant qui a décidé de dire la vérité quand personne d'autre ne le faisait ; une femme qui a défendu son fleuve comme si elle défendait ses enfants ; un jeune homme Guarani qui a retrouvé sa parole ; un vieil homme qui m'a appris que prier c'est prendre soin ; une mère qui a continué à se battre pour l'éducation de ses enfants quand elle n'en avait plus la force.

J'ai découvert que, là où je pensais que Dieu était absent, il était déjà là, travaillant silencieusement dans le cœur des personnes et des peuples.

Tel est mon témoignage. C'est mon espoir. Et c'est le plus grand cadeau que la Bolivie m'ait fait : croire à nouveau en un Dieu qui vit là où la vie semble impossible, un Dieu qui, comme l'Agneau immolé et debout, ne cesse de se lever et de nous relever.

Pour conclure, je dirais peut-être que l'athéisme pratique n'est pas seulement un problème à dénoncer, mais aussi un lieu théologique qui nous interpelle. La CG 32 a eu la lucidité de comprendre qu'une foi qui ne se traduit pas par la justice finit par être insignifiante, et la théologie de la libération a su nommer cette fracture en montrant que Dieu se laisse trouver dans l'histoire concrète des pauvres. Là où Dieu semble absent – dans l'injustice normalisée, dans la résignation, dans la destruction de la vie – on nous confie, paradoxalement, une tâche spirituelle : rendre Dieu à nouveau crédible par des pratiques de justice, de dignité et de soin. Peut-être qu'aujo-

*« Alors je vis, au milieu du trône et des quatre êtres vivants et au milieu des anciens, un Agneau debout, comme immolé. »
Apocalypse 5,6*

ur d'hui, dans des contextes sécularisés ou lassés des discours religieux, l'annonce de l'Évangile passe moins par l'affirmation de Dieu que par la possibilité de rendre la vie possible, en espérant que, comme l'a cru la CG 32, la foi renaît lorsqu'elle est vécue là où elle est le plus remise en question.



PEDRO ARRUPE ET LE DISCERNEMENT EN COMMUN : LA FONDATION DU SERVICE JÉSUITE DES RÉFUGIÉS

Mark Raper, S.J. (ASL)

« La réalité est supérieure aux idées. Les idées se discutent, la réalité se discerne. Le discernement est le charisme de la Compagnie. »
— Pape François

Le père Pedro Arrupe a donné un cours magistral sur le discernement communautaire à Bangkok le 6 août 1981. Son discours impromptu aux jésuites de la région thaïlandaise et à ceux qui travaillent avec les réfugiés en Thaïlande a été son dernier discours en tant que général. Plus tard dans la nuit, il a pris l'avion pour Rome et à son arrivée, il a été victime d'une attaque cérébrale qui l'a rendu invalide.

Quelques jours plus tôt, au début du mois d'août 1981, le père Arrupe m'avait rencontré à Manille. Il était là pour une célébration de l'arrivée des premiers Jésuites aux Philippines, quatre cents ans plus tôt. Il m'a demandé de coordonner le nouveau Service jésuite des réfugiés en Asie-Pacifique. Bien que je n'aie pas pu me rendre à Bangkok pour participer à la réunion avec les autres, les instructions qu'il m'a données lors de cette conférence, qu'il a qualifiée de «chant du cygne», et la lettre dans laquelle il a fondé le JRS, m'ont guidé pendant les vingt années suivantes au sein du JRS, et pendant les vingt années qui ont suivi, dans le cadre de mes fonctions successives de supérieur majeur.

Le Père Général Pedro Arrupe avait fondé le Service Jésuite des Réfugiés (JRS) l'année précédente, après une vaste consultation et un discernement sur le problème des réfugiés. Sa lettre, publiée en novembre 1980 à l'occasion de la fête de saint Joseph Pignatelli, présentait six points clairs sur la manière dont le JRS faciliterait la réponse de la Compagnie au problème des réfugiés. Mais cette lettre ne donnait aucun détail sur les services précis que le JRS offrirait aux réfugiés. Bien qu'il ait prophétisé que le JRS leur apporterait une guérison tangible, une reconnaissance plus profonde de leur situation et un impact bénéfique sur la Société, il n'a donné aucune instruction sur ce que sur le

terrain le personnel du JRS devrait faire précisément. Cela relevait du discernement sur le terrain.

Priez beaucoup : instructions pour le discernement dans le chant du cygne d'Arrupe

Le « chant du cygne » du Père Arrupe était plein de riches idées sur la façon de s'engager constamment dans un discernement communautaire sur les réalités qui ont créé la situation des réfugiés et sur les façons dont la Compagnie de Jésus et le JRS pourraient y répondre - permettant ainsi de vivre le caractère prophétique du ministère ignatien. Ceci est particulièrement évident dans une diversion apparemment étrange qu'il a faite vers la fin de son discours, comme s'il pensait à haute voix. «Je vais vous dire une chose que je me demande très souvent. Devons-nous apporter une aide spirituelle aux guérilleros d'Amérique latine ? Non, dites-vous ? Eh bien, je ne peux pas dire non. Après réflexion, je me suis rendu compte qu'il ne s'agissait pas du tout d'une diversion. Près d'une décennie après le décret 4 de la 32e CG, Notre mission aujourd'hui : Le service de la foi et la promotion de la justice, la Compagnie était confrontée à d'immenses difficultés, à la fois en raison de l'antipathie manifeste du Vatican à l'égard du Père Arrupe



Mark Raper, S.J. est un prêtre jésuite australien reconnu internationalement pour son leadership dans le service humanitaire et ecclésial. Il a été le premier directeur de la branche Asie-Pacifique du Service jésuite des réfugiés à partir de 1982, puis en est devenu le directeur mondial, contribuant à façonner sa mission d'accompagnement et de défense des réfugiés. En reconnaissance de son vaste travail en droits humains au Timor oriental, en Indonésie, en Bosnie, en Birmanie et en Thaïlande, il a reçu en 2004 le Prix des droits de l'homme du Conseil australien pour le développement international.



et de son autorité, et à cause des choix apostoliques sur le terrain qui étaient parfois interprétés en termes idéologiques. Comme le dit Philip Endean, «la spiritualité ignatienne d'Arrupe et sa sensibilité à sa propre expérience l'amènent à remettre en question les orthodoxies de la politique de la guerre froide». Le Père Arrupe proposait que la voie du JRS, enracinée dans ce que le JRS apprendrait en accompagnant les réfugiés, était une autre façon de rechercher la justice, et qu'elle apporterait un grand bénéfice à la Compagnie de Jésus.

La journée du 6 août se commémore, à la fois, le jour d'Hiroshima et la fête de la Transfiguration. Ce jour-là, Don Pedro a rencontré des jésuites venus en Thaïlande pour accompagner les réfugiés, en réponse à l'appel qu'il avait lancé lors de la fondation du JRS. D'ordinaire, il les a d'abord écoutés. «Je vois que vous êtes heureux. Mais je vois aussi que votre travail est lourd», leur disait-il. Il ne leur disait pas comment faire leur travail, mais les encourageait à planifier ensemble ce qu'ils allaient faire. «La situation est en train de changer radicalement», a-t-il dit. C'est pourquoi ils devaient discerner ensemble et choisir avec prudence la manière dont ils s'engageraient dans l'accompagnement des réfugiés. Il a insisté sur le fait que le discernement communautaire façonnerait ce nouvel apostolat, même s'il doit souffrir des douleurs de la naissance. «C'est pourquoi, a fortiori, de grands risques doivent être pris», a expliqué le père Arrupe. Son conseil était à la fois pratique et spirituel :

« La situation dans le monde entier est en train de changer radicalement. Il est donc difficile d'avoir un plan fixe... et vous expérimentez... c'est là que la prudence entre en jeu... ce qui signifie que nous faisons un discernement commun en tant que groupe, puis nous établissons une ligne d'action... Dans tout cela, vous devez penser et prier en tant que groupe. L'élasticité de cette expérimentation ... doit aller dans une seule direction - la direction indiquée par l'Esprit Saint ».

Le Père Arrupe a envisagé que, compte tenu des situations exigeantes dans lesquelles le JRS travaillerait, ce discernement impliquerait des discussions approfondies.

« Chacun doit exprimer clairement son opinion et ses expériences. Et à la fin, il doit y avoir une sorte de conclusion. Peut-être que quelqu'un devra changer d'avis ou au moins agir en fonction de l'avis de quelqu'un d'autre. C'est le prix à payer ».

Il a expliqué la nécessité d'un coordinateur qui leur permettrait de se réunir, de réfléchir à leurs expériences et d'assurer la mise en œuvre :

« Il est nécessaire d'avoir quelqu'un à plein temps pour considérer toutes les choses dont nous avons discuté ... (une personne) qui peut entendre les opinions ... (qui ait) une oreille pour chacun d'entre vous ... et pour tout ce qui se passe ... qui exécute la ligne d'action (policy) ».

Le père Arrupe a poursuivi en insistant : « Priez. Priez beaucoup. De tels problèmes ne sont pas résolus par des efforts humains ».

Compte tenu de sa propre expérience, à commencer par l'aide qu'il a apportée aux survivants de l'explosion nucléaire d'Hiroshima, le père Arrupe était bien placé pour donner des conseils aux travailleurs du JRS. Il s'était exprimé sur ce sujet dans une conférence largement diffusée, intitulée «Rooted in Charity» (Enracinés dans la charité). Dans cette conférence, il critiquait les formes de «secours d'urgence» qui ignorent les droits des personnes aidées. Il a déclaré : «Il y a une charité apparente qui n'a rien à voir avec les droits des bénéficiaires : Il existe une charité apparente qui n'est qu'une injustice déguisée, par laquelle nous donnons à un être humain, par «bienveillance», ce qui lui est dû en vertu de la justice. L'aumône n'est plus qu'un subterfuge». Le père Arrupe savait que, précisément là où il y a des besoins urgents, l'aide apportée généreusement et avec de bonnes intentions peut retarder ou entraver la justice. En Thaïlande, Don Pedro a lancé un avertissement : « Ces situations sont très difficiles et compliquées. Tout doit être fait avec un grand discernement. Il ne suffit pas d'avoir un jour une idée géniale et de passer à l'action. Non, cela pourrait être très mauvais... Le mélange de prophétie et de prudence, de sécurité et de risque, rend les situations complexes ».

C'est précisément pour ces raisons que l'équipe sur le terrain doit être réfléchie et flexible, et disposer d'une expertise ou d'un contact étroit avec le terrain. En ce qui concerne les caractéristiques de leur discernement, le père Arrupe avait décrit plus tôt, dans son généralat, la pratique : « comment distinguer l'important et le secondaire, le permanent et le transitoire, l'universel et le particulier, l'essentiel et l'accidentel ».

Présence, conversation et renforcement des capacités : les premières années du JRS Asie-Pacifique

Comme on le sait, le Père Arrupe a pris le vol pour Rome le soir du 6 août et a été victime d'une attaque cérébrale à son arrivée à l'aéroport de Fiumicino le matin du 7 août. Avec la confusion qui régnait à Rome après son attaque et la nomination du Père Paolo Dezza, il a fallu attendre un an avant que je ne sois officiellement affecté au rôle de directeur régional du JRS Asie-Pacifique. Ma première action a été de convoquer les travailleurs du JRS pour un discernement sur la manière de procéder. Un ancien compte rendu décrit notre première réunion. Bien que nous n'utilisions pas tellement les termes, il s'agissait d'un 'discernement apostolique communautaire'.

Chacun d'entre nous a parlé de son propre travail, partageant ce qu'il avait appris de son temps avec les réfugiés. Nous avons parlé de la profonde angoisse humaine des réfugiés qui ont perdu leur patrie, des membres de leur famille proche, leur liberté de choix, leur travail et leur dignité. Le problème le plus répandu est peut-être le sentiment d'impuissance. ... Nous nous sommes demandé comment les travailleurs du JRS pouvaient être les compagnons de nos réfugiés. Encore et encore, nous nous sommes tournés vers la prière pour discerner cette question. Nous avons considéré que notre premier service était de partager, même dans une petite mesure, la vie et les souffrances des réfugiés, d'être capables de les aimer et de

les respecter, d'être un signe de solidarité et d'espoir.

Notre discernement régulier et constant conduit à l'adoption de signatures permettant aux travailleurs du JRS d'être proches des réfugiés et, après avoir examiné les besoins dans chaque lieu, de décider des services à apporter. Les projets entrepris étaient ceux qui favorisaient la présence, la conversation et le renforcement des capacités des réfugiés. Le discernement des travailleurs sur le terrain devrait à son tour aider la Société et ses membres à discerner comment faire face aux besoins contemporains.

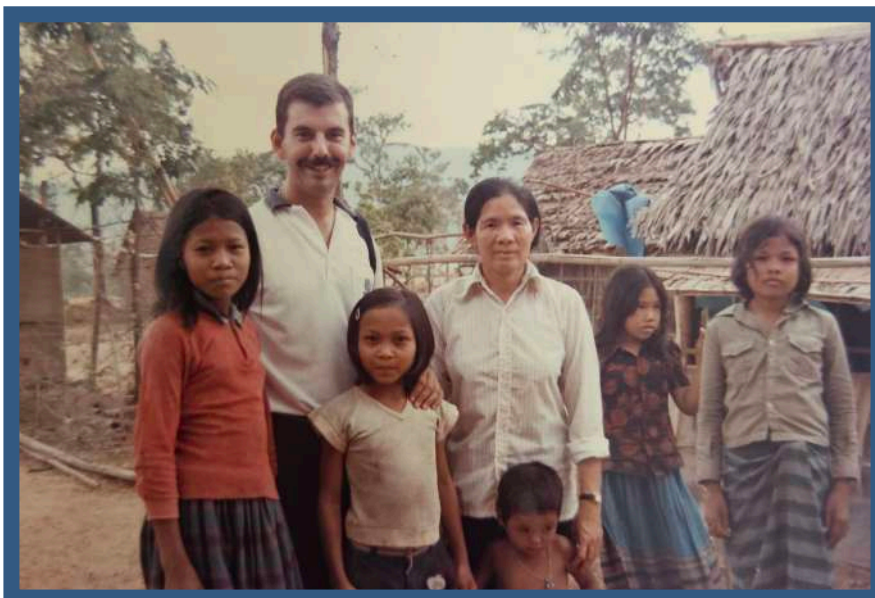
Comme le père Arrupe l'avait si bien prophétisé, il était clair qu'un discernement constant était nécessaire pour fournir une assistance humanitaire, notamment en raison des manœuvres géopolitiques dans la région. Bien qu'une aide généreuse et courageuse ait été et soit encore offerte aux réfugiés, de puissantes forces du mal sont à l'œuvre lorsque des personnes sont déracinées et chassées de leur foyer et de leur patrie. La bonté et la cruauté se développent ensemble, et nous qui essayons de servir les réfugiés devons apprendre à attendre la récolte dans une joyeuse espérance, a écrit Bill Yeomans SJ, qui a travaillé dans plusieurs camps d'Asie du Sud-Est dans les années 1980. Le JRS s'est associé à des efforts à grande échelle pour apporter une aide vitale. Cependant, il est devenu évident que même les efforts visant à renforcer la protection des réfugiés et à les aider pouvaient être détournés ou instrumentalisés, mettant en péril leur sécurité.

L'un des défis auxquels l'équipe du JRS a été confrontée dans les camps de réfugiés cambodgiens à la frontière entre la Thaïlande et le Cambodge a nécessité une décision réfléchie. Au début des années 1980, une

alliance politique et militaire s'était formée à cette frontière entre les États-Unis, la Chine, la Thaïlande et les gouvernements occidentaux, pour s'opposer au Viêt Nam («l'ennemi de mon ennemi est mon ami»). L'armée vietnamienne avait chassé les Khmers Rouges et mis en place le gouvernement de Heng Samrin, fidèle au Vietnam. Une organisation humanitaire ad hoc a été mise en place pour fournir de la nourriture, de l'eau et des abris aux réfugiés, appelée UN Border Relief Operation (UNBRO). Dans le même temps, l'UNBRO a discrètement permis l'approvisionnement d'un mouvement armé. Pour les Thaïlandais, les camps situés à cheval sur la frontière constituaient un tampon pratique contre une éventuelle incursion vietnamienne. Lorsque ces camps ont été bombardés en 1985, les réfugiés ont été clairement ramenés en Thaïlande tout en restant à proximité de la frontière.

Les réfugiés ont été pris entre deux feux. D'une part, ils ont reçu une aide vitale. D'autre part, leur présence a servi de couverture à des objectifs politiques et militaires sous-jacents. Ils ont été «instrumentalisés» pour maintenir un effort de guerre qui poursuivait la division de leur pays. Parmi ses membres, plusieurs ont estimé que le JRS devait protester bruyamment contre cette injustice et partir. D'autres étaient d'avis que si les gens étaient exploités, le JRS devait continuer à les accompagner et ne pas les laisser à la merci des factions armées. C'était une question de discernement. Par chance, le Père Howard Gray, l'un des gourous spirituels connus de la Société à l'époque, était sur place et a accepté de faciliter un processus de prise de décision.

Les délibérations ont duré environ six semaines et ont impliqué trente membres du JRS qui se réunissaient une fois par semaine dans un simple wat (temple) de village près de la frontière entre la Thaïlande et le Cambodge. La plupart des participants étaient chrétiens, un tiers étaient jésuites, quelques-uns étaient bouddhistes et certains étaient non-croyants. Le père Arrupe avait prévu la diversité du groupe dans son discours de 1981 : « ... combien il serait formidable pour la Société de voir des non-chrétiens venir travailler pour les pauvres dans les villages, venir motivés par la philanthropie... ». D'autres aspects de la réunion ont rappelé son discours de Bangkok : « Pour parvenir à une politique commune, vous devrez faire face à des tensions, car nous avons des opinions différentes ».



Tous les participants ont indiqué qu'ils avaient l'intention de trouver le résultat le plus approprié. Howard les a interrogés et m'a confié que plusieurs d'entre eux n'étaient pas «libres» ou «indifférents» sur la question à trancher, de sorte que cela ne répondrait pas à toutes les exigences d'un véritable discernement. Néanmoins, il m'a encouragé à poursuivre, en utilisant la méthode du discernement. Les trente participants ont accepté de prier ou de réfléchir pendant au moins une demi-heure chaque jour aux considérations qu'Howard présenterait chaque semaine et de partager sincèrement le résultat de leurs réflexions. À la fin des six semaines, on a demandé à chaque personne sa décision personnelle sur la question. Le groupe était divisé de manière égale entre ceux qui voulaient que le JRS se retire complètement et proteste, et ceux qui pensaient que le JRS devait continuer à servir fidèlement les réfugiés.

Le P. Howard Gray a indiqué qu'il m'appartenait alors, en tant que Directeur du JRS, après avoir écouté toutes les interventions, de prendre une décision finale. À la suite de ce discernement, j'ai décidé qu'une équipe du JRS resterait dans le camp pour travailler activement à la réconciliation et préparer le rapatriement des réfugiés au Cambodge. Une autre équipe s'établirait au Cambodge et se préparerait à accueillir les réfugiés, tout en travaillant activement à la réconciliation. Les deux équipes, en particulier la nouvelle équipe au Cambodge, s'occuperaient des personnes les plus pauvres, notamment les nombreux blessés de guerre qui ont perdu des membres au cours du conflit ou dans leur fuite vers la frontière fortement minée, car quelle que soit la faction au pouvoir, il faudra toujours s'occuper des handicapés. Les décisions prises à l'issue de cette délibération ont eu d'immenses répercussions sur l'avenir.

Éléments clés du processus de discernement

En réfléchissant à cet exemple, on peut identifier les éléments d'un processus de prise de décision communautaire prudent et même discerné. Ces éléments peuvent s'appliquer s'il s'agit de faire un bilan, une évaluation ou une décision majeure pour une



œuvre ou une institution apostolique, d'évaluer une tendance sociopolitique ou d'élaborer un plan apostolique.

Tout d'abord, le groupe de discernement a besoin d'un point de départ commun. Dans ce cas, tous ceux qui étaient engagés dans le discernement étaient membres d'une équipe portant l'identité du JRS. L'objectif principal du JRS avait été défini par le Père Arrupe sur le site et développé dans la vie et les réflexions des travailleurs du JRS. (La formule «accompagner, servir et défendre les droits des réfugiés» n'a été rendue explicite qu'au milieu des années 1990, après de nombreuses consultations). Ayant un point de départ commun, le groupe pouvait également s'attendre à arriver à des conclusions partagées, même si le résultat n'était pas celui qu'un membre avait initialement souhaité ou prévu. Dans le cas d'un discernement entre Jésuites, le point de départ, ou la lentille commune, comprend tout ce qui nous lie en tant qu'amis dans le Seigneur, notre expérience commune des Exercices, la Formule de l'Institut, les Constitutions, l'appartenance à la Société universelle, parmi beaucoup d'autres facteurs.

Deuxièmement, le fait d'avoir un point de départ commun aide à déterminer clairement qui doit être inclus dans le processus de discernement.

Troisièmement, tous les participants doivent s'efforcer d'avoir l'esprit ouvert. Même s'ils viennent avec une conviction sur ce qui devrait être fait, il leur est demandé de la mettre de côté et d'écouter sans préjugés toutes les raisons et tous les arguments qui seront avancés. Dans le langage ignatien, on parle d'«indifférence».

Quatrièmement, il est demandé à tous d'être ouverts les uns aux autres, hospitaliers, accueillants, à l'écoute, généreux, patients, et de donner la meilleure interprétation à ce qui est dit par les

autres. C'est l'esprit de l'Annotation 22, la 'Présupposition' des Exercices. De plus, tout ce que saint Ignace dit sur le discernement individuel dans les Exercices est important pour l'individu à observer lorsqu'il participe à un discernement communautaire.

Cinquièmement, et c'est le plus important, tout dépend de la qualité de l'écoute, surtout de la part de celui qui doit formuler la décision finale, pour savoir comment chacun est conduit et ce qui est le plus prudent pour le groupe ou la communauté. Écouter, c'est être attentif à l'information, à toutes les nuances, aux opinions réfléchies, aux désirs et aux passions. «Le discernement se fait toujours en présence du Seigneur, en regardant les signes, en écoutant les choses qui se passent, le sentiment des gens, en particulier des pauvres», a expliqué le pape François dans sa première longue interview à la revue jésuite *La Civiltà Cattolica*.

« Le discernement consiste à apprendre à écouter Dieu au milieu de toutes les voix. »

Sixièmement, il est supposé, mais il peut être nécessaire de le préciser, que tous souhaitent émerger avec un récit commun, c'est-à-dire parvenir à une compréhension partagée du contexte complexe et se mettre d'accord sur une voie à suivre dans des circonstances aussi compliquées.

Septièmement, tous les participants doivent comprendre le processus. Il ne s'agit ni d'une décision par vote démocratique, ni d'une décision autocratique, mais plutôt d'une écoute intense de la réflexion collective et d'une sagesse fondée sur la prière. Nous croyons que l'Esprit de Dieu agit ainsi parmi nous. À la fin, l'animateur, qui a écouté attentivement tout au long du processus, doit formuler, avec l'avis et le conseil des autres participants si nécessaire, ce qu'il considère comme la voie la plus prudente à suivre. Le résultat du discernement ne peut être délégué à un animateur ou à un sous-groupe.

Huitièmement, la question à discerner doit être formulée clairement.

Enfin, le processus peut être lent, car les décisions communautaires

nécessitent du temps pour apprendre, penser, réfléchir, s'écouter les uns les autres et prier. Le discernement instantané est possible mais rare. «Le jésuite réfléchit toujours à nouveau, en regardant l'horizon vers lequel il doit aller, avec le Christ au centre», a déclaré le pape François.

Malgré toutes les réflexions et instructions détaillées sur le discernement, il est utile de rappeler que la prise de décision personnelle et collective est un processus naturel. Comme l'a dit Karl Rahner :

« On peut dire aussi que presque tout le monde, dans les décisions graves, fait un choix plus ou moins exactement comme Ignace le conçoit, de même que l'homme de la rue utilise la logique sans jamais l'avoir étudiée, et qu'il reste pourtant utile de tirer des conclusions au moyen de la logique que l'on a étudiée. Dans de telles décisions, l'homme réfléchit longuement ».

L'approche communautaire de la prise de décision a une valeur pragmatique. L'obtention d'un consensus permet une coopération accrue, un sentiment d'appartenance et l'élimination des

blocages. L'implication de divers participants peut déboucher sur de nouvelles informations et des perspectives originales, ce qui permet d'améliorer la prise de décision. Ces étapes naturelles nous permettent de travailler dans l'union des cœurs et des esprits, en transcendant les différences personnelles, sociales, nationales et idéologiques dans un souci partagé pour notre mission commune.

Saint Ignace et la charité discrète : L'écoute des personnes que nous servons

Saint Ignace ne parle pas de discernement en commun. Le mot 'discernement' n'est pas non plus très utilisé dans les Constitutions des Jésuites. Ignace y utilise l'expression *discreta caritas* et fait souvent référence à la nécessité de la prudence. La prudence, remarque le père Kolvenbach, est la valeur centrale du discernement, plus centrale même que la charité. Sans prudence, la charité est une *caritas indiscreta*. Lorsque les Constitutions des Jésuites font référence à la 'discrétion', c'est souvent en tant que qualité essentielle pour les supérieurs dans leur prise de décision.



Le discernement en commun offre un point central, un équilibre entre un débat ou une approche parlementaire et une décision autocratique prise par un individu. Il y a des gens qui poussent à une plus grande démocratisation et des supérieurs qui font du micro-management, gardant tout le pouvoir pour eux. Le discernement permet de trouver un équilibre entre ces deux approches. Dans la société d'aujourd'hui, on attend de plus en plus des consultations et une plus grande participation à la prise de décision et à la planification. Dans le discernement en commun, tous les participants ont la responsabilité d'exprimer le fruit de leur prière et de leur réflexion. En fin de compte, comme l'a fait remarquer le Père Arrupe à Bangkok, il incombe à quelqu'un de prendre la décision, quelqu'un qui écouterait tout le monde, prendra en compte tout ce qui est discuté et tout ce qui se passe dans le contexte, sera ouvert, prudent et aura le courage de décider et d'exécuter.

Bien que St Ignace et les Constitutions ne fassent pas beaucoup référence au discernement communautaire, nous apprenons le discernement de la vie de St Ignace qui a combiné un mouvement vers une intériorité plus profonde avec une recherche de compagnons. Ensemble, ces compagnons ont sondé les profondeurs de leur propre cœur et le cœur de leur époque. Ils ont survécu en mendiant et ont partagé la vie de personnes vivant dans la précarité. Tout cela les a aidés à lire les «signes des temps», à se mouvoir dans les courants de la culture et à évaluer l'histoire et l'humanité avec prudence.

Dans tout apostolat jésuite, nous devons non seulement écouter nos collègues, mais aussi les personnes que nous servons. Dans le cas des réfugiés, le père Arrupe a insisté sur le fait que «Dieu nous appelle à travers ces personnes sans défense». L'écoute exige le respect. Une écoute respectueuse est parfois le plus beau cadeau que l'on puisse faire à un réfugié. En effet, une écoute respectueuse conduit invariablement à la découverte que ces personnes ne sont pas du tout «sans défense». De nombreux réfugiés ont des capacités considérables mais ont été rendus sans défense et pourraient le devenir encore plus s'ils étaient laissés dans des situations de dépendance et de dénuement. Une telle découverte et un tel discernement conduisent à concevoir des réponses qui augmenteraient les capacités

personnelles et collectives des réfugiés. De nombreux réfugiés sont des survivants qui ont déjà pris des initiatives audacieuses et créatives. Une grande partie du travail du JRS consiste à les aider à vivre comme des hommes et des femmes libres.

Même avec sa vision prophétique «pour aujourd'hui et pour l'avenir», le père Arrupe aurait difficilement pu imaginer l'explosion du phénomène des déplacements forcés. Entre 1985 et 1989, cinq grandes situations d'urgence internationale ont entraîné le déplacement forcé de populations. En 1990, lorsque la confrontation politique et militaire a cessé d'équilibrer les forces en présence avec la fin de la guerre froide, ce nombre est passé à vingt. En 1994, il était de vingt-six. Aujourd'hui, il y a environ cinquante-neuf conflits armés actifs dans plus de trente-cinq pays, le nombre le plus élevé depuis la Seconde Guerre mondiale, et ils deviennent de plus en plus complexes, avec des groupes armés, des alliances changeantes, des intentions criminelles et de la violence. Dans le même temps, on assiste au démantèlement progressif du système humanitaire international, si laborieusement mis en place au cours des quatre-vingts années qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale. En outre, comme les personnes en quête de refuge se voient de plus en plus refuser le droit de franchir les frontières, on assiste à une augmentation massive du nombre de personnes déplacées à l'intérieur de leur propre pays, qui sont victimes de conflits dans leur propre pays et qui restent sans domicile. C'est ce que nous constatons au Myanmar, où l'on compte aujourd'hui plus de trois millions et demi de personnes déplacées à l'intérieur de leur propre pays, auxquelles s'ajoutent un million de réfugiés rohingyas au Bangladesh et un demi-million de réfugiés en Thaïlande et en Inde, ainsi que d'innombrables autres personnes fuyant la conscription et la pauvreté.

Conclusion

En conséquence, le JRS est devenu une grande agence présente dans plus de 50 pays. Le JRS est parfois perçu comme fonctionnant de manière autonome, bien qu'il soit la seule œuvre apostolique internationale de la Compagnie de Jésus directement gouvernée par la Curie du Père Général. Le discernement au sein de

la Compagnie au sujet de ce service devient de plus en plus important aujourd'hui si nous apprécions la perspicacité du Père Arrupe qui insistait en 1981 : «il doit y avoir une unité de base des esprits pour ce nouveau type d'apostolat qui est sur le point de naître».

Le JRS est considéré comme une partie si importante de l'héritage du Père Arrupe qu'il est également qualifié de son «chant du cygne», tout comme son discours aux travailleurs du JRS à Bangkok. Lorsque le Père Pedro Arrupe a prophétisé que le JRS apporterait un grand bénéfice à la Compagnie, il pensait -j'en suis sûr- qu'en accompagnant et en écoutant les réfugiés, et en réfléchissant ensemble à ce qu'on apprend d'eux avec discernement, la Compagnie de Jésus répondrait de manière plus décisive, non seulement à ces réfugiés, mais aussi aux besoins profonds de notre époque. Elle affinerait sa manière de travailler pour la justice par l'accompagnement, la recherche et le discernement communautaire. Ses initiatives seraient souples, collaboratives et audacieuses, alimentées par une écoute attentive et une charité prudente et discrète. Le discernement communautaire offre un chemin qui mène à ce ministère prophétique auquel le père Arrupe nous a appelés lorsqu'il a fondé le JRS : «Ce travail sera une école dans laquelle nous apprendrons beaucoup de choses».



UN VOYAGE À TRAVERS LE DISCERNEMENT EN COMMUN



Sean Carroll, S.J. (UWE)

En août 2023, j'ai été confronté à une décision importante en tant que provincial. De septembre à décembre 2022, la Province Ouest des États-Unis de la Compagnie de Jésus avait engagé ses communautés et ses ministères dans des conversations spirituelles sur les domaines où l'Esprit était présent et en mouvement dans notre travail et sur ceux où l'Esprit nous invitait à aller. Le Père Ed Fassett, S.J., et M. Charlie Kelley, consultant qui avait guidé l'ancienne Conférence des Jésuites des États-Unis dans un processus de discernement stratégique en 2005, ont dirigé cet effort avec le soutien d'un comité de Jésuites et de partenaires laïcs.

En juin 2023, nous avons invité tous les jésuites de la province et deux représentants laïcs de chaque apostolat à se réunir pour des conversations et une réflexion sur les réactions des 1 250 personnes qui avaient participé aux conversations spirituelles. Au cours de cette rencontre remplie d'Esprit à l'Université Loyola Marymount, à Los Angeles, nous avons identifié quatre orientations apostoliques qui complètent les Préférences Apostoliques Universelles (PAU) de la Société. Ces orientations sont les suivantes

- Fonder notre expérience de Dieu sur les exercices spirituels, la spiritualité ignatienne et le discernement ignatien.
- Promouvoir et soutenir la collaboration.
- Encourager la communauté et l'appartenance.
- Exercer une préférence apostolique en faveur des jeunes et des personnes marginalisées.

Bien que ces quatre orientations soient des points de repère essentiels, nous avons encore besoin d'une vision pour orienter et concentrer nos efforts apostoliques. Telle était la décision qui me confrontait en août 2023. Après avoir prié,

il m'est apparu clairement que Dieu nous appelait à être une communauté de jésuites et de partenaires apostoliques qui embrassent pleinement le discernement en commun. Cette vision n'aiderait pas seulement notre province à répondre à l'appel de Dieu, mais nous permettrait aussi de servir plus profondément l'Église et sa mission. La tâche s'annonçait ardue, d'autant plus qu'il faudrait renforcer la capacité de toute la province à s'engager dans cette forme de discernement en commun. Nous tenterions également de suivre l'exemple des premiers compagnons, qui ont discerné ensemble, dans la prière, comment Dieu les appelait à façonner leur vie et leur mission communes.

Changement d'époque

Une partie du contexte de cette vision est liée à ce que le Père Général a appelé un « changement d'époque ». Le pape François et le pape Léon XIV utilisent tous deux cette expression, bien que, dans *Evangelii Gaudium* (no. 52) François l'ait qualifiée de « changement épocal » (en anglais). Elle décrit un changement fondamental dans l'histoire - un véritable changement d'époque, plutôt qu'une transition au sein d'une époque existante - avec toutes les craintes, les déséquilibres et les perturbations qu'il implique.

L'émergence de l'intelligence artificielle, la croissance prolifique du nombre de jésuites dans la Compagnie de Jésus dans certains endroits du monde et le déclin dans d'autres, ainsi que la montée des mouvements populistes dans de nombreux pays, ne sont que quelques signes du changement tumultueux et chaotique dont nous faisons l'expérience. En tant que jésuites et compagnons laïcs, nous ne sommes pas à l'abri des turbulences et des conflits que ces tendances créent.

En même temps, il me semble que, dans ce contexte, le discernement en commun nous offre un moyen de grandir en tant

que communauté et de remplir la mission de l'Église en nous enracinant plus profondément dans notre histoire et notre spiritualité. Il nous offre une voie à suivre qui nous enracine et nous permet de nous rapprocher les uns des autres et de Dieu au fur et à mesure que nous avançons dans l'avenir. Cette pratique devient un point d'ancrage et une source de soutien alors que nous réfléchissons à la manière de remplir notre mission et d'approfondir notre identité en ces temps difficiles.

Ce qui a bien marché

Pour que notre province devienne une communauté qui embrasse pleinement le discernement en commun, il faut un changement culturel important, car beaucoup de nos collaborateurs laïcs et même certains de nos jésuites ne sont pas familiers avec cette pratique. Pour répondre à ce besoin, j'ai mis sur pied un petit comité de jésuites et de collaborateurs laïcs, dirigé par le père Steve Sundborg, S.J., et Mme Cindy Reopelle en tant que coprésidents. Steve apporte une riche expérience grâce à sa formation en spiritualité et à l'utilisation du discernement en commun depuis son mandat de président de l'Université de Seattle et son travail au sein du conseil d'administration de l'Université de Georgetown. Cindy met à disposition sa vaste expérience de l'enseignement secondaire jésuite et son leadership dans la spiritualité ignatienne en tant que directrice exécutive de SEEL (Spiritual Exercises in Everyday Life) à Spokane, dans l'État de Washington.

Je leur ai demandé de renforcer les capacités dans toute la province afin que nous puissions nous engager plus pleinement dans le discernement en commun. Steve, Cindy et leur comité ont développé un certain nombre de ressources pour soutenir cet effort, y compris une introduction en 10 points sur le discernement en commun, une vidéo et une série d'études de cas largement partagées à travers la province.

Sean Carroll, S.J. est un prêtre jésuite américain et l'actuel provincial de Jesuits West, nommé en 2021. Il a auparavant dirigé la Kino Border Initiative, un ministère binational au service des migrants à la frontière entre les États-Unis et le Mexique, et est connu pour son leadership pastoral ainsi que pour son engagement en faveur de politiques migratoires plus humaines.



Notre stratégie a été double : d'une part, travailler avec les secteurs (enseignement présecondaire et secondaire, enseignement supérieur, pastorale et spiritualité, organisation de la justice et de l'écologie) pour offrir aux directeurs des œuvres et au personnel clé des connaissances et une expérience du discernement en commun ; d'autre part, renforcer les capacités des jésuites au sein de leurs communautés.

Dans l'enseignement présecondaire et secondaire, Steve a présenté le discernement en commun lors de la réunion semestrielle des présidents, directeurs d'école, présidents de conseil d'administration et supérieurs jésuites. Il a donné un aperçu de cette pratique, proposé au groupe d'en faire l'expérience et encouragé ceux-ci à revenir à leur ministère et à identifier une question clé qu'ils pourraient se poser. Il leur a demandé de s'engager dans un discernement commun au sujet de « l'âme » de leur école, c'est-à-dire l'essence de leur mission et de leur identité.

Un certain nombre d'écoles ont pu réunir un groupe et développer leur capacité à exercer le discernement en commun. Une école a trouvé cela utile pour déterminer si elle devait relancer une campagne d'investissement. Une autre a gagné en clarté quant à l'achat d'une propriété importante qui soutiendrait l'avenir de l'école, tandis qu'une troisième a discerné comment ancrer sa planification stratégique dans sa mission.

Outre notre secteur de l'enseignement présecondaire et secondaire, j'ai le plaisir d'annoncer que d'autres secteurs apostoliques ont également commencé à développer une capacité commune de discernement. Dans les ministères sociaux, le discernement en commun a permis d'introduire la dimension de la foi dans des questions et des conversations clés qui peuvent trop facilement rester dans le domaine séculier. Dans les ministères paroissiaux, un groupe de pasteurs a constaté que la conversation spirituelle était un moyen utile d'examiner leurs ministères dans la prière

et le discernement. Dans l'enseignement supérieur, un groupe de jésuites a recouru à cette pratique pour reconnaître l'appel à soutenir leurs frères jésuites travaillant dans ce secteur, en particulier dans un contexte où moins de jésuites servent l'Église dans ce domaine important du ministère.

Le renforcement des capacités a non seulement aidé nos œuvres à développer leur aptitude à utiliser le discernement en commun pour les questions clés, mais il a également permis aux gens de se rapprocher les uns des autres. Un certain nombre de participants ont décrit comment le processus les a aidés à développer une confiance et une connexion plus profondes les uns avec les autres. J'ai remarqué ce phénomène en particulier parmi les membres des conseils d'administration ou les directeurs qui se sont engagés ensemble dans le discernement en commun. Une école a déclaré que, bien qu'elle n'ait pas réussi à clarifier la question précise qu'elle discernait, l'expérience a renforcé ses liens de manière inédite.

J'ai également observé que, même lorsque les gens sont initialement réticents à s'engager dans le discernement en commun, une fois qu'ils y participent et en font l'expérience directe, ils en perçoivent et en ressentent la sagesse. Un membre du conseil scolaire l'a clairement exprimé il y a quelques mois, après avoir pris part au processus, en disant qu'il était « tout à fait d'accord » avec la vision et la direction qu'elle allait prendre.

Ce qui a été difficile

En général, j'ai constaté que les laïcs de notre province étaient très ouverts, encouragés et même enthousiastes à l'idée de renforcer leur capacité de discernement en commun. Les jésuites, en revanche, et pas partout, ont parfois exprimé leur scepticisme. Une partie de l'explication peut venir de moi, car au départ, je n'ai pas posé

aux communautés une question concrète à discerner, et ma communication avec elles aurait pu être plus claire.

Cependant, je crois qu'il y a peut-être une explication plus profonde et à multiples facettes de ce sentiment. Certains jésuites ne considèrent pas le discernement en commun comme particulièrement nouveau ; par exemple, l'Université de Seattle et les responsables de l'ancienne Province de l'Oregon l'utilisent depuis des années pour discerner, dans la prière, des questions importantes. D'autres jésuites, je suppose, peuvent se sentir dépassés par leurs engagements actuels et hésiter à investir du temps et des efforts dans ce processus. D'autres encore peuvent ne pas avoir vu certaines initiatives provinciales antérieures de discernement porter les fruits qu'ils espéraient, ce qui peut les faire douter de la réussite de celle-ci.



Un autre défi consiste à aider les jésuites et les laïcs à développer ensemble le niveau de confiance et de liberté spirituelle nécessaires pour discerner en commun. Nous savons que, dans nos discernements individuels, deux choses sont nécessaires : 1) la confiance dans le Seigneur et 2) une liberté spirituelle suffisante pour être indifférent à ce que Dieu nous demande de faire. Il en va de même pour le discernement en commun. Pourtant, les gens se présentent souvent à cet exercice avec des degrés divers de confiance et de liberté spirituelle. Ces défis nous rappellent que le discernement en commun n'est pas seulement une technique à apprendre, mais une manière de procéder qui prend du temps à développer et à grandir.

Ce que nous avons appris

D'une leçon importante a émergé de nos communautés jésuites : identifier et bien choisir la question à discerner. Comme nous l'avons déjà mentionné, la question à discerner doit porter sur un aspect essentiel de la vie d'une communauté ou d'un ministère — quelque chose de directement lié à la mission et à l'identité. Le Père Général a souligné que la plupart des décisions doivent continuer à être prises selon nos pratiques habituelles de consultation, de délibération et de réflexion ; seul un petit pourcentage — peut-être cinq pour cent — se prêtera naturellement à un processus de discernement en commun lié à la mission. Lorsque les communautés jésuites concentrent leur réflexion sur une question bien choisie, l'exercice tend à se dérouler de manière plus harmonieuse et plus fructueuse.

J'ai également appris que le soutien du supérieur de la communauté jésuite et du directeur d'une œuvre joue un rôle essentiel dans la réussite du discernement en commun. Idéalement, ils ne se contentent pas d'encourager le processus mais y participent eux-mêmes, s'investissant personnellement dans cette pratique spirituelle ignatienne importante. Lorsque le supérieur et le directeur du travail sont tous deux engagés, la participation est plus large.

En outre, le travail préparatoire au discernement en commun joue un rôle clé dans la construction de la

confiance et de la liberté spirituelle au sein du groupe. Plus les gens ont l'occasion de se connaître, plus ils sont prêts à s'engager de manière significative dans le processus.

Notre province compte onze régions géographiques distinctes réparties dans dix États, et nous avons récemment entamé des discernements régionaux par le biais de conversations spirituelles. Nous demandons aux jésuites et aux collaborateurs de chaque région de discerner comment ils pourraient mettre en pratique, à travers un plan d'action concret, une ou plusieurs de nos orientations apostoliques en relation avec les Préférences Apostoliques Universelles. Ce processus invite les participants à aborder la question de manière intersectorielle, dans l'espoir qu'ils puissent discerner avec liberté, ouverture et créativité. Cependant, il peut être difficile de réunir un groupe qui partage ces qualités à un degré suffisant pour qu'un bon discernement puisse avoir lieu. C'est pourquoi nous encourageons les participants à prendre le temps de se connaître avant de commencer. Si nous ne consacrons pas suffisamment de temps à ce travail de base, le processus risque d'en pâtir.

Une approche progressive du discernement en commun s'est également avérée utile. Nous demandons à nos groupes régionaux de s'engager dans des conversations spirituelles parce que nous avons constaté que cette forme de réflexion et de

dialogue dans la prière est plus accessible à un large éventail de personnes qu'un discernement en commun plus formel. Comme nous le rappelle le décret 1, paragraphe 12 de la Congrégation Générale 36, l'entretien spirituel « implique un échange marqué par une écoute active et réceptive et un désir de parler de ce qui nous touche le plus profondément. Il s'efforce de prendre en compte les mouvements spirituels, individuels et communautaires, dans le but de choisir le chemin de consolation qui fortifie notre foi, notre espérance et notre amour ». Le discernement en commun, quant à lui, décrit le processus global de prise de décision dans la prière, qui comprend le choix du sujet, la confiance et la liberté dans le groupe, et la recherche de la volonté de Dieu. En un mot, la conversation spirituelle sert de base au discernement en commun et permet aux jésuites et aux partenaires laïcs de toute la province de participer à un processus de discernement plus large qui est bien adapté à un éventail d'expériences et de capacités.

« L'importance d'identifier et de bien choisir la question à discerner. »



Ce que nous espérons

J'ai de grands espoirs pour ce que le discernement en commun apportera à notre province. Il peut permettre aux jésuites et aux partenaires laïcs d'une région de discerner avec liberté et ouverture. Ensemble, ils donneront leur avis sur la manière dont ils s'engageront dans les quatre orientations apostoliques de la province et dans les préférences apostoliques universelles de la Compagnie de Jésus. Ils réfléchiront à la possibilité de poursuivre quelque chose de nouveau ou d'approfondir des engagements déjà en cours.

Bien que nos conversations régionales soient importantes, je me rends compte que nous n'avons pas besoin d'attendre la fin de ce processus pour aller de l'avant dans une direction apostolique essentielle. Il y a quelques mois, j'ai rencontré un certain nombre de jésuites qui travaillent avec les jeunes et les jeunes adultes, et je leur ai demandé comment nous pourrions approfondir notre préférence apostolique pour les jeunes à travers le don de la spiritualité ignatienne. Leurs réponses m'ont amené à les réunir en groupe, ce qui a déclenché un processus extraordinaire d'écoute et de discernement appelé « Speak Up : The Jesuits Are Listening. »

Dans le cadre de cet effort provincial pour entendre la voix des jeunes, soixante-dix jeunes adultes formés facilitent des conversations spirituelles avec des jeunes sur ce qu'ils attendent de nous en tant que jésuites. Un site web a été créé, qui présente une vidéo invitant à la participation. Ce processus

débouchera sur une proposition que le personnel de la province, les consultants et moi-même examinerons lorsque nous envisagerons les prochaines étapes de notre service pour et avec les jeunes. J'espère que cette initiative nous permettra d'atteindre des personnes que nous ne servons pas actuellement et de collaborer plus étroitement avec l'Église locale, tout en évitant de répéter l'excellent travail déjà réalisé dans bon nombre de nos ministères pour les jeunes et les jeunes adultes.

En outre, nous examinons les moyens d'exercer plus intentionnellement notre préférence apostolique pour les personnes marginalisées. À San Diego, en Californie, le père Scott Santarosa, S.J., curé de Notre-Dame de Guadalupe, et son équipe ont accompli un travail important en accompagnant les immigrants lors de leurs audiences au tribunal. Ils apportent leur soutien à un moment très vulnérable pour les immigrants aux États-Unis, qui risquent d'être arrêtés et expulsés.

J'espère que nous pourrions renforcer la capacité des jésuites et des laïcs à fournir ce type de soutien dans différentes régions de la province. Récemment, nous avons organisé une réunion en ligne pour les jésuites intéressés par ce type de travail d'accompagnement, et la participation de 40 jésuites à cette première réunion m'a profondément encouragé. Mme Annie Fox, mon assistante provinciale pour l'organisation de la justice et de l'écologie, a contribué à diriger ces efforts pour soutenir les personnes en marge de la société. Elle a également joué un rôle important dans un effort plus large pour défendre la dignité humaine des migrants, en particulier en soutenant une récente

messe frontalière binationale que la Kino Border Initiative a aidé à planifier et à accueillir le long de la frontière entre les États-Unis et le Mexique, ainsi que par des actions liées à une initiative nationale « Une Église, une famille ».

Le discernement en commun jouera un rôle essentiel au fur et à mesure que nous avancerons, en particulier lorsque nous nous demanderons comment Dieu nous invite à faire progresser nos orientations apostoliques, tout en nous transformant au cours de ce processus.

Rencontre des Supérieurs Majeurs et audience avec le pape Léon XIV

Lors de la réunion des Supérieurs Majeurs en octobre 2025, nous avons eu la chance de rencontrer le pape Léon XIV. Il a clairement affirmé les Préférences Apostoliques Universelles de la Compagnie de Jésus et nous a encouragés à poursuivre sur cette voie. En même temps, il nous a appelés à continuer d'aller aux frontières, tout comme le pape Benoît XVI a exhorté la Compagnie de Jésus à le faire lorsqu'il s'est adressé aux délégués de la Congrégation Générale 35 en 2008. Que ces frontières soient physiques, culturelles, intellectuelles ou spirituelles, le pape Léon a souligné que rester proche du Christ nous permet de répondre fidèlement à cet appel.

Si le discernement en commun au niveau de la province est une façon importante d'aller aux frontières, j'espère aussi qu'il nous rapproche tous du Christ en cette période difficile et chaotique pour notre monde. Il nous aide à faire partie de la synodalité au sein de l'Église et à y contribuer. Alors que nous poursuivons ce voyage, j'espère que le discernement en commun ne deviendra pas seulement un outil que nous utilisons, mais aussi une manière d'être ensemble en tant que jésuites et partenaires apostoliques. Dans cette proximité, puissions-nous permettre à Dieu de nous montrer le chemin « jusqu'aux frontières d'aujourd'hui et au-delà, en renouvelant l'Église et en construisant un Royaume de justice, d'amour et de vérité ».





COLLABORATION : LA MANIÈRE JÉSUITE DE PROCÉDER

Cedric Prakash, S.J. (GUJ)

La collaboration est une condition sine qua non de la manière de procéder des Jésuites ! Dès que saint Ignace a fondé notre moindre société, il était convaincu que les compagnons de Jésus devaient travailler avec d'autres s'ils voulaient vraiment faire une différence dans le monde. Les premiers compagnons et les générations successives de jésuites ont vécu cette dimension "collaborative" de la mission de la manière dont ils comprenaient le mieux.

Vatican II (1962-65) a été le printemps de l'Église, lorsque le pape Jean XXIII a littéralement ouvert ses portes et ses fenêtres pour la rendre plus collaborative et davantage axée sur les laïcs, en accord avec les signes des temps. Ce concile œcuménique a permis à l'Esprit Saint de souffler un vent nouveau sur l'Église. *Gaudium et Spes*, la Constitution pastorale sur l'Église dans le monde de son temps, est un indicateur clair des efforts concertés pour moderniser l'Église (*aggiornamento*). Le pape Paul VI, successeur de Jean XXIII, a fait de son mieux pour mettre en œuvre les directives de Vatican II.

Conformément à la lettre et à l'esprit de Vatican II, la Compagnie de Jésus, sous la direction du Père Pedro Arrupe, de mémoire d'homme, s'est totalement immergée dans les joies et les luttes des femmes et des hommes de son temps. En 1974-1975, la Congrégation générale 32, avec ses décrets novateurs, a donné aux jésuites la tendance à se redéfinir dans un monde en rapide mutation. Le décret 4, « Notre mission aujourd'hui : le service de la foi et la promotion de la justice », est devenu la nouvelle « Magna Carta ». La mission des Jésuites est devenue clairement établie ; les Jésuites ont également déclaré avec insistance (de la 32e CG à la 36e CG) que, pour réaliser cette mission, la Compagnie doit collaborer avec toutes les personnes de bonne volonté pour faire face aux luttes cruciales de notre temps.

La 35e CG a réitéré que la collaboration est au cœur de notre mission jésuite et a appelé les membres de la Compagnie de Jésus à « renouveler notre engagement envers la collaboration apostolique, un profond partage du travail dans la vie de l'Église et

la transformation du monde ». Elle soulignait : « En son temps, saint Ignace a donné refuge aux sans-abri de Rome, s'est occupé des prostituées et a créé des foyers pour les orphelins. Il a cherché des collaborateurs et a créé avec eux des organisations et des réseaux pour poursuivre ces formes de service et bien d'autres encore. Pour répondre aujourd'hui aux besoins pressants de notre monde complexe et fragile, de nombreuses mains sont certainement nécessaires. La collaboration dans la mission est la manière dont nous répondons à cette situation : elle exprime notre véritable identité en tant que membres de l'Église, la complémentarité de nos divers appels à la sainteté, notre responsabilité mutuelle dans la mission du Christ, ainsi que notre désir de nous joindre aux personnes de bonne volonté au service de la famille humaine et de l'avènement du Royaume de Dieu. C'est une grâce qui nous est donnée en ce moment, une grâce cohérente avec notre manière jésuite de procéder ». (D6, N30)

Avec l'arrivée du pape François, le premier pape jésuite, l'intégration de la vision et de la mission du Vatican II a pris un nouvel élan. Les encycliques du pape François, ses exhortations apostoliques, ses homélies et ses discours sur le site se sont principalement concentrés sur une nouvelle façon d'être l'Église. Il a mis tout le monde au défi de devenir des êtres humains plus authentiques, plus attentifs et plus pacifiques. Ce n'était certainement pas une mince affaire dans un monde qui ne cesse de se fragmenter et de se brutaliser. Pendant trois ans (2021-2024), le pape François a fait de son mieux pour initier un voyage synodal au sein de l'Église. Le processus s'est concentré sur trois mots-clés : « communion », « participation » et « mission » ; parmi ceux-ci, la communion et la participation sont les piliers de la collaboration et véritablement indispensables à la mission. Les documents synodaux (le rapport de synthèse et le document final) soulignent la nécessité et l'importance de la collaboration à tous les niveaux afin de rendre le



Cedric Prakash, S.J. est un prêtre jésuite indien et un important militant des droits humains et de la paix de la province du Gujarat. Il a fondé PRASHANT, un centre jésuite des droits humains à Ahmedabad, et a travaillé au niveau national et international sur les questions de justice, d'harmonie communautaire et de défense des réfugiés, notamment avec le Service jésuite des réfugiés au Moyen-Orient. Il a reçu des distinctions majeures telles que la Légion d'honneur de la France et le prix Kabir Puraskar de l'Inde.

processus synodal plus significatif et durable. C'est plus facile à dire qu'à faire.

L'importance de la collaboration est soulignée dans le rapport de synthèse, qui déclare : « Dans son sens le plus large, la synodalité peut être comprise comme la marche des chrétiens en communion avec le Christ vers le Royaume, avec l'ensemble de l'humanité. Elle est orientée vers la mission, et sa pratique implique de se réunir en assemblée à chaque niveau de la vie ecclésiale. Elle implique l'écoute réciproque, le dialogue, le discernement communautaire, et la création d'un consensus comme expression qui rend le Christ présent dans l'Esprit Saint, chacun prenant des décisions en fonction de ses responsabilités. » Le pape François a certainement eu la vision de faire de l'Église d'aujourd'hui une Église plus centrée sur les personnes, avec une collaboration et une participation accrues à tous les niveaux.



Toutefois, plusieurs questions doivent être abordées avant que la vision prophétique du pape François ne devienne une réalité au sein d'une Église qui a besoin de « lâcher prise ». Il faut d'abord examiner l'Église en Inde : le cléricalisme et le patriarcat y sont profondément ancrés. La subsidiarité n'existe pratiquement pas, les évêques, les prêtres de paroisse, les clercs et les religieux qui sont directeurs d'institutions détenant un pouvoir énorme. Idéalement, les réformes lancées par le pape François exigent un rôle accru des laïcs (en particulier des femmes), un fonctionnement plus collégial et, surtout, l'actualisation, à tous les niveaux, du processus synodal de communion, de participation et de mission.

La réalité est bien sûr très différente. Les conseils paroissiaux sont souvent composés de « béni-oui-oui » et parfois condamnés à effectuer un travail cosmétique et servile, ainsi qu'à poser pour des séances photo. Il y a très peu de dialogue, de discernement et de processus décisionnels participatifs. Certains « laïcs » exigent littéralement une part du gâteau, voulant utiliser les locaux de l'Église comme un fief personnel. Il y a bien sûr des exceptions, mais elles sont rares. Les laïcs continuent à s'adapter commodément et à succomber souvent au moule « prier, payer et obéir ». Le processus synodal, achevé il y a quelques années dans la plupart des diocèses, a été relégué à une série de réunions et d'événements spirituels, destinés à produire des rapports destinés aux archives. Peu d'efforts semblent avoir été faits pour donner aux laïcs les moyens d'agir et pour leur fournir le courage prophétique dont ils ont besoin pour répondre aux questions cruciales auxquelles l'Église et le pays sont confrontés.

Un enseignant catholique chevronné, fort d'une expérience exceptionnelle et de longues années d'enseignement au sein d'une prestigieuse école jésuite, a été nommé par la direction au poste de directeur de cette même école. Il s'agissait d'une évolution significative en matière de collaboration laïque. Cependant, dès le début, les rôles et responsabilités du directeur et des jésuites impliqués dans l'école n'ont pas été clairement définis. Certains se sont sentis menacés et n'étaient pas à l'aise pour permettre à la directrice de prendre des décisions indépendantes — même si ces décisions avaient été



prises après consultation des autres membres du personnel laïc de l'école. La collaboration entre laïcs nécessite le respect de l'intégrité, de la compétence et du professionnalisme de la personne concernée. Lorsqu'un laïc reçoit une autorité, les clercs ne doivent pas traiter cette personne comme une marionnette, un paillason ou une chambre de compensation. Cela n'enlève rien à l'importance et à la nécessité de la consultation, de la transparence et de la responsabilité à tous les niveaux.

Il n'y a pas de pénurie de documents, tous dotés de directives qui soulignent clairement la signification, les structures et les processus essentiels à une collaboration accrue, tant au niveau de l'Église que de la société. Il existe également d'autres mots et concepts utilisés de manière interchangeable avec le terme « collaboration », notamment « partenariat », « coopération », « travail d'équipe » et « travailler ensemble ». Tous ces termes ne sont pas importants si nous ne vivons pas la collaboration dans tous les aspects de notre vie. Malheureusement, la collaboration est souvent reléguée au rang de simple forme : une activité purement cosmétique peut être nécessaire pour faire valoir un point dans un « rapport » - qui ne parvient pas à souligner la réalité des choses. Certains d'entre nous se sentent menacés et peu sûrs d'eux-mêmes lorsqu'un autre collaborateur est au pouvoir et joue un rôle dans la prise de décision. Mais il est important que nous, en tant que Jésuites, descendions dans une profondeur spirituelle et assumions le rôle d'accompagnement que nous devons jouer.

Il existe d'excellents exemples de jésuites qui collaborent avec d'autres, à l'échelle universelle, sur des questions importantes. Le Service Jésuite des Réfugiés (JRS) en est un exemple remarquable. La question est cependant de savoir comment comprendre et mettre en œuvre la « collaboration » dans le contexte indien. La réalité indienne soulève certainement toute une série de défis :

Collaborer entre jésuites

Ce n'est pas facile ! L'expérience de plusieurs d'entre nous est que nous, les jésuites, avons tendance à travailler en « silos » — de manière très exclusive. Beaucoup d'entre nous oublient qu'un jésuite est envoyé en mission par sa communauté. La mission d'un

jésuite (qu'il s'agisse d'un ministère, d'un apostolat ou d'une autre activité) appartient à la communauté. En ce sens, le jésuite est responsable devant sa communauté et la communauté est responsable de sa mission. Certains jésuites deviennent des 'ne me touchez pas' — ils n'aiment pas que quelqu'un 'interfère' (même s'il s'agit d'une préoccupation ou d'un intérêt sincère) dans leur travail ! Nous ne pourrions jamais collaborer avec des personnes extérieures si nous ne sommes pas d'abord capables de collaborer entre nous. Saint Paul nous rappelle que nous sommes tous dotés de dons différents et que nous sommes tous appelés à nous compléter les uns les autres, afin de rendre notre mission plus pertinente et plus percutante aujourd'hui ! Nous devons le faire par

« La collaboration est le besoin de notre époque ! Il s'agit de collégialité et de subsidiarité ; de faire confiance à l'autre, de partager la responsabilité, d'accompagner, de marcher ensemble... d'un chemin. Avons-nous le courage prophétique de franchir l'épreuve ? »

un processus continu de dialogue fraternel et de discernement ignatien. Nous devons nous mettre au défi de sortir de nos zones de confort, d'écouter et de répondre aux cris des pauvres et de la création. Un must pour tous les jésuites !

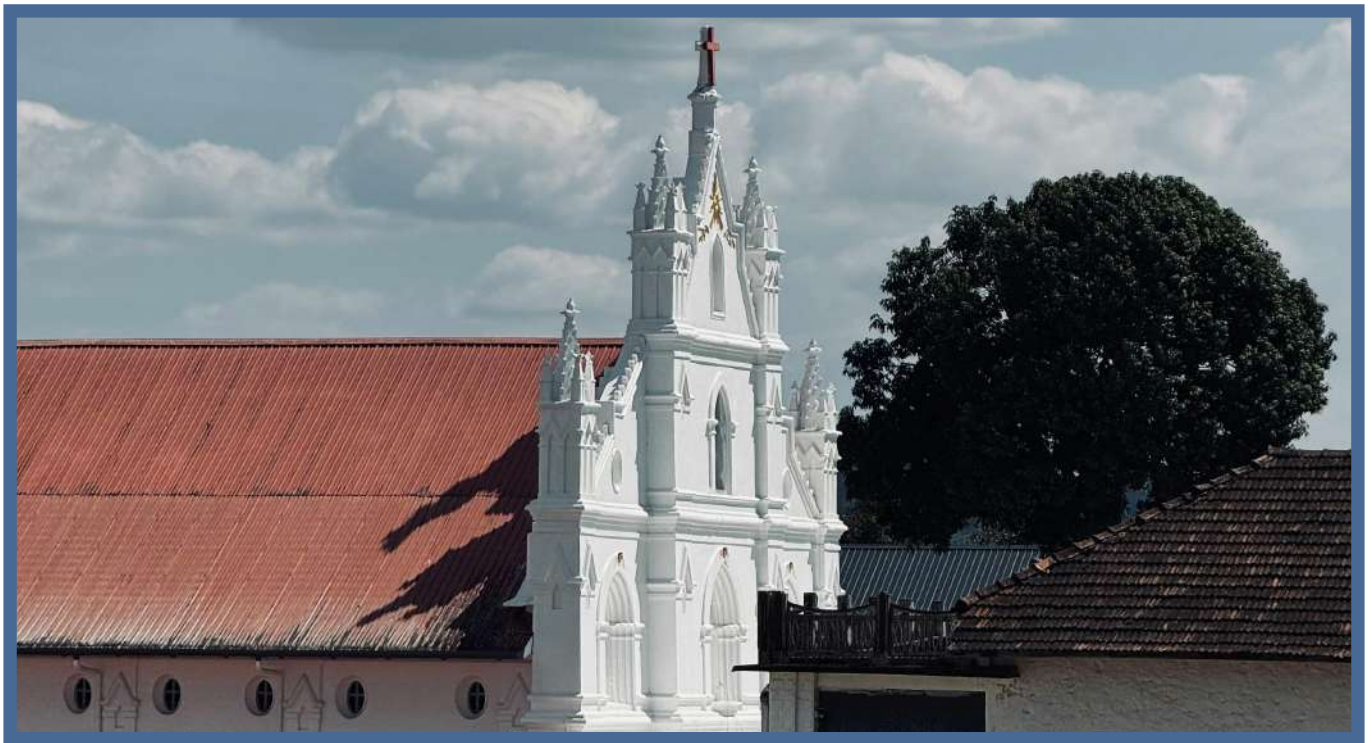
Collaborer avec les femmes religieuses

Il s'agit d'une question spécifique. Les religieuses sont peut-être nos premières collaboratrices dans la mission. Il existe d'excellents exemples de collaboration entre les Jésuites et les Sœurs des congrégations religieuses. Elles doivent être applaudies et des exemples d'initiatives de collaboration doivent être propagés. Malheureusement, tout n'est pas rose ! Certains jésuites traitent les femmes religieuses comme des citoyennes de seconde zone et les considèrent comme inférieures. L'arrogance des jésuites est amplifiée lorsque les sœurs sont l'objet de leurs diatribes et de leurs délires. On est souvent témoin d'un tel comportement, en particulier lorsqu'un jésuite est prêtre de paroisse ou directeur d'une institution où la sœur est employée. Elle est traitée comme une employée plutôt qu'une collaboratrice dans la mission. Travailler avec des religieuses est une excellente occasion de collaborer de manière significative. Les jésuites qui occupent ces postes ont la responsabilité de traiter les sœurs avec dignité et équité, de dialoguer avec elles, de discerner ensemble, avant de prendre toute décision importante qui pourrait les affecter.



Collaborer avec la diversité

L'Inde est diverse ; sa richesse réside dans son pluralisme. Outre l'hindouisme (la religion majoritaire), il existe plusieurs autres religions, dont l'islam, le christianisme, le sikhisme, le jaïnisme et le bouddhisme, ainsi qu'une série de religions folkloriques et indigènes. L'Inde est une société multiculturelle où les coutumes et les traditions, l'alimentation et l'habillement, les langues et les modes de comportement diffèrent considérablement. Collaborer ici signifierait accepter et apprécier les différences et travailler ensemble pour aborder les questions critiques qui affectent les pauvres, les marginaux et les groupes défavorisés de la société indienne.



Collaborer avec la société civile

Dans le contexte indien, cette collaboration est absolument nécessaire. En tant que jésuites et même en tant que chrétiens, nous ne pouvons ni ne devons travailler seuls. La tendance va vers l'exclusivité. Nous devons collaborer et travailler en réseau avec la société civile, qu'il s'agisse d'individus ou de groupes. Certains d'entre nous sont très engagés dans des groupes nationaux tels que l'Union populaire pour les libertés civiles (PUCL), l'Alliance nationale des mouvements populaires (NAPM), Citoyens pour la justice et la paix (CJP) et le Mouvement indien pour la démocratie (AIM). En outre, plusieurs actions de collaboration sont menées à la base avec des groupes locaux. Le Père Stan Swamy, regretté, est un exemple de collaboration entre un jésuite et d'autres groupes pour mettre en lumière le sort des Adivasis (populations indigènes). Il reste cependant beaucoup à faire. Nos anciens élèves devraient être parmi nos meilleurs collaborateurs ; malheureusement, à quelques exceptions notables près, la majorité d'entre eux craignent de prendre position contre ce qui arrive aux minorités ou au pays dans son ensemble. Nos associations d'anciens élèves doivent se poser la question suivante, comme l'a dit le père Pedro Arrupe : « Nous, les jésuites, vous avons-nous éduqués à être des hommes et des femmes pour les autres ? » Nous devons participer aux programmes civils et à leurs activités. Les éducateurs jésuites peuvent travailler dans une école publique (ou une autre école que la nôtre) ou dans une autre institution indépendante. Nous attendons souvent d'eux qu'ils viennent travailler avec nous ; ils ont cette opportunité non pas en raison d'un mandat de collaboration, mais simplement parce que nous manquons de jésuites

et avons besoin de quelqu'un pour combler le vide. Les institutions jésuites en Inde disposent de beaucoup d'espace et d'installations. L'un des aspects pratiques de la collaboration consiste à mettre ces locaux et ces installations à la disposition des groupes de la société civile pour leurs programmes.

Collaborer pour les droits de l'homme, la justice, la réconciliation et la paix

L'Inde est actuellement en plein désarroi ! Nous semblons échouer sur tous les fronts, en particulier en matière de droits de l'homme et de justice. Les minorités (en particulier les chrétiens et les musulmans) sont visées et attaquées. Dans un pays pluraliste, ce que l'on mange, la façon dont on s'habille, ce que l'on voit et même ce que l'on lit sont remis en question. Les droits fondamentaux de parole et d'expression, de prêcher, de pratiquer et de propager sa foi, ainsi que le droit à la vie et aux moyens de subsistance, sont non seulement niés, mais aussi utilisés efficacement pour incarcérer. Les défenseurs des droits de l'homme et les journalistes croupissent en prison. La dégradation de l'environnement est endémique : de la destruction gratuite des arbres à l'utilisation effrénée des combustibles fossiles. Les victimes sont les pauvres et les vulnérables, les exclus et les exploités, les minorités et les marginalisés, les Adivasis et les Dalits, les femmes et les enfants, la

« En tant que jésuites et même en tant que chrétiens, nous ne pouvons pas et ne devons pas travailler seuls. La tendance est à l'exclusivité. Nous devons collaborer et travailler en réseau avec la société civile, tant avec des individus qu'avec des groupes. »



communauté LGBTQIA+ et les réfugiés, les travailleurs migrants et les travailleurs occasionnels, les petits agriculteurs et les habitants des bidonvilles, ainsi que toutes les autres catégories défavorisées de la société. Collaborer avec d'autres, être visible et se faire entendre est la seule façon d'avancer.

Le 26 mai 2022, le Père Arturo Sosa, dans une lettre adressée à l'ensemble de la Société et intitulée « Global Ignatian Advocacy Network (GIAN) : Une voie pour approfondir la collaboration », notre Supérieur général écrit : « Depuis un certain temps, la Compagnie de Jésus ressent le besoin d'adapter ses structures de gouvernance aux nouvelles réalités du monde. Dans le contexte mondialisé d'aujourd'hui, nous sommes confrontés à la nécessité d'agir comme un corps universel, doté d'une mission globale, capable d'intégrer la diversité et l'unicité des contextes, des cultures, des époques

et des peuples dans lesquels nous vivons et travaillons. La collaboration et la mise en réseau offrent une richesse, une solidarité et des opportunités stimulantes pour notre engagement dans les situations socio-économiques, politiques et religieuses complexes et changeantes d'aujourd'hui. L'urgence de discerner ensemble les structures apostoliques appropriées pour atteindre les objectifs apostoliques ambitieux que nous nous sommes fixés est donc évidente. »

La collaboration est une nécessité du moment ! Il s'agit de collégialité et de subsidiarité, de confiance en l'autre, de partage des responsabilités. Il s'agit d'accompagner, de marcher ensemble... d'entreprendre un voyage. Avons-nous le courage prophétique de relever le défi ?

SERVICE JÉSUITE DES RÉFUGIÉS UN APOSTOLAT MONDIAL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Michael Schöpf, S.J. (ELC)

La dimension locale et universelle de la transformation

La mission du Service Jésuite des Réfugiés (JRS) a toujours été à la fois profondément locale et universelle. Le JRS naît dans chaque relation où nous accompagnons une personne déplacée de force et partageons nos vies pendant un certain temps. Nous sommes émus par la souffrance des autres et nous nous sentons concernés. Le cœur de cette relation implique l'écoute, souvent dans des situations de grande incertitude, de perte ou de traumatisme. En écoutant l'autre, nous pouvons découvrir notre humanité commune et un espace peut s'ouvrir pour nous permettre d'imaginer un avenir différent. Ces espoirs et ces aspirations nous aident à voir la plénitude de la vie que Dieu a promise à chacun d'entre nous. C'est une relation véritablement transformatrice dans laquelle la présence de Dieu dans notre monde peut s'incarner.

Rien n'est plus local que ces relations, qui sont au cœur du JRS et qui façonnent ses services - notre aide pratique pour un avenir différent. Je crois que c'est ce que le Père Pedro Arrupe

a reconnu lorsqu'il a demandé au JRS de fournir un service humain, pédagogique et spirituel. En même temps, Pedro Arrupe a clairement exprimé qu'il y a une dimension universelle à ce travail. Notre réponse à la tragédie de la migration forcée exprime la manière dont nous vivons notre humanité. C'est un appel qui va bien au-delà du simple accompagnement des réfugiés. Nos actions démontrent qui nous sommes et qui nous aspirons à être devant Dieu dans ce monde. Cela nous engage, en tant qu'apostolat jésuite, en tant qu'ordre religieux et en tant que membres de nos sociétés, à poursuivre la justice et la réconciliation au sein de nos systèmes sociaux et politiques. Nous sommes appelés à devenir des pèlerins de l'espoir, tant au niveau local qu'au niveau mondial. C'est en raison de ce grand défi que le JRS a été établi au sein de la Curie générale en tant qu'apostolat directement sous la responsabilité du Père Général.

Depuis 1980, le JRS a incarné les aspects locaux et universels de sa mission de diverses manières. Je me souviens de l'image emblématique d'un groupe de réfugiés célébrant l'Eucharistie dans les champs le long de la frontière entre la Thaïlande et le Cambodge, ainsi que du rôle significatif du JRS dans la Campagne internationale





Michael Schöpf, S.J. est un frère jésuite allemand et directeur international du Service jésuite des réfugiés (JRS). Il est entré dans la Compagnie de Jésus en 1989 et possède des décennies d'expérience auprès des réfugiés, commençant par des missions au Kenya, en Tanzanie, en Ouganda et au Rwanda dans les années 1990. Il a ensuite dirigé JRS Europe et, après avoir été directeur adjoint international, a été nommé directeur international en 2023.

pour l'interdiction des mines antipersonnel. Je me souviens du début des visites aux réfugiés dans les centres de détention, de nos nombreux services sociaux, juridiques et médicaux dans de nombreuses régions du monde, et du fait que le JRS a joué un rôle de premier plan dans la Coalition internationale pour la détention, qui est devenue un défenseur majeur de la fin de la détention des réfugiés. Je me souviens également du début des années 1990, lorsque le JRS a commencé à opérer dans les grands camps de réfugiés de l'époque. Nous avons décidé d'entrer dans le domaine humanitaire parce que de nombreux réfugiés vivaient dans des camps réglementés par le système des Nations unies. L'expérience transformatrice que nous avons vécue en les accompagnant nous a incités à fournir une éducation de qualité dans ce contexte humanitaire et à développer une expertise systématique en matière d'éducation dans les situations d'urgence.



Une réponse structurée et articulée

À la fin du mandat du père Arrupe, on comptait 6 à 8 millions de réfugiés dans le monde. Aujourd'hui, il y a plus de 120 millions de personnes déplacées de force, et leur nombre continue d'augmenter de manière significative. En 2024, le Service jésuite des réfugiés (JRS) a aidé directement plus de 1,1 million de réfugiés par le biais de projets et de programmes dans 58 pays, avec un budget global de 102 millions de dollars et environ 11 500 réfugiés parmi les membres du personnel, les employés, le personnel religieux, les bénévoles et les stagiaires. La demande d'accompagnement et de services a considérablement augmenté. Dans le même temps, avec des politiques d'asile de plus en plus restrictives et le démantèlement délibéré de l'aide humanitaire, notre sens de l'humanité est encore plus mis à l'épreuve.

En tant qu'apostolat jésuite, notre principale contribution à l'élaboration d'un avenir différent reste l'expérience transformatrice de l'écoute et de l'accompagnement des réfugiés - un processus qui nous change également, qui affirme la vie et qui crée du sens. Notre travail est crucial dans un monde rempli d'agressions et d'exclusions. Pour que notre présence, nos services et notre plaidoyer en faveur de la justice et de la réconciliation soient vraiment efficaces, nous avons besoin, aujourd'hui plus que jamais, d'une réponse claire et coordonnée. Le JRS s'est développé dans de nombreux endroits de manière souvent non planifiée, en fonction des besoins locaux. Cela reflète la nature locale et l'objectif principal de notre travail. Pour un effort unifié qui soutienne les initiatives locales tout en répondant aux défis universels d'aujourd'hui, une question simple se pose : quelle partie du travail pouvons-nous mieux faire ensemble, de manière connectée, au lieu de réinventer les mêmes actions 58 fois dans nos 58 pays ?

Au cours des dernières années, nous avons identifié trois domaines clés où la structure interconnectée d'un apostolat mondial est particulièrement utile. Le premier domaine met l'accent sur des pratiques organisationnelles solides et comprend des politiques globales, des normes opérationnelles et des procédures qui permettent à tous les bureaux du JRS de travailler ensemble pour maintenir la qualité. Par exemple, des normes clairement définies pour les politiques de protection des enfants et des personnes vulnérables, ainsi qu'un contrôle de leur mise en œuvre, sont essentiels. Des systèmes de comptabilité partagés qui garantissent la gestion fiable de sommes d'argent importantes sont également essentiels. Un soutien adéquat au personnel travaillant dans des situations très difficiles devrait être disponible dans tous les bureaux du JRS. Ces exemples sont d'autant plus importants que toute activité portant le nom du JRS est considérée par les acteurs extérieurs - tels que les gouvernements, les agences des Nations unies et les donateurs - comme faisant partie d'une organisation internationale. En tant que JRS, nous devons rendre des comptes.

Deuxièmement, nous visons à fournir des services de qualité aux réfugiés dans des domaines tels que l'éducation, les moyens de subsistance, la santé mentale, le soutien psychosocial et la réconciliation. Ces domaines requièrent des connaissances spécialisées, et nous contribuons également à créer ces connaissances grâce à notre expérience de l'accompagnement. Cette expertise ne peut pas être offerte séparément dans chaque pays où elle est nécessaire. Elle nécessite une structure organisationnelle capable de la rendre disponible partout où elle est nécessaire.

Troisièmement, la collecte de fonds au niveau mondial auprès d'agences internationales, de donateurs mondiaux ou de multiples congrégations religieuses dépend d'une approche coordonnée qui comprend un flux d'informations clairement défini entre de nombreux bureaux, une gestion cohérente des donateurs et une expertise technique en matière de rédaction de demandes de subventions, ce qui ne peut être reproduit par chaque bureau national.

Outre ces questions d'organisation, les messages et la défense des intérêts sont essentiels dans le monde d'aujourd'hui. Nous vivons à une époque où notre humanité commune n'est plus toujours considérée. Ce que nous avons vu dans le passé avec les victimes de mines terrestres et les détenus administratifs est devenu beaucoup plus courant. Toute personne qui n'est pas considérée comme utile à un objectif politique ou économique spécifique, dans un monde d'empires qui tentent d'étendre leurs sphères d'influence, peut être rejetée, considérée comme non pertinente et privée de soins. Nous ne pouvons faire face à cet environnement qu'en diffusant des messages forts, cohérents et unis dans de nombreux contextes, qui défendent le monde dans lequel nous voulons vivre. Un avenir différent est possible parce que nous le vivons ensemble avec les réfugiés.

Tous les points mentionnés ci-dessus appellent à une structure organisationnelle allant au-delà d'un réseau ou d'une fédération. Ils nous incitent à passer de la collaboration entre les bureaux à l'intégration des fonctions, car cela produit de meilleurs résultats pour la mission. En tant qu'apostolat mondial, le JRS doit aller au-delà d'une approche en réseau - où différents partenaires se réunissent temporairement autour d'une question spécifique



- et au-delà d'un modèle de fédération, dans lequel plusieurs organisations partageant la mission et éventuellement le nom adoptent un plan de travail commun dans le cadre d'une charte qu'elles suivent et à laquelle elles consacrent certaines ressources.

Cette situation est devenue particulièrement évidente en 2025, lorsque le gouvernement américain a émis un ordre d'arrêt des travaux, mettant pratiquement fin, du jour au lendemain, à tout soutien financier aux projets en faveur des réfugiés. Cela s'est passé un vendredi. Nous ne pouvions pas imaginer revenir le lundi et dire à des milliers d'élèves que leur école n'existait plus. Nous ne pouvions pas non plus imaginer dire à ceux qui cherchaient de l'aide dans le cadre de nos programmes de santé mentale et de soutien psychosocial que plus personne ne serait disponible pour leur parler. Au lieu de cela, nous avons lancé un appel mondial pour que certains services puissent continuer à fonctionner. Finalement, nous avons récolté 4 millions de dollars américains sur un déficit de plus de 11 millions de dollars américains. Cet appel a été crucial : il nous a permis d'éviter de rompre nos relations de confiance avec les réfugiés et d'empêcher la fermeture brutale des services. Cette réponse n'a été possible que parce que les structures organisationnelles du JRS étaient déjà en place. Les informations relatives aux projets ont pu être collectées par le biais des canaux établis. Les protocoles d'urgence ont permis aux collecteurs de fonds d'agir immédiatement. Des fonds de transition ont pu être mobilisés. Tout aussi important, nous avons été en mesure de communiquer immédiatement ce qui se passait - un changement énorme dans le paradigme humanitaire qui pourrait avoir un impact profond sur chacun d'entre nous.

Les éléments d'un apostolat mondial

La vision du JRS en tant qu'apostolat mondial de la Société peut aujourd'hui être résumée en cinq points clés.

Premièrement, la mission du JRS reflète la mission plus large de la Compagnie de Jésus en tant qu'œuvre de réconciliation, guidée par les Préférences Apostoliques Universelles. Elle s'enracine dans le désir de saint Ignace d'aider les âmes, de partager l'expérience de la présence de Dieu dans la vie de chacun et dans notre monde, et de vivre comme des témoins de l'espérance. L'un des points forts de la mission du JRS est que l'expérience transformatrice de l'écoute et de l'accompagnement est accessible à des personnes de diverses croyances et origines, et qu'elle les rapproche. Lors de la sélection des projets et des programmes, le JRS utilise les critères relatifs aux œuvres apostoliques énoncés dans les Constitutions de la Compagnie de Jésus.

Deuxièmement, en tant qu'apostolat mondial, le JRS démontre l'engagement de l'organisation à travers un cadre stratégique partagé qui guide et priorise les efforts à travers différents contextes locaux, adaptés à leurs réalités spécifiques. Pendant douze mois en 2024, nous avons mené ce processus, impliquant tous les bureaux du JRS et incluant des centaines de contributions de la part de membres individuels de l'équipe, de réfugiés et d'équipes entières. Le processus était basé sur une méthodologie de discernement. En commençant par une évaluation approfondie, nous avons créé une analyse du contexte et nous sommes engagés dans une réflexion et un discernement d'une semaine sur les éléments facilitateurs d'un avenir différent. Un exercice de planification prospective s'est concentré sur l'accès futur à la protection pour les personnes déplacées de force, en élaborant des scénarios d'évolution potentielle et en sollicitant notre imagination pour nous préparer en conséquence. Aujourd'hui, nous constatons que notre scénario catastrophe s'est concrétisé bien plus rapidement que prévu. Pourtant, nous sommes prêts à travailler de manière concertée à la création d'une agence pour les réfugiés, au renforcement des communautés, à l'établissement de nouveaux partenariats stratégiques et au renouvellement de nos services

dans un environnement précaire. Nous avons un sentiment partagé d'unité et d'objectif concernant ce que la protection peut signifier lorsque les États et les systèmes juridiques échouent ou sont démantelés.

Troisièmement, en tant qu'apostolat mondial, le JRS doit définir et améliorer la mise en œuvre de processus clés au niveau mondial afin de soutenir et d'appuyer les opérations locales. Cela implique notamment une gestion opérationnelle efficace, la mobilisation des ressources auprès des donateurs mondiaux et la qualité des programmes - des domaines qui ne peuvent pas être gérés de manière adéquate par chaque pays seul.

Quatrièmement, il est nécessaire de mettre en place des équipes unifiées de membres du personnel qui transcendent les frontières des bureaux et sont guidées par des responsabilités fonctionnelles, sous une direction partagée. Un apostolat mondial nécessite des équipes locales fortes, enracinées dans l'écoute et l'accompagnement, capables de développer des services locaux pertinents. Sans elles, rien n'aurait de sens. En même temps, il faut des équipes de soutien mondiales dotées d'un mandat exécutif pour mettre en œuvre les actions nécessaires sous la supervision de la direction. Les communautés de pratique peuvent échanger des expériences et offrir des conseils, mais elles ne peuvent pas garantir leur mise en œuvre, qui resterait sinon fragmentée.

Enfin, le JRS ne peut réussir en tant qu'apostolat mondial que si ses organes de gouvernance, tels que les conseils d'administration, sont alignés et agissent de manière unifiée, cohérente et efficace pour soutenir la définition et la mise en œuvre des fonctions essentielles. Cela implique une responsabilité importante. Les membres des organes de gouvernance sont censés prendre des décisions pour leurs pays ou bureaux régionaux respectifs en ayant une compréhension éclairée des réalités au-delà de leur propre contexte. La représentation mutuelle au sein des organes de gouvernance peut y contribuer. Comme au niveau opérationnel, la cohérence et la fiabilité des structures de gouvernance ne peuvent être maintenues que par des organes actifs, bien informés et engagés, qui renforcent à la fois l'action locale et les processus mondiaux.

Mission et identité

La partie la plus essentielle de la mission du JRS est constituée par les membres de son personnel, issus d'horizons divers et profondément enracinés dans une expérience de transformation. Cela est d'autant plus crucial que nous sommes confrontés à un monde qui s'appuie moins sur l'État de droit, les accords multilatéraux et les institutions capables d'encourager un dialogue constructif. Un monde d'empires cherchant à étendre leur influence engendre continuellement la violence à leurs frontières, comme l'a



douloureusement montré l'Ukraine au cours des quatre dernières années. Les régimes autoritaires génèrent également de la violence à l'intérieur de leurs propres frontières. Nous assistons à une montée sans précédent de la haine et de l'exclusion à l'égard des réfugiés et des migrants forcés, se traduisant par des régimes frontaliers meurtriers, des détentions prolongées et la désignation de réfugiés comme boucs émissaires pour des problèmes sans rapport ni solution. Ce monde, dirigé par un empire, vit à côté de périphéries négligées - des crises oubliées où des populations entières sont confrontées à la persécution systématique et à la terreur, sans que aucun gouvernement ne défende leurs droits humains. Dans un tel contexte, les conflits deviendront plus fréquents et plus brutaux, tandis que les mesures de protection efficaces se feront de plus en plus rares.

Il est compréhensible que l'on puisse être frustré, se sentir impuissant, s'épuiser, déplorer la perte de ressources financières et d'outils organisationnels, ou se sentir dépassé par les conséquences mortelles d'un programme de haine et de destruction. Comment notre sensibilité peut-elle survivre et comment pouvons-nous la maintenir en vie ? Comment pouvons-nous nous soutenir mutuellement ? Comment pouvons-nous parler les uns aux autres de la présence de Dieu dans ce monde ? « En tant qu'apostolat mondial de la Compagnie de Jésus, le défi fondamental du JRS est de s'appuyer sur une identité profondément partagée par ses membres. En tant que grande organisation dispersée dans le monde entier, l'acquisition et le maintien de l'identité requièrent des programmes spécifiques et systématiques. »

Je me souviens très bien d'une pratique d'une équipe locale. La plupart des membres de l'équipe étaient impliqués dans le travail de proximité, mais tout le monde se réunissait au bureau local le vendredi après-midi pendant environ une heure. Il s'agissait d'une réunion sans ordre du jour formel. Un à un, chacun partageait ses expériences de la semaine - ce qu'il avait observé, les joies qu'il avait ressenties, les luttes auxquelles il avait été confronté - et ce que ces expériences signifiaient pour lui personnellement. Une grande partie de la compréhension venait simplement en parlant à haute voix. Vers la fin, l'équipe réfléchissait à ce que cela signifiait pour ses relations avec les réfugiés et les services qu'elle fournissait. J'y ai vu une forme de soutien mutuel qui mettait constamment en évidence notre présence formatrice, même dans les moments difficiles. Cela a permis de maintenir l'espoir et de donner une orientation.

Un apostolat mondial devrait offrir des opportunités systématiques aux individus et aux équipes de nourrir leur sensibilité et de participer à la création de sens. Il y a plusieurs années, le JRS a commencé à travailler sur la mission et l'identité afin de créer de telles opportunités. Actuellement, il existe un cours d'orientation en ligne pour tous les nouveaux membres du personnel qui les engage dans la mission et les valeurs du JRS, la spiritualité ignatienne, les priorités du cadre stratégique et les principes humanitaires. En outre, les équipes locales disposent d'une boîte à outils pour leurs activités, et nous sommes en train de développer un cours de leadership pour les responsables nationaux, régionaux et sectoriels. Ce cours, qui comprend 11 modules et sera lancé dans le courant de l'année, implique les participants dans des pratiques de leadership fondées sur leurs propres expériences de transformation.

Pour maintenir l'espoir dans le nouveau contexte, le JRS doit parfois réévaluer sa présence parmi les réfugiés dans des environnements extrêmement défavorisés. Que signifie l'accompagnement lorsque, en raison de la réduction des financements, le JRS ne peut plus faire fonctionner les écoles dans les camps, lorsque les réfugiés souffrent de malnutrition parce que les rations alimentaires ont été réduites, et lorsqu'il leur est impossible de penser à l'avenir parce qu'ils luttent pour obtenir ne serait-ce qu'un seul repas par jour ? Quel impact notre présence peut-elle avoir dans de telles circonstances ? Il est essentiel de soutenir les équipes locales à qui l'on demande de mettre en œuvre des réductions sévères tout en envisageant un nouvel horizon. Un apostolat mondial requiert des capacités dédiées à

l'accompagnement et à la réflexion dans ces environnements volatils, ainsi qu'à la redéfinition de la mission avec les réfugiés que nous accompagnons.

Enfin, un apostolat global requiert une structure qui permette au JRS de communiquer sur l'injustice de manière claire et systématique. En réponse aux changements significatifs auxquels nous sommes confrontés aujourd'hui dans notre ordre mondial, une analyse et une réflexion organisées au sein des équipes sont cruciales pour établir la base d'un plaidoyer et d'une nouvelle programmation intégrée.

La gouvernance

Outre la mission et l'identité, l'évolution de la gouvernance est peut-être le facteur le plus crucial pour renforcer le JRS en tant que travail apostolique efficace de la Société. « De la dimension universelle du charisme découle également l'organisation qui permet à de réaliser la mission du JRS. Une organisation mondiale pour un apostolat mondial, telle est l'originalité du JRS en tant qu'apostolat de la Compagnie de Jésus ».

Contrairement à toute autre œuvre de la Compagnie, le JRS est directement gouverné par le Père Général. Cette configuration est logique, car elle permet à la Compagnie de relever un défi mondial pour notre humanité et de fournir un service universel. Elle combine une présence très locale avec une approche globale au sein d'un modèle organisationnel unique.

Selon les normes et lignes directrices actuelles du JRS (2012), l'unité d'approche et de gouvernance est principalement



« Une organisation mondiale pour un apostolat mondial est l'originalité du JRS en tant qu'apostolat de la Compagnie de Jésus. »

maintenue par une ligne claire de responsabilité et de nomination. Un directeur de pays rend généralement compte à un directeur régional, qui rend compte au directeur international, lequel rend compte au Père Général. Cette structure est vitale pour préserver l'unité organisationnelle et la gouvernance de base et reflète à la fois le charisme et les services fournis par le JRS, comme l'a souligné le P. Général. Cependant, si les Normes et les Lignes directrices définissent la structure de base, elles n'offrent que peu d'indications sur l'organisation supplémentaire des opérations et les responsabilités de gouvernance nécessaires pour soutenir un apostolat universel. Les leçons tirées de ces dernières années sont particulièrement pertinentes à cet égard.

Sur le plan opérationnel, des systèmes intégrés pour la comptabilité, la gestion des projets et les sources de financement sont désormais essentiels. L'organisation de l'information renforce la transparence et permet aux responsables de discerner les options et de prendre des décisions éclairées qui tiennent compte des facteurs locaux et mondiaux. Du point de vue de la direction, le modèle actuel à trois niveaux - bureaux internationaux, régionaux et nationaux - a révélé des difficultés. Bien que les lignes de responsabilité soient claires, les processus de gestion soient souvent mal définis. Cela peut conduire à un leadership fragmenté qui dépend fortement des directeurs individuels

et peut même entrer en conflit avec le charisme universel. Il est donc essentiel de définir clairement les processus clés.

En ce qui concerne les relations entre les bureaux du JRS et les provinces jésuites, le modèle unique de gouvernance du JRS peut soulever des questions. Pourquoi un provincial jésuite n'est-il pas seul responsable du travail du JRS dans la province, comme c'est le cas pour d'autres apostolats ? Comment cela doit-il être géré dans la pratique ? Puisque de nombreuses décisions prises au niveau local ont un impact plus large et universel, et vice versa, comment peut-on considérer cela de manière réfléchie, en se basant sur les informations disponibles ? Enfin, les Normes et les Lignes directrices ne spécifient pas de conseils juridiques, mais seulement des conseils consultatifs au niveau national ou régional, suivant le modèle de consultation des Jésuites. Cependant, pour des raisons pratiques, la plupart des bureaux du JRS ont aujourd'hui leurs propres entités juridiques, avec des conseils qui détiennent la responsabilité légale. Ces organes importants ne sont pas intégrés dans les pratiques de gouvernance habituelles du JRS.

Ces exemples et d'autres soulignent la nécessité de clarifier et de mettre à jour les normes et les lignes directrices du JRS dans les années à venir, afin de renforcer le JRS en tant qu'apostolat global de la Compagnie

aujourd'hui et de maintenir le charisme en vie. Deux directions semblent particulièrement importantes. Le JRS a besoin d'équipes locales fortes, motivées par la mission et pleinement engagées dans l'accompagnement, avec des bureaux nationaux capables de gérer les fonctions opérationnelles de base et alignés sur l'approche apostolique de leurs provinces jésuites respectives. En même temps, le JRS a besoin de leaders régionaux et internationaux forts qui, en tant qu'équipe unifiée, peuvent assurer la gouvernance du charisme universel de la mission. Ces dirigeants doivent être reliés entre eux par des données transparentes et des processus décisionnels clairs. En plus des équipes locales, un bureau mondial est essentiel pour soutenir les opérations, la collecte de fonds et la transformation axée sur la mission en tant qu'outil de mise en œuvre de la stratégie de leadership.

La prochaine version des normes et lignes directrices du JRS devrait développer davantage la structure organisationnelle en ajoutant, au modèle des lignes de responsabilité déjà existantes, des processus clés et une manière de procéder interconnectée. Le monde émergent des empires est dangereux pour de nombreuses personnes, en raison de l'augmentation de la violence et de la privation de ressources, et il nous appelle à renforcer notre réponse avec clarté.



COLLABORER POUR SERVIR UNE MISSION QUI NOUS DEPASSE

Daniel Villanueva, S.J. (ESP)

L'expérience nous enseigne que la décision de collaborer n'est pas, à l'origine, organisationnelle. Elle naît de la rencontre entre une exigence missionnaire qui nous dépasse et une disposition spirituelle et une ouverture qui, seulement plus tard, demande à être traduite en structures et en processus. Elle naît lorsque nous acceptons que la mission à laquelle nous sommes envoyés dépasse nos capacités personnelles et nos formes habituelles d'organisation. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'il devient possible de marcher avec d'autres, de faire confiance à des processus partagés et de se laisser guider par une mission que nous ne contrôlons pas, mais que nous voulons servir fidèlement.

1. Principe de réalité

1.1. Une réponse qui ne s'improvise pas

Trois jours à peine après le début de la guerre en Ukraine, la Compagnie de Jésus a déployé une réponse humanitaire d'une rapidité et d'une cohérence inédites. En quelques heures, les provinces, les œuvres sociales, les ONG jésuites, les universités et le Service jésuite des réfugiés ont élaboré une réponse commune : visible, efficace, coordonnée au niveau international et ancrée dans une forte présence locale.

Rien de tout cela n'est le fruit de l'improvisation. Cela a été possible parce que le JRS travaillait déjà en Ukraine et dans les pays voisins, et parce que le réseau Xavier, un réseau mondial d'ONG jésuites et de bureaux de mission, avait quatorze ans d'expérience partagée dans les situations d'urgence internationales. Des années d'apprentissage, d'erreurs corrigées, de confiance construite, de leadership partagé et de procédures affinées dans des contextes aussi divers que l'Indonésie, Haïti, les Philippines, le Népal, la République démocratique du Congo, le Sud-Soudan, le Liban et l'Éthiopie.

Ce parcours a permis de coordonner en un temps record les besoins locaux dans le cadre d'un programme commun unique - appelé de manière significative « Une proposition » - et de le relier à un appel global qui a permis de connecter la Curie générale, les provinces et les acteurs de la solidarité internationale en un seul canal de soutien et de responsabilité. Cette architecture reste aujourd'hui la force motrice de notre réponse aux personnes déplacées par l'invasion et continue d'inspirer la possibilité de futures réponses coordonnées.

1.2. Le corps devient visible

Depuis quelques années, même dans les écoles situées dans des endroits reculés, une carte du monde apparaît sur les murs,

montrant l'étendue de l'apostolat éducatif de la Compagnie de Jésus. Sur cette carte, les écoles jésuites traditionnelles coexistent avec celles du Service jésuite des réfugiés et de Fe y Alegría, formant ainsi le Réseau mondial des écoles jésuites.

Ce geste apparemment simple - mais très intentionnel - est la partie visible d'un processus croissant de mise en réseau international. Grâce à lui, nous avons pu partager des outils communs, tels que les identifiants globaux, promouvoir des campagnes telles que la Chaise Rouge et traduire les Préférences Apostoliques Universelles dans la vie quotidienne des écoles d'une manière qui était impensable il y a seulement quelques années. Tout cela est le fruit d'un travail qui a commencé sérieusement en 2012, lors de la première réunion mondiale à Boston, et qui, quatorze ans plus tard, a généré un sentiment d'appartenance sans précédent dans notre histoire éducative.

1.3. Un « nous » qui s'élargit

Fe y Alegría est l'un des réseaux les plus vastes et les plus significatifs de notre carte apostolique. Au cours de ses soixante-dix ans d'histoire, la Compagnie de Jésus a accompagné plus de cent vingt congrégations religieuses qui ont joué un rôle clé dans le développement de cette mission éducative auprès des plus pauvres.



Daniel Villanueva, S.J. est un prêtre jésuite espagnol qui, depuis 2023, est coordinateur général de la Fédération internationale de Fe y Alegría, un réseau éducatif jésuite mondial. Il a auparavant occupé des postes de direction au sein d'Entreculturas et d'Alboan, et est reconnu pour son expertise en développement international, en éducation et en réseaux jésuites mondiaux.



Dans un contexte marqué par la baisse des vocations, de nombreuses congrégations trouvent dans Fe y Alegría un véritable espace de collaboration qui leur permet de projeter leur mission au-delà d'une présence fragile sur le plan numérique. Lors d'une récente rencontre avec des religieux au Pérou, un provincial nous a exprimé avec émotion : « Grâce au réseau Fe y Alegría, non seulement nous soutenons notre présence actuelle, mais nous ouvrons aussi de nouvelles formes de travail en Amazonie, générant une espérance et un dynamisme spirituel très importants pour nous aujourd'hui. »

Ces présences plus simples - soutenues par des processus institutionnels communs et axées sur la densité charismatique plutôt que sur la propriété ou la gestion - ouvrent de nouvelles possibilités intercongrégationnelles. Elles indiquent toutes une manière différente d'être Église, en particulier aux frontières, où l'Esprit pousse à une plus grande radicalité évangélique et à une forme de synodalité qui s'incarne également dans les structures et le travail en réseau.

1.4 Faire partie de quelque chose de plus grand

Ces exemples ne sont pas des cas isolés. Ils sont les signes d'un changement profond qui s'est accéléré ces dernières années. Ils indiquent de nouvelles façons de comprendre et de vivre la mission, capables de déployer une force collective qui nous emmène plus loin que nous ne pourrions jamais le faire seuls.

Chaque fois que je réfléchis à la collaboration et aux réseaux, je reviens à la contemplation de l'Incarnation. Regarder le monde dans sa globalité élargit le cœur et aussi l'esprit. La mission ne se résume pas à une seule œuvre, à une seule province ou à un seul pays. La collaboration internationale n'est donc pas une stratégie opérationnelle, mais une conséquence spirituelle et apostolique de la volonté de servir une mission universelle, de la conscience de faire partie de quelque chose de plus grand que nous.

2. Leçons tirées de la pratique

Il est important de souligner que la collaboration dans la Compagnie de Jésus n'est pas une réponse à la globalisation ou au développement technologique, mais le fruit d'une lente et profonde avancée dans la compréhension de la mission - de plus en plus universelle - et de sa mise en pratique progressive en tant que corps apostolique international unique. Le travail de collaboration des Jésuites à ce niveau supra-provincial, développé avec un accent particulier au cours des 20 dernières années, n'a pas seulement produit des résultats concrets, mais a, je crois, façonné une manière de comprendre la mission, le leadership et l'étendue de notre action apostolique.

2.1. Une mission et une architecture claires au service du local

L'expérience du réseau Xavier montre l'importance de maintenir une définition claire de



la mission partagée, aussi simple et ciblée que possible, principalement sur les projets communs et les urgences, ce qui facilite réellement une collaboration précise et ne cherche pas à être exhaustive. Il a également été essentiel de ne pas créer de superstructures inutiles, de laisser les institutions membres exécuter leur mission, et de toujours rendre visibles, sans les remplacer, les organisations qui effectuent réellement le travail. Le principe de subsidiarité est l'une des clés fondamentales du travail en réseau mondial.

Cette intuition est confirmée par le travail avec la Fondation Kanisius, un réseau éducatif jésuite qui compte environ 200 écoles dans le centre de Java. Une architecture institutionnelle bien pensée a permis de maintenir une présence séculaire et, aujourd'hui, de jouer un rôle clé dans l'amélioration de l'éducation publique à Yogyakarta. Une architecture institutionnelle bien pensée peut rendre viable ou non une initiative apostolique à long terme.

2.2. Le temps comme condition de collaboration

Le travail avec le Jesuit Global School Network montre que les réseaux ne s'improvisent pas. Ils nécessitent du temps, des étapes claires et des processus de maturation. La connaissance mutuelle, le dialogue soutenu et la construction thématique partagée sont des conditions préalables à tout plan d'action commun. Ce réseau a déjà traversé ce processus en deux cycles de 6 ans, montrant la sagesse du

rythme et du mode. L'accélération de ces processus conduit souvent à la frustration ou à la superficialité.

Les Global Ignatian Advocacy Networks eux-mêmes, avec plus de 17 ans d'histoire, montrent qu'il faut des années pour trouver la bonne dynamique afin d'articuler, d'imprégner et d'aligner les bons acteurs pour une collaboration internationale. Le travail collaboratif a une méthodologie, une stratégie et prend du temps.

2.3. Diversité et contextualisation

L'expérience du Service Jésuite des Réfugiés met en évidence la nécessité de différencier les stratégies en fonction des régions et des contextes institutionnels. Le travail global ne fonctionne que s'il est adapté à la réalité concrète de chaque conférence et de chaque province. Tout réseau qui travaille au-delà d'une conférence le sait. Sinon, les réseaux qui s'homogénéisent finissent par affaiblir le corps apostolique.

À Fe y Alegría, cette conviction est particulièrement visible. La véritable force du réseau réside dans la valeur radicale du local. Le réseau n'a de sens et ne fonctionnera que dans la mesure où notre travail collaboratif soutient, renforce, crée de la valeur et améliore la mission locale concrète. Ainsi, il est viable de construire des réseaux basés sur l'écoute, le dialogue et le discernement collectif des communautés que nous servons. Cela nécessite des espaces, des méthodologies et des processus de dialogue qui garantissent cette construction complexe.

2.4. Complémentarité et représentativité

Une leçon exigeante se dégage du travail avec les réseaux universitaires. La collaboration est affaiblie lorsqu'elle rassemble des œuvres dont le poids institutionnel est très différent, s'il n'y a pas de complémentarité claire des missions. C'est pourquoi il est essentiel d'intégrer l'université aux autres sphères apostoliques. L'université apporte une capacité unique de réflexion et d'élaboration de réponses aux questions qui se posent dans la pratique apostolique. Ce sont des questions que beaucoup d'acteurs se posent, mais pour lesquelles ils n'ont pas toujours le temps ou les conditions pour les approfondir. L'académie fournit également des recherches et des données. Ces apports soutiennent des stratégies supra-provinciales, par exemple en matière de plaidoyer, de mise en réseau ou de diffusion. C'est l'une des principales valeurs ajoutées des réseaux internationaux.

Dans notre travail avec le RUIG pour le droit à l'éducation, nous avons constaté qu'il existe encore une richesse d'expériences de collaboration que nous n'avons pas été en mesure d'intégrer au niveau international. Plus nous explorons la carte apostolique, plus nous réalisons qu'il y a beaucoup d'initiatives qui ne sont pas encore connues ou reconnues dans nos réseaux. Il existe de véritables trésors de mise

en réseau en Indonésie, en Inde ou aux Philippines, par exemple, qui restent peu visibles et peu connectés à des dynamiques plus larges. Il est difficile de s'en rendre compte, mais aujourd'hui encore, le travail collaboratif est limité par des déficits de communication ou un manque de représentation au niveau international.

2.5. Co-création et ouverture

Le travail avec des réseaux de jeunes tels que MAGIS ou RG21+ apporte une leçon décisive, parfois inconfortable pour les institutions. Lorsque la collaboration est authentique, les résultats ne peuvent être anticipés ou contrôlés. Ces réseaux deviennent de véritables espaces de co-création, où les jeunes non seulement participent, mais redéfinissent les termes mêmes de la mission partagée. Ouvrir la dynamique de collaboration implique d'accepter cette incertitude. Il ne s'agit pas d'un geste symbolique, mais d'une transformation institutionnelle : renoncer au contrôle et faire confiance. Les réseaux offrent une méthode et une structure, mais la mission est activée (et déclenchée) lorsque les personnes qui les composent sont capables d'imaginer et d'assumer une mission véritablement partagée. Le résultat est imprévisible.

Enfin, le travail dans des espaces intercongrégationnels montre l'ouverture que ces dynamiques de collaboration exigent et qui, en fait, élargit notre identité. Collaborer implique d'accepter que notre identité entre en dialogue et en complémentarité avec d'autres, contraste réellement avec notre sens du corps, et nous oblige à chercher un terrain d'entente et à affiner nos intentions. Avancer dans la collaboration, c'est assumer cette mise à nu comme faisant partie du chemin et s'en enrichir.

3. Une nouvelle façon de procéder

Une conviction fondamentale émerge de ces expériences. Notre corps apostolique a une double nature : hiérarchies et réseaux coexistants. Les réseaux ne sont pas des supports fonctionnels secondaires, mais des acteurs

« Collaborer signifie accepter que notre identité entre en dialogue et se complète avec celle des autres. »



apostoliques dotés d'un pouvoir propre, comme les œuvres. C'est pourquoi ils nécessitent un lien clair avec la gouvernance jésuite et des espaces de coordination formels avec le reste des acteurs de la mission. Nous sommes sur cette voie.

Dans le passé, diriger la mission équivalait à la coordination apostolique des institutions, mais aujourd'hui, cela implique également l'accompagnement et la dynamisation des réseaux. Il faut en tenir compte à tous les niveaux apostoliques. Les secrétariats de la Curie générale intègrent depuis longtemps leur leadership régional avec les responsables des réseaux internationaux. Cependant, bien que nous ayons eu des années de groupes de travail et de dialogues au plus haut niveau, la question de la CG36 sur le niveau approprié de gouvernance des réseaux jésuites demeure toujours ouverte.

Notre corps apostolique adopte une configuration plus complexe et, en même temps, plus cohérente. Il s'articule comme un réseau de régions territoriales, de secteurs apostoliques et de réseaux transversaux qui s'entrecroisent. L'un des succès de la dernière Congrégation générale a été la figure du responsable

du discernement et de la planification apostolique, ainsi que la formulation de la triade qui définit aujourd'hui notre façon de procéder : discernement, collaboration et mise en réseau. Il ne s'agit pas de concepts indépendants. Ce sont des dimensions inséparables d'un même dynamisme spirituel et apostolique. Les réseaux rendent la collaboration viable. La collaboration crée les conditions d'un véritable dialogue apostolique. Et ce dialogue permet un véritable discernement en tant que corps. Sans réseaux, la collaboration n'est pas viable. Sans collaboration réelle, le discernement communautaire reste rhétorique.

Enfin, il est très significatif qu'au fur et à mesure que les secrétariats sectoriels ont progressé dans la création de réseaux mondiaux, des équipes de travail ont émergé en leur sein, qui convergent sur leurs thèmes. L'écologie, la migration, l'éducation et la citoyenneté mondiale sont en train de devenir des thèmes supra-sectoriels, émergeant organiquement dans chacun des secrétariats et demandant à être considérés comme des domaines de mission communs.

4. Voies à suivre

Tout ce qui précède indique une nouvelle manière de procéder qui est clairement apostolique, relationnelle et en perpétuel discernement. Une manière dont le critère est la mission et non les structures, qui opère à partir d'une logique systémique, qui part de la réalité, accepte sa complexité et cherche à l'articuler sans la réduire. C'est une manière nécessaire de répondre à une mission qui ne se joue plus seulement au niveau local, mais qui exige des articulations et une agence supra-provinciale. À partir de là, je ne peux m'empêcher de conclure cet article par quelques réflexions sur les années à venir.



La première est claire. La mission et l'identité sont le véritable ciment de tout réseau.

La collaboration ne fonctionne que lorsque nous savons que nous faisons partie de quelque chose de plus grand et de plus partagé. Le renforcement d'un sens profond de la mission universelle exige l'intégration de cette dimension dans la pratique ordinaire au niveau du travail, de la province et de la conférence. Il est essentiel de continuer à développer des cadres généraux de mission partagée, tels que les Préférences apostoliques, et en même temps de prêter attention aux instruments similaires de l'Église et de la société civile, tels que les Pactes mondiaux des Nations unies et leurs concrétisations ecclésiales dans des domaines tels que la migration ou l'éducation.

Deuxièmement, la mise en réseau nécessite un écosystème institutionnel adéquat.

La bonne volonté ne suffit pas. Il est nécessaire de renforcer les Secrétariats de la Curie générale en tant qu'espaces d'animation sectorielle et, en même temps, de créer des espaces stables de dialogue avec les réseaux intersectoriels mondiaux. Si nous n'optons pas pour des structures apostoliques directement liées à la Curie générale, les Conférences des Provinciaux semblent être le lieu naturel pour la liaison apostolique des réseaux internationaux. Pour cela, il faut assurer les conditions qui permettent à ces espaces de coordination régionale d'assumer également la gouvernance des dynamiques mondiales. Nous avons besoin d'un espace international où dialoguer avec une vision d'ensemble et, avant de créer de nouveaux réseaux, de pouvoir prendre soin de ceux qui existent déjà et de garantir la cohérence de l'ensemble.

La troisième réflexion est que les réseaux ont besoin d'un leadership qui ne soit pas basé sur l'autorité, mais sur la persuasion, l'animation et la création de confiance.

Il n'est pas facile de trouver des profils adéquats pour ce type de responsabilité. C'est pourquoi il est nécessaire de continuer à soutenir les programmes de leadership internationaux et collaboratifs qui intègrent la gestion, l'interculturalité et la spiritualité ignatienne. Il est également important de veiller aux processus de sélection et d'accompagner ceux qui assument ces tâches de manière soutenue. Bon nombre de nos difficultés à ce niveau ne sont pas d'ordre structurel ou stratégique, mais plutôt liées aux profils et aux compétences.

Tout ce qui précède exige de surmonter l'individualisme institutionnel et de renforcer une culture de collaboration.

L'autosuffisance et la logique de silo continuent d'affaiblir nos réseaux. Aujourd'hui, diriger et influencer de manière apostolique implique d'accepter des œuvres et des processus hybrides dans lesquels notre présence ne sera pas toujours une présence de contrôle ou de propriété. Cela implique de favoriser la générosité interprovinciale et d'élargir le « nous » comme véritable sujet de la mission, en collaborant avec d'autres congrégations religieuses et avec la société civile. Il n'y a pas d'horizon apostolique possible sans collaboration avec ceux qui partagent, en des lieux différents, un engagement pour la justice, la dignité humaine et le bien commun. Cette étape, bien qu'elle puisse sembler simple, continue de poser un sérieux défi dans la formation de nos étudiants et exige, dans de nombreux cas, une reconfiguration de l'identité jésuite face à « nos » apostolats et à notre mission.

« Les réseaux ne sont pas seulement des fonctions de soutien, mais des agents apostoliques actifs dotés de leur propre puissance, au même titre que les œuvres. C'est pourquoi ils ont besoin d'un lien direct avec la direction jésuite et d'espaces officiels de coordination avec les autres acteurs de la mission. »



Enfin, il est essentiel de créer des espaces stables de réflexion et de discernement sur la praxis de la collaboration. En 2012, à Boston College, et en 2017, à Georgetown, deux rencontres internationales ont été consacrées à l'étude du travail en réseau. En 2024, à Rome, il y a eu une réunion de planification apostolique dont la réflexion et la dynamique se sont inscrites dans ce même cadre organisationnel international. Nous avons besoin de plus d'expériences de ce type. Le corps apostolique apprend peu s'il n'est pas capable de systématiser sa propre expérience.

5. L'avenir comme tâche commune

Les récentes Congrégations Générales n'ont laissé aucun doute : le travail en réseau n'est pas une option technique parmi d'autres, mais une « condition indispensable » à notre mission apostolique. En soutenant et en encourageant le travail en réseau, la Société reconnaît que la manière dont nous nous organisons est inséparable de la mission que nous servons.

Que cet article nous aide à réaliser que, lorsque nous collaborons et créons des structures pour cela, nous câblons notre corps apostolique en donnant une forme concrète à la manière dont la mission peut se déployer demain. Aujourd'hui, l'avenir de notre carte apostolique dépend de notre capacité à combiner de manière créative les institutions qui existent déjà et à les faire travailler ensemble — et avec d'autres — de manière nouvelle. Il ne s'agit pas d'ouvrir davantage d'œuvres, mais de discerner avec lucidité et leadership comment articuler missionnellement celles que nous avons déjà. C'est là que réside notre responsabilité aujourd'hui.

Je crois fermement que la manière dont nous configurons nos réseaux aujourd'hui et encourageons la collaboration déterminera, dans une large mesure, jusqu'où nous pourrons aller demain en tant que corps apostolique au service du bien le plus universel. La mission continuera à nous submerger. Notre défi est d'y répondre ensemble.

« La mission et l'identité sont le véritable ciment de tout réseau. »





Secrétariat pour la Justice Sociale
et l'Écologie (SJES)
Curie Générale de la Compagnie de Jésus
Borgo Santo Spirito 4,
00193 Rome.